BERTRAND RUSSELL
Professeur à l'Université de Cambridge

LA PRATIQUE ET LA THÉORIE DU BOLCHEVISME

TRADUIT EN FRANÇAIS

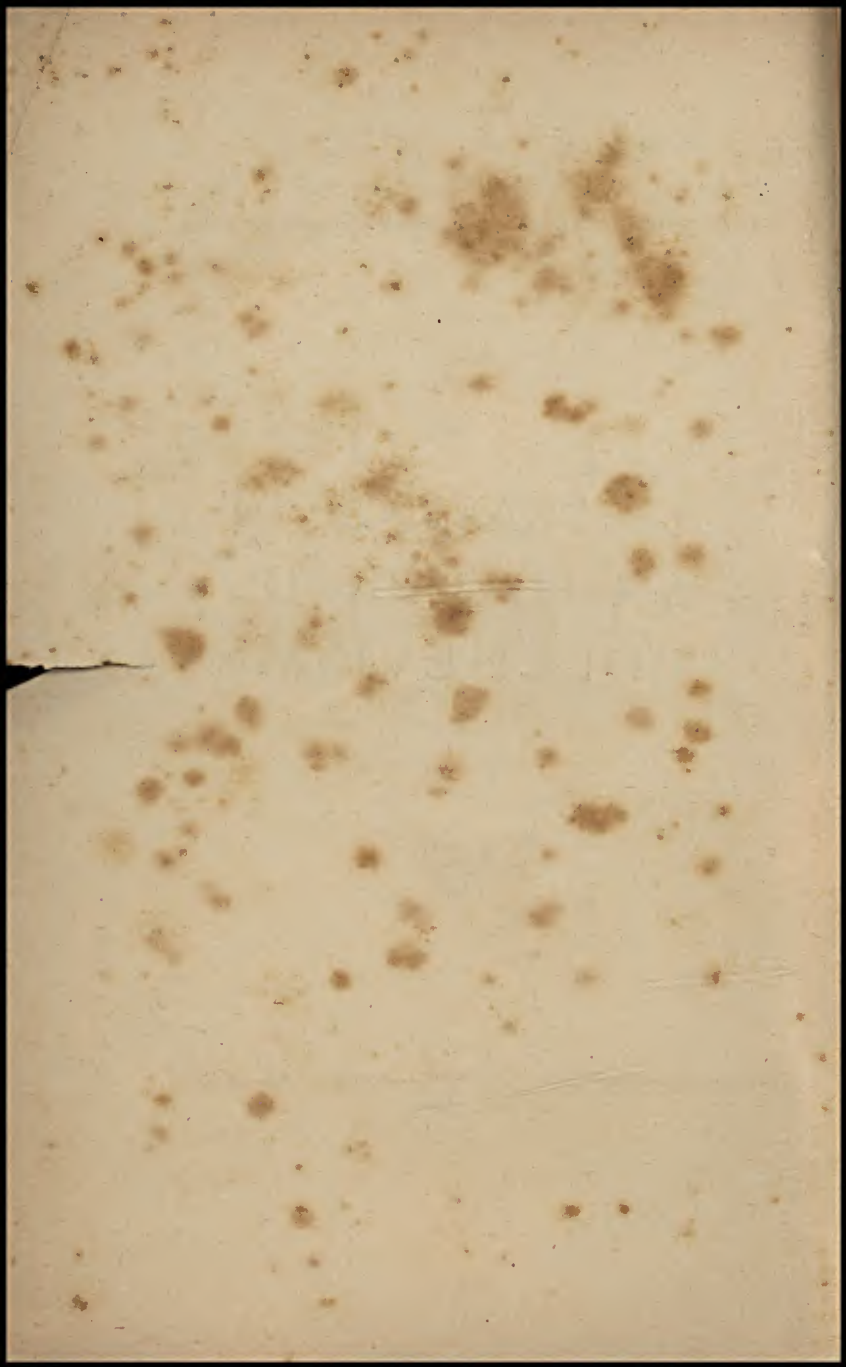
PAR

ANDRÉ PIERRE

923

AUX ÉDITIONS DE LA SIRÈNE
7, RUE PASQUIER, PARIS, 1921

LA PRATIQUE ET LA THÉORIE DU BOLCHEVISME

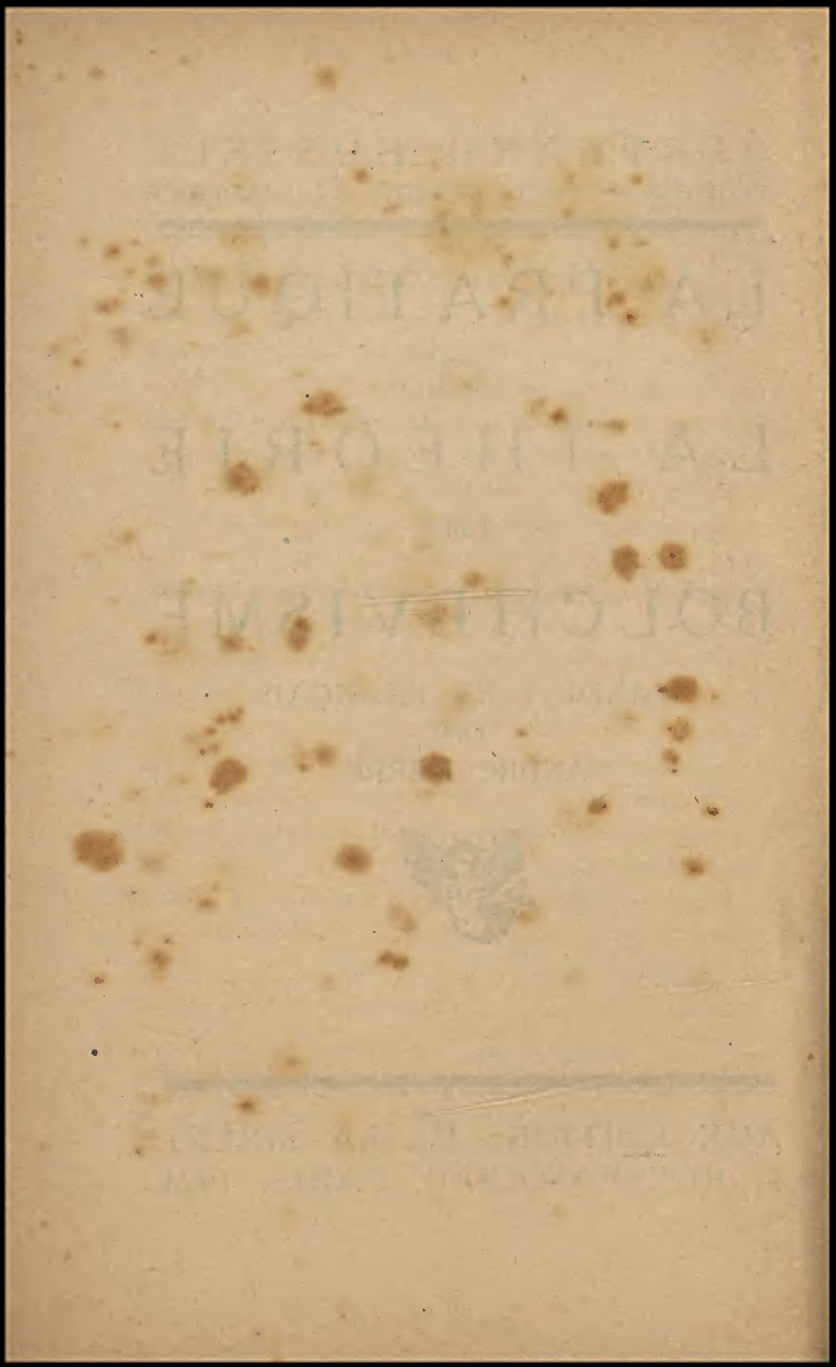


BERTRAND RUSSELL
PROFESSEUR A L'UNIVERSITÉ DE CAMBRIDGE

LA PRATIQUE ET LA THÉORIE DU BOLCHEVISME

TRADUIT EN FRANÇAIS
PAR
ANDRÉ PIERRE

AUX ÉDITIONS DE LA SIRÈNE
7, RUE PASQUIER, PARIS. 1921



Introduction

Le nom de Bertrand Russell a depuis longtemps dépassé les frontières de l'Angleterre (1).

Professeur de mathématiques à l'Université de Cambridge, il a acquis une grande notoriété dans le monde de la science et de la philosophie. Durant la guerre, qui fut la grande épreuve pour tous les hommes, il ne se laissa pas entraîner dans le courant nationaliste et belliciste. Il fut, dès le début, l'adversaire résolu de la guerre et de la diplomatie secrète des chancelleries. Son pacifisme courageux lui valut un emprisonnement de six mois et l'expulsion de sa chaire. Mais, à la demande des étudiants revenus du front, l'Université fut obligée après l'armistice de réinstaller Bertrand Russell dans ses fonctions, et de détruire les documents qui mentionnaient son exclusion dans les archives officielles.

Comme tous les grands esprits désireux d'une rénovation sociale, il a étudié avec pas-

(1) Bertrand Russell est né le 18 mai 1872. Il a fait ses études au Trinity Collège de Cambridge. Son œuvre scientifique et philosophique est considérable. A l'âge de vingt-quatre ans, il publiait son premier ouvrage sur la *Social-democratie allemande*. Vinrent ensuite l'*Essai sur les fondements de la géométrie* (1897), la *Philosophie de Leibnitz* (1900), les *Principes des Mathématiques* (1903), *Essais philosophiques* (1910), *Problèmes de Philosophie* (1911), et depuis la guerre, les *Principes de reconstruction sociale*, les *Voies vers la liberté*, et l'*Analyse de l'Esprit*.

sion la Révolution russe. Dans un grand article publié l'an passé par la revue communiste américaine *The Liberator*, il faisait la critique de la démocratie bourgeoise des pays occidentaux, et affirmait sa profonde sympathie pour la révolution prolétarienne, pour la République des Soviets. Il écrivait :

« Ce que les bolcheviks font est plus important pour l'avenir du monde que ce qui a été accompli en France par les Jacobins. »

Il affirmait que la Russie « ne pouvait être sauvée que par une volonté ferme », et il ajoutait cette réflexion : « Il est douteux qu'une forte volonté ait pu la sauver sans quelque forme de dictature. »

Mais dès cette époque son enthousiasme ne l'aveuglait pas. Songeant à son propre pays et à l'Occident, il disait :

« Je ne désire pas recommander une imitation servile des bolcheviks. Je suis enclin à penser que leurs méthodes étaient probablement les seules qui pouvaient aboutir en Russie ; mais il ne s'ensuit nullement qu'elles soient les seules ou les meilleures méthodes pour nous... La victoire du socialisme par des moyens pacifiques est infiniment désirable.... Je ne pense pas qu'il sera possible de se dispenser complètement de l'emploi de la force, mais je crois que, dans ce pays, la force nécessaire peut être obtenue sans révolution violente. »

En mai 1920, il put réaliser son plus cher désir : visiter, voir de ses yeux la Russie soviétiste. Ses impressions, ses jugements, il les a consignés dans un livre intitulé : *La Pratique et la Théorie du bolchevisme*. C'est ce livre que nous avons jugé utile de faire connaître aux lecteurs français.

Il est probable qu'il provoquera en France, comme en Angleterre, des commentaires passionnés. Les adeptes aveugles du bolchevisme condamneront sans doute le « social-pacifisme » de Russell, et les adversaires malhonnêtes de la République des Soviets ne manqueront pas, au moyen de citations artificieusement choisies, de présenter ce livre comme un réquisitoire contre la révolution russe. Qu'importe? Le témoignage vécu de Russell est le témoignage d'un penseur honnête et désintéressé, d'un serviteur loyal de l'idéal communiste, et nous sommes convaincu qu'il ne pourra en aucun cas fournir des armes à la réaction. « S'opposer au bolchevisme du point de vue d'un défenseur du capitalisme, écrit l'auteur au début de son ouvrage, ce serait à mon sens faire un geste entièrement futile, et agir contre le mouvement de l'histoire à l'époque actuelle. » La position de Bertrand Russell est donc nette.

Il parle toujours en socialiste et en admirateur de la révolution russe. Mais il ne veut pas être de la « Conspiration du silence » qu'ont

jugée nécessaire, dit-il, « beaucoup de socialistes occidentaux qui ont visité la Russie ». Il croit que « l'Occident est capable d'adopter des méthodes moins douloureuses et plus certaines de réalisation du socialisme que celles qui ont paru indispensables en Russie ». Il le croit, et il le dit en toute sincérité : c'est là une attitude courageuse, et tout à l'honneur de l'écrivain.

Certes, Bertrand Russell n'a pas entendu écrire un ouvrage définitif sur la Russie. Il en connaît lui-même les lacunes. Il a écrit, comme Wells, avec la hâte fébrile d'un voyageur trop riche d'impressions pour pouvoir les ordonner et les classer, et en même temps il a cherché, sans y parvenir entièrement, à faire une étude systématique. On constatera qu'il n'a pas toujours respecté la double division de son livre (pratique et théorie), et l'on y relèvera aisément un certain nombre de contradictions. Peut-être eût-il mieux fait d'exposer d'abord ce qu'il jugeait grand et nouveau en Russie, et ensuite ce qu'il considérait comme manqué et dangereux pour l'Occident. Son ouvrage aurait eu ainsi plus de clarté, et plus de valeur éducative.

Mais tel qu'il est, et malgré ses imperfections qu'il nous excusera d'avoir relevées, le livre de Bertrand Russell apporte sa contribution précieuse à l'étude solide et substantielle des

hommes et des œuvres de la Révolution russe, étude qui ne pourra naturellement être écrite que lorsque l'historien aura un recul suffisant et pourra embrasser d'un coup d'œil toute la succession des événements.

ANDRÉ PIERRE.

Préface

La Révolution russe est un des plus grands événements héroïques de l'histoire du monde. Il est naturel de la comparer à la Révolution française, mais elle est, en fait, d'une plus grande importance historique. Elle tend davantage à changer la vie quotidienne et la structure de la société : elle travaille aussi davantage à modifier les croyances des hommes. La différence est symbolisée par la différence qu'il y a entre Marx et Rousseau ; ce dernier, sentimental et doux, faisant appel à l'émotion, adoucissant les angles ; le premier, systématique comme Hegel, plein de suffisance intellectuelle, se référant aux nécessités historiques et au développement technique de l'industrie, et représentant les êtres humains comme des jouets dominés par des forces matérielles toutes puissantes. Le bolchevisme combine les éléments caractéristiques de la Révolution française avec ceux de la levée de l'Islam : le résultat est quelque chose de radicalement nouveau, qui ne peut être compris que par un effort patient et passionné de l'imagination.

Avant d'entrer dans le détail, je voudrais exposer, aussi clairement que possible, ma propre attitude vis-à-vis de ce phénomène nouveau.

Ce qui est de beaucoup le plus important dans

la Révolution russe, c'est la tentative de réaliser le communisme. Je crois que le communisme est nécessaire au monde, et je crois que l'héroïsme de la Russie a entraîné les espoirs des hommes sur une voie qui était essentielle à la réalisation du communisme dans l'avenir. Considéré comme une magnifique tentative, sans laquelle le succès définitif aurait été improbable, le bolchevisme mérite la reconnaissance et l'admiration de tous les hommes de progrès.

Mais la méthode par laquelle Moscou s'efforce d'établir le communisme est une méthode de « pionniers », fruste et dangereuse, trop héroïque pour tenir compte de l'opposition qu'elle soulève. Je ne crois pas que par cette méthode l'on puisse établir une forme stable ou désirable de communisme. Je ne vois que trois issues à la situation présente. La première est la défaite du bolchevisme par les forces du capitalisme. La seconde est la victoire des bolcheviks, mais avec une faillite complète de leur idéal et un régime d'impérialisme napoléonien. La troisième est une guerre mondiale prolongée, dans laquelle la civilisation sombrera, tandis que toutes ses manifestations (y compris le communisme) seront oubliées.

C'est parce que je ne crois pas que les méthodes de la Troisième Internationale puissent amener au but désiré, que j'ai jugé utile de souligner tout ce qui me paraît indésirable dans l'état actuel de la Russie. Je pense qu'il y a là des leçons à méditer, si

le monde veut jamais réaliser ce que désirent les gens de l'Occident qui sympathisent avec les buts originels des bolcheviks. Je ne crois pas que ces leçons puissent profiter, si l'on n'examine pas franchement et pleinement tous les éléments de faillite qui existent en Russie. Je pense que ces éléments proviennent moins de fautes de détail que d'une philosophie impatiente, qui tend à créer un monde nouveau sans qu'il y ait une préparation suffisante dans les idées et dans les sentiments du commun des hommes et des femmes.

Mais, bien que je ne croie pas que le communisme puisse être réalisé immédiatement par la propagagation du bolchevisme, je crois que si le bolchevisme tombe, il aura créé une légende, et constitué une tentative héroïque sans laquelle le succès final aurait été impossible. Une reconstruction économique fondamentale, amenant avec elle de très profonds changements dans les façons de penser et de sentir, dans la philosophie, dans l'art et dans les relations privées, me paraît absolument indispensable si l'industrialisme est appelé à devenir le serviteur et non le maître de l'homme. Sur tous ces points, je suis d'accord avec les bolcheviks : au point de vue politique, je les critique seulement quand leurs méthodes me semblent impliquer un renoncement à leur propre idéal.

Pourtant, il y a un autre aspect du bolchevisme, dont je me sens éloigné plus radicalement. Le bolchevisme n'est pas une doctrine purement poli-

tique : c'est aussi une religion, avec des dogmes définis et des écritures révélées. Quand Lénine veut prouver telle ou telle proposition, il le fait, si possible, en citant des textes de Marx et d'Engels. Un communiste éprouvé n'est pas seulement un homme qui croit que la terre et le capital doivent être exploités en commun, et que leurs produits doivent être répartis aussi également que possible : c'est aussi un homme qui accueille un certain nombre de croyances dogmatiques, telles que le matérialisme philosophique, par exemple, croyances qui peuvent être vraies, mais qu'un esprit scientifique ne peut tenir pour vraies en toute certitude. Cette conception d'une certitude militante à propos de questions douteuses du point de vue objectif a été petit à petit abandonnée par le monde depuis la Renaissance, pour faire place à un scepticisme constructif et fécond, qui constitue l'attitude scientifique. Je crois que l'attitude scientifique est d'une importance incommensurable pour l'espèce humaine. Si l'on ne pouvait arriver à un système économique plus juste qu'en interdisant aux esprits des hommes la libre enquête, et qu'en les replongeant dans la prison intellectuelle du Moyen Age, j'en trouverais le prix trop élevé. L'on ne peut nier que, pour un temps très court, la croyance dogmatique ne soit une aide pour le combat. Si tous les communistes deviennent des fanatiques, tandis que les défenseurs du capitalisme resteront des sceptiques, l'on peut s'attendre

à ce que les communistes gagnent, alors que, dans le cas contraire, ce sont les capitalistes qui gagneraient. D'après l'attitude du monde capitaliste vis-à-vis de la Russie soviétiste, de l'Entente vis-à-vis des Empires centraux, et de l'Angleterre vis-à-vis de l'Irlande et de l'Inde, il paraît évident qu'il n'y a pas de cruautés, de perfidies ou de brutalités qui arrêteront les gouvernements actuels pour peu qu'ils se sentent eux-mêmes menacés. S'il faut, pour les chasser, en venir au fanatisme religieux, ce sont eux qui seront les premiers responsables du mal qui en résultera. Et il est permis d'espérer que du jour où ils auront été dépossédés le fanatisme disparaîtra, comme d'autres fanatismes ont disparu dans le passé.

Les dirigeants actuels sont des êtres malfaisants, et la façon actuelle de vivre est condamnée. Faire la transition avec un minimum d'effusion de sang, avec un maximum de conservation de tout ce qui a une valeur dans notre civilisation, c'est là un problème difficile. Ce problème a occupé principalement mon esprit quand j'ai écrit ces pages. J'aimerais pouvoir penser que sa solution en serait facilitée si ceux qui jouissent d'injustes privilèges dans le monde tel qu'il est faisaient preuve de quelque peu de modération et de sentiment humain.

Ce livre est le résultat d'un voyage en Russie, complété par beaucoup de lectures et de discussions qui l'ont précédé et suivi. J'ai pensé qu'il valait mieux mettre à part les choses vues et les

considérations théoriques, et je me suis efforcé de raconter mes impressions, sans parti pris pour ou contre les bolcheviks. Ceux-ci ont fait preuve, à mon égard, d'une amabilité et d'une courtoisie extrêmes, et je leur dois toute ma gratitude pour la liberté parfaite qu'ils m'ont accordée dans mes investigations. Je me rends compte que j'ai été trop peu de temps en Russie pour pouvoir émettre des jugements sûrs, mais je partage cet inconvénient avec beaucoup d'autres Occidentaux, qui ont écrit sur la Russie, depuis la révolution de novembre.

J'ai le sentiment que le bolchevisme est un phénomène d'une telle importance qu'il est nécessaire, pour presque chaque question politique, de définir son attitude à son égard, et je me permets d'espérer que je pourrai aider les autres à définir leur attitude, quand cela ne serait que par opposition à ce que j'ai écrit.

J'ai eu recours à l'aide précieuse de ma secrétaire, Miss D.-W. Black, qui est restée en Russie quelque temps après moi.

Le chapitre sur l'art et l'éducation a été rédigé par elle en entier. Nous ne sommes, l'un et l'autre, responsables que de nos propres opinions.

BERTRAND RUSSELL.

Septembre 1920.

PREMIÈRE PARTIE

LA SITUATION ACTUELLE DE LA RUSSIE

I. — Ce que l'on attend du bolchevisme.

Pour comprendre le bolchevisme, il ne suffit pas de connaître les faits ; il est également nécessaire de se faire, par sympathie ou par imagination, un nouvel esprit. La chose essentielle faite par les bolcheviks a été de créer une espérance, ou en tout cas de rendre puissante et générale une espérance qui ne possédait auparavant qu'une minorité. Cet aspect du mouvement est aussi facile à saisir à distance qu'en Russie ; c'est même plus facile à distance, parce qu'en Russie les conditions présentes tendent à obscurcir la vision de l'avenir. Mais la situation actuelle de la Russie ne peut être comprise que superficiellement, si l'on oublie l'espérance qui est la force motrice de l'ensemble. Cela équivaudrait à décrire la Thébaïde, sans rappeler que les ermites comptaient sur la félicité éternelle en récompense de leurs sacrifices sur la terre.

Je ne peux pas plus partager les espoirs des bolcheviks que ceux des anachorètes d'Égypte. Je considère les uns et les autres comme de tragiques illusions, destinées à apporter au monde des siècles de ténèbres et de vaines violences. Les principes du Sermon sur la Montagne sont admirables, mais leur effet sur l'homme moyen fut bien différent de celui que l'on

attendait. Ceux qui ont suivi le Christ n'ont pas appris à aimer leurs ennemis ou à leur tendre l'autre joue. Ils ont appris, au contraire, à se servir de l'Inquisition et de la torture, à mettre l'intelligence humaine sous le joug d'un clergé ignorant et intolérant, à dégrader l'art et à éteindre la science pour un millier d'années. C'étaient là les résultats inévitables, non de l'enseignement, mais de la croyance fanatique dans l'enseignement. Les espoirs qui animent le communisme sont, pour la plupart, aussi admirables que ceux qu'inspirait le Sermon sur la Montagne, mais ils sont propagés avec autant de fanatisme et sont capables de faire autant de mal. La cruauté couve dans nos instincts, et le fanatisme est le camouflage de la cruauté. Les fanatiques sont rarement purement humains, et ceux qui redoutent sincèrement la cruauté, répugneront à adopter une croyance fanatique. Je ne sais si l'on peut empêcher le bolchevisme d'acquérir une puissance universelle. Mais, même si on ne le peut, je suis persuadé que ceux qui se dressent contre lui, non pas par amour pour l'injustice ancienne, mais au nom de l'esprit libre de l'Homme, seront les porteurs des germes du progrès d'où naîtra une vie nouvelle, quand sera accomplie la gestation du monde.

La guerre a créé à travers l'Europe un courant de désillusion et de désespoir, qui réclame hau-

tement une nouvelle religion, comme la seule force capable de donner aux hommes l'énergie de vivre pleinement. Le bolchevisme a apporté la nouvelle religion. Il promet des choses splendides : la fin de l'injustice des riches et des pauvres, la fin de l'esclavage économique, la fin des guerres. Il promet la fin de la désunion des classes qui empoisonne la vie politique et menace de destruction notre système industriel. Il promet la fin du commercialisme, ce mensonge subtil qui pousse les hommes à priser toute chose par rapport à sa valeur en argent, et à fixer souvent cette valeur sur les caprices de ploutocrates oisifs. Il promet un monde où tous les hommes et toutes les femmes seront sauvés par le travail, et où tout le travail sera utile à la communauté, et non pas à une minorité de riches vampires. Il doit supprimer l'indolence, le pessimisme, la lassitude, et toutes les misères compliquées de ceux que les circonstances ont rendus oisifs, et dont l'énergie ne suffit pas à susciter l'activité. Au lieu de palais et de masures, de vices inutiles et de misères vaines, il y aura du travail pour tous, ni trop ni trop peu ; et tout ce travail sera utile, et accompli par des hommes et des femmes qui n'auront ni le temps de se laisser aller au pessimisme ni l'occasion de désespérer.

Le système capitaliste actuel est condamné. Son injustice est si éclatante que seules l'igno-

rance et la tradition peuvent amener les salariés à le tolérer. L'ignorance diminue, la tradition s'affaiblit ; la guerre a détruit l'emprise qu'avait ce qui était purement traditionnel sur l'esprit des hommes. Il se peut que, sous l'influence de l'Amérique, le système capitaliste traîne encore une cinquantaine d'années ; mais il s'affaiblira de plus en plus, et ne pourra jamais reconquérir les positions tranquilles qu'il a occupées pendant le XIX^e siècle. Essayer de le remettre en selle est une diversion vaine pour des énergies qui pourraient être dépensées à construire quelque chose de nouveau. Je ne sais si ce quelque chose de nouveau sera le bolchevisme ou autre chose ; je ne sais si cela sera mieux ou pis que le capitalisme. Mais je ne doute pas un instant qu'un ordre social radicalement nouveau ne doive surgir. Je ne doute pas non plus que ce nouvel ordre ne soit ou le socialisme, sous une forme quelconque, ou un retour à la barbarie et aux guerres de guérillas, comme autrefois durant l'invasion des Barbares. Si le bolchevisme reste le seul adversaire vigoureux et effectif du capitalisme, je crois qu'aucune forme de socialisme ne pourra être réalisée, et que nous aurons seulement le chaos et la destruction. Cette croyance, dont j'exposerai plus loin les raisons, est un des motifs pour lesquels je suis opposé au bolchevisme. Mais s'opposer au bolchevisme du point de vue

d'un défenseur du capitalisme, ce serait, à mon sens, faire un geste entièrement futile et agir contre le mouvement de l'histoire à l'époque actuelle.

L'effet du bolchevisme en tant qu'espoir révolutionnaire est plus grand hors de Russie qu'à l'intérieur de la République des Soviets. D'horribles réalités ont beaucoup travaillé à tuer l'espoir parmi ceux qui sont soumis à la dictature de Moscou. Mais même à l'intérieur de la Russie, le parti communiste, aux mains duquel est concentré tout le pouvoir politique, vit toujours de l'espoir, bien que la pression des événements ait rendu cet espoir austère et rude, et en ait quelque peu reculé la réalisation. C'est cet espoir qui pousse à tout remettre sur la génération naissante. Les communistes russes avouent souvent qu'il y a peu d'espoir pour ceux qui sont déjà adultes, et que la félicité n'appartiendra qu'aux enfants qui sont nés sous le nouveau régime et qui ont été imbus, dès l'origine, de cet esprit collectif qu'exige le communisme. Ce n'est qu'après une génération qu'ils espèrent créer une Russie qui réalisera leur vision.

Dans le monde occidental, l'espoir inspiré par le bolchevisme est plus immédiat, moins chargé de tragédie. Les socialistes occidentaux qui ont visité la Russie ont jugé bon de supprimer les traits trop rudes du présent régime, et

ont répandu parmi leurs partisans la croyance que le millénium serait rapidement réalisé, s'il n'y avait pas de guerre ni de blocus. Même les socialistes qui ne sont pas bolcheviks pour leur propre pays ont, pour la plupart, très peu fait pour aider les hommes à apprécier les mérites ou les inconvénients des méthodes bolchevistes. Par ce manque de courage, ils ont exposé le socialisme occidental au danger de devenir bolcheviste ; ils l'ont laissé dans l'ignorance du prix qui doit être payé, et du peu de certitude qu'il y a à atteindre en fin de compte le but désiré. Je crois que l'Occident est capable d'adopter des méthodes moins douloureuses et plus sûres de réaliser le socialisme, que celles qui ont paru nécessaires en Russie. Je crois aussi que si certaines formes du socialisme sont incommensurablement supérieures au capitalisme, il en estd'autres qui sont plus mauvaises. Parmi celles qui sont plus mauvaises, je compte la forme que l'on est en train de réaliser en Russie ; et elle est plus mauvaise, non seulement en elle-même, mais en tant que barrière plus insurmontable pour des progrès ultérieurs.

Quand on juge le bolchevisme d'après ce que l'on peut voir actuellement en Russie, il est nécessaire de démêler divers facteurs qui concourent au même résultat. Et d'abord, la Russie est une des nations qui ont été vaincues dans la guerre ; ce fait a produit un ensemble de phé-

nomènes qui ressemblent à ceux que présentent l'Allemagne et l'Autriche. Le problème du ravitaillement, par exemple, apparaît comme essentiellement semblable dans les trois pays. Pour arriver à ce qui est spécifiquement bolchevik, l'on doit d'abord éliminer tout ce qui n'est que la caractéristique d'un pays qui a connu le désastre militaire. Nous trouvons ensuite des facteurs qui sont russes, que les communistes russes ont en commun avec d'autres Russes, mais non avec d'autres communistes. Il y a, par exemple, beaucoup de désordre, de chaos, de gaspillage, ce qui choque les Occidentaux (spécialement les Allemands), même lorsqu'ils sont en étroite sympathie avec les bolcheviks. Mon opinion personnelle est que le gouvernement russe, bien qu'il soit moins apte à l'organisation (à l'exception d'une minorité d'hommes très remarquables) que le serait un gouvernement allemand ou américain en pareille circonstance, représente néanmoins les éléments les plus capables de Russie, et fait plus pour empêcher le chaos que ne pourrait le faire tout autre gouvernement.

D'autre part, l'intolérance, le manque de liberté, qui ont été hérités du régime tsariste, doivent être regardés comme un trait russe, plutôt que comme un trait communiste. Si un parti communiste prenait le pouvoir en Angleterre, il aurait à faire face à une opposition

moins irresponsable, et il aurait la possibilité de se montrer beaucoup plus tolérant qu'un semblable gouvernement en Russie, s'il voulait échapper à l'assassinat. C'est d'ailleurs une question de degré. Une grande part du despotisme des bolcheviks provient de l'essence même de leur philosophie sociale, et il faudrait y recourir, quoique sous des formes plus adoucies, partout où cette philosophie deviendrait dominante.

Il est d'usage, parmi les défenseurs du bolchevisme en Occident, d'excuser sa rudesse, sous le prétexte qu'elle est le produit de la nécessité de combattre l'Entente et ses mercenaires. Sans aucun doute, il est vrai que c'est de cette nécessité que proviennent la plupart des phénomènes négatifs de l'état actuel des affaires russes. Il n'est pas douteux non plus que l'Entente n'ait une lourde part de responsabilité du fait de son opposition stupide et vaine. Mais la théorie bolcheviste avait toujours prévu une telle opposition. L'hostilité générale à l'égard du premier État communiste était à la fois prévue et provoquée par la doctrine de la lutte de classes. Ceux qui adoptent le point de vue bolcheviste, doivent tenir compte de cette hostilité acharnée des états capitalistes ; et il n'est pas expédient de recourir aux méthodes bolchevistes si elles ne peuvent pas aboutir à un bon résultat en dépit de cette hostilité.

Dire que les capitalistes sont criminels, et que nous n'avons aucune responsabilité de leurs actes est un point de vue non scientifique ; il est, en particulier, contraire à la doctrine marxiste du déterminisme économique. Les maux produits en Russie par l'hostilité de l'Entente doivent donc être considérés comme inhérents à la méthode bolcheviste de transition vers le communisme, et non comme spécialement russes. Je crois même que nous pouvons aller encore plus loin. L'épuisement et la misère causés par une guerre malheureuse ont été nécessaires pour le succès des bolcheviks ; une population prospère ne recourra pas à de telles méthodes pour opérer une reconstruction économique fondamentale. On peut s'imaginer que l'Angleterre devienne bolcheviste après une guerre malheureuse allant jusqu'à la perte de l'Inde — supposition qui n'est pas improbable pour les prochaines années. Mais actuellement, les salariés moyens de l'Angleterre ne risqueront pas ce qu'ils ont pour les gains problématiques d'une révolution. L'on peut donc admettre qu'un état de misère générale soit indispensable à l'établissement du communisme, bien qu'il soit possible d'établir le communisme plus ou moins pacifiquement, par des méthodes qui ne détruiraient pas, même temporairement, la vie économique du pays.

Si les espoirs qui ont inspiré le communisme

à ses débuts, et qui inspirent toujours ses partisans en Occident, doivent jamais être réalisés, le problème qui consiste à réduire au minimum la violence séduit les plus farouches révolutionnaires ; ceux-ci n'ont aucun intérêt à le reculer aussi loin que possible. La haine des ennemis est plus facile et plus violente que l'amour des amis. Mais il y a peu de bien à attendre d'hommes qui sont plus désireux de nuire à leurs adversaires que de faire le bonheur du monde en général.

II. — Traits généraux.

Je suis entré dans la Russie des Soviets le 11 mai, et j'ai franchi la frontière, à mon retour, le 16 juin. Les autorités russes ne m'ont délivré mon laissez-passer qu'à la condition expresse que je voyagerais avec la délégation travailliste britannique, condition à laquelle je ne demandais, bien entendu, qu'à me conformer et que ladite délégation me permit très aimablement de remplir. On nous conduisit de la frontière à Petrograd, ainsi que dans nos voyages ultérieurs, par *train de luxe* spécial, tout couvert de devises se rapportant à la révolution sociale et au prolétariat de tous les pays ; partout, nous fûmes accueillis par des régiments de soldats, aux sons de l'*Internationale* exécutée par les musiques militaires, cependant que les civils se tenaient debout, tête nue, et que les soldats présentaient les armes ; des personnalités locales prononçaient des discours de félicitations auxquels répondaient les communistes en vue qui nous accompagnaient.

Une haie de magnifiques cavaliers bachkirs, aux uniformes resplendissants, bordait l'accès du quai ; bref, on faisait tout pour nous donner l'impression que nous étions le prince de Galles. Des fêtes innombrables étaient organisées à

notre intention : banquets, réunions publiques, revues militaires.

L'idée généralement admise était que nous venions témoigner de la solidarité des travailleurs de la Grande-Bretagne avec le communisme russe et, partant de cette idée, on nous fit servir de toutes les façons imaginables à l'œuvre de la propagande bolcheviste. Nous autres, en revanche, nous désirions nous rendre compte, jusqu'à un certain point, des conditions et des méthodes de gouvernement existant en Russie à l'heure actuelle, ce qui était impossible dans l'atmosphère d'une tournée quasi-royale. Il résulta de cette situation une lutte amicale, dégénérant parfois en une partie de cache-cache ; alors que nos hôtes nous vantaient la splendeur du banquet ou de la manifestation auxquels nous allions assister, nous cherchions à leur faire comprendre à quel point nous aurions préféré une promenade tranquille dans les rues. Pour ma part, ne faisant pas partie de la délégation, je me sentais moins tenu que mes compagnons de faire acte de présence à des réunions de propagande, alors que d'avance on connaissait par cœur les discours qui allaient s'y prononcer. C'est ainsi que, secondé par des interprètes neutres, Anglais ou Américains pour la plupart, j'ai pu avoir mainte conversation avec des gens rencontrés au hasard de mes promenades, dans les rues et les places des villes

ou des villages, et m'assurer de l'impression produite par tout le système sur le commun des citoyens et des citoyennes étrangers à la politique. Nous avons passé les cinq premiers jours à Pétrograd, les onze suivants à Moscou. Pendant ce temps, nous avons vécu en contact journalier avec des personnalités importantes du gouvernement, de sorte que nous n'avons pas eu de peine à nous assurer du point de vue officiel.

Dans l'une et l'autre de ces villes, j'ai cherché le plus possible à m'approcher des intellectuels. On nous accordait liberté entière de fréquenter les hommes politiques des partis de l'opposition, liberté dont il va de soi que nous avons profité largement. Nous avons interviewé des mencheviks, des socialistes révolutionnaires appartenant à divers groupes, et des anarchistes; nous leur avons parlé sans que les bolcheviks fussent présents à nos entretiens, et ils nous ont parlé librement, une fois surmontée leur appréhension première. J'ai pu avoir une heure de conversation avec Lénine à peu près en tête-à-tête ; je me suis entretenu avec Trotski, mais seulement devant témoins ; j'ai passé une nuit à la campagne avec Kamenev, et j'ai eu de longues entrevues avec d'autres hommes qui, bien que moins connus en dehors de la Russie, jouent un rôle considérable dans le gouvernement.

A la fin de notre séjour à Moscou, nous avions tous le désir de voir un peu comment se pas-

saient les choses dans les campagnes, et de nous mettre en rapport avec les paysans, qui constituent à peu près les 85 p. 100 de la population. Le gouvernement a fait preuve de la meilleure volonté à satisfaire nos désirs, et il fut décidé que nous descendrions la Volga, de Nijni-Novgorod à Saratov, avec faculté de nous arrêter en maintes localités grandes et petites, et de causer librement avec les habitants ; cette partie de notre séjour a été pour moi des plus instructives. J'ai acquis une connaissance plus grande qu'il ne m'eût jamais semblé possible, du genre de vie et de la manière de voir des paysans, des maîtres d'école de village, des petits commerçants juifs, et de toutes sortes de gens. Malheureusement, mon ami, Clifford Allen tomba malade, et je fus obligé de consacrer une grande partie de mon temps à le soigner. Cette circonstance eut cependant le bon résultat de me permettre de pousser jusqu'à Astrakhan, Allen étant trop malade pour être débarqué. J'eus ainsi l'occasion, non seulement de mieux connaître le pays, mais encore de m'entretenir longuement avec Sverdlov, faisant fonctions de ministre des Transports, qui voyageait par le même bateau en vue d'organiser le transport du pétrole de Bakou, par la voie de la Volga, et qui est un des hommes les plus capables et les plus aimables dont j'aie fait connaissance en Russie.

Une des premières choses que j'ai découvertes après avoir passé devant le Drapeau rouge qui marque la frontière de la Russie des Soviets, dans une région désolée de marais, de bois de sapins et de réseaux de fils de fer barbelés, c'est la divergence profonde qui existe entre les théories des bolcheviks proprement dits et la version de ces mêmes théories qui a cours parmi les socialistes avancés de notre pays. Chez nous, les amis de la Russie aiment à se représenter la dictature du prolétariat comme n'étant qu'une forme nouvelle de gouvernement représentatif où seuls les ouvriers et les ouvrières ont droit de vote, et où les circonscriptions sont déterminées en partie par le métier exercé par les électeurs, et non par les localités qu'ils habitent. Ils se figurent que le prolétariat, c'est bien le « prolétariat », mais que la « dictature » n'a pas tout à fait le sens de « dictature ». C'est le contraire qui est vrai. Quand un communiste russe parle de dictature, il prend ce terme dans son sens littéral, mais quand il parle du « prolétariat », il emploie ce mot avec certaines réserves. Ce qu'il a en vue, c'est la partie « consciente » du prolétariat, c'est-à-dire le parti communiste (1). Il y comprend des gens qui ne sont

(1) Voir le chapitre intitulé « Le rôle du Parti communiste dans la Révolution prolétarienne » dans les *Thèses présentées au 2e Congrès de l'Internationale communiste*. Petrograd-Moscou, 18 juillet 1920.
Nous nous permettons de renvoyer le lecteur, non aux thèses présentées

nullement des prolétaires (tels que Lénine et Tchitcherine, mais qui sont des bien-pensants) et il en exclut des salariés qui ne sont pas bien pensants, et qu'il classe parmi les laquais de la bourgeoisie.

Le communiste qui partage sincèrement la foi du parti est convaincu que la propriété privée est la cause de tout le mal ; il en est tellement certain qu'il ne recule devant aucune mesure, si dure soit-elle, qui lui semble nécessaire pour l'établissement et pour le maintien de l'État communiste. Il est aussi dur pour lui-même que pour les autres. Il travaille seize heures par jour, et renonce au besoin à son après-midi de congé du samedi. Il s'offre comme volontaire pour toute tâche difficile ou dangereuse qui se présente, par exemple pour enfouir les piles de cadavres putréfiés, abandonnés par Koltchak ou par Denikine. Malgré le pouvoir que lui assure sa situation, et bien que pouvant disposer des stocks à sa guise, il mène la vie d'un ascète. Il ne poursuit pas de fins personnelles, mais vise à créer un ordre social nouveau. D'ailleurs, les motifs qui le rendent austère le rendent aussi impitoyable. Marx a enseigné que le communisme doit fatalement arriver. Cette thèse s'accorde bien avec les côtés orientaux du caractère russe, et produit une menta-

mais aux thèses *votées* par le 2e Congrès, et publiées en français par la *Bibliothèque communiste*, 123, rue Montmartre. (*N. du T*).

lité qui est à peu près celle des premiers successeurs de Mahomet. Toute l'opposition est écrasée sans merci, et l'on n'hésite pas à employer les méthodes des policiers tsaristes, dont un grand nombre exercent encore leur ancien métier. Puisque tous les maux sont dus à la propriété privée, les maux du régime bolcheviste, qui se font sentir tant qu'il s'agit de combattre la propriété privée, cesseront automatiquement dès le succès atteint. Ces vues sont une des conséquences bien connues de toute croyance fanatique. Pour un esprit anglais, elles sont une confirmation de la conviction sur laquelle est basée la vie anglaise depuis 1688, à savoir que la bienveillance et la tolérance valent toutes les croyances du monde. C'est là, toutefois, il faut le reconnaître, une théorie que nous n'appliquons guère lorsqu'il s'agit d'autres nations ou de races sujettes.

Dans une société toute neuve, il est naturel de chercher des parallèles historiques. Par ses mauvais côtés, le gouvernement russe actuel a son parallèle le plus exact dans le Directoire français, tandis que par ses meilleurs éléments, il a beaucoup de ressemblance avec le régime de Cromwell. Les communistes sincères (et tous les membres un peu âgés du parti ont prouvé leur sincérité par des années de persécution), rappellent assez les soldats puritains par leurs rigides desseins, à la fois politiques et moraux.

Les rapports de Cromwell avec le Parlement ne diffèrent pas beaucoup de ceux de Lénine avec l'Assemblée constituante. L'un et l'autre de ces hommes, partant d'un mélange de démocratie et de foi religieuse, ont été amenés à sacrifier la démocratie à la religion renforcée par une dictature militaire. L'un et l'autre ont essayé de contraindre leurs pays à mener une vie présentant un degré de moralité et d'effort que les populations n'ont pu tolérer. Dans la Russie moderne, tout comme dans l'Angleterre puritaine, la vie est, sous bien des rapports, contraire à l'instinct. Et si les bolcheviks sont destinés à tomber un jour, ça sera pour la même raison que les puritains, parce qu'il arrive un moment où l'humanité se rend compte que les distractions et le bien-être valent tous les autres biens réunis.

Mais aucun précédent historique ne rappelle le régime bolchevik autant que la République de Platon. Le parti communiste correspond aux tuteurs, les soldats jouent à peu près le même rôle dans l'un et dans l'autre ; on s'efforce, en Russie, d'organiser la vie de famille plus ou moins d'après les idées de Platon. Je ne crains pas de me tromper en disant que tous ceux qui enseignent la philosophie de Platon détestent le bolchevisme, et que tous les bolcheviks considèrent Platon comme un bourgeois arriéré. Malgré cela, le parallèle est extraordinairement

frappant entre la République de Platon et le régime que les meilleurs d'entre les bolcheviks s'efforcent de créer.

Le bolchevisme est aristocratique au dedans et militant au dehors. Les communistes ont toutes les bonnes et toutes les mauvaises qualités d'une aristocratie jeune et vivace. Ils sont courageux, énergiques, capables de commander, toujours prêts à servir l'État ; par contre, ils sont autoritaires, ils n'ont pas les moindres égards pour la plèbe ; ils possèdent à eux seuls à peu près tous les pouvoirs, et jouissent, en conséquence, d'innombrables avantages. La plupart d'entre eux, bien que ne menant pas, à beaucoup près, une existence luxueuse, se nourrissent mieux que les autres gens. Ce n'est que les gens d'une certaine importance politique qui peuvent avoir des automobiles ou le téléphone. Les permis de circulation par chemin de fer, les bons d'achat aux magasins des Soviets (où les prix sont environ cinquante fois moins élevés que dans le commerce), les billets de théâtre, etc., sont naturellement plus faciles à obtenir pour les amis des gens au pouvoir que pour le commun des mortels. De mille manières, les communistes ont une existence plus heureuse que les autres membres de la collectivité. Et surtout, ils sont moins exposés aux fâcheuses attentions de la police et de la Commission extraordinaire.

En ce qui concerne les affaires internationales, la théorie communiste est des plus simples. La Révolution, prédite par Marx, qui doit abolir le capitalisme dans le monde entier, s'est trouvée commencée en Russie, bien qu'il eût semblé plus conforme à la théorie marxiste qu'elle commençât plutôt en Amérique. Dans les pays où la révolution n'a pas encore éclaté, le seul devoir des communistes est d'en hâter la venue. Les accords avec des États capitalistes ne sont que des pis-aller ; ni d'un côté, ni de l'autre, ils ne peuvent aboutir à une paix sincère. Aucun bien réel ne peut échoir à un pays sans une révolution sanglante ; les travaillistes anglais peuvent se figurer qu'une évolution pacifique est possible, mais ils s'apercevront de leur erreur. Lénine m'a dit qu'il espérait voir un gouvernement travailliste en Angleterre et qu'il désirait que ses partisans fissent des efforts dans ce sens, mais uniquement afin que la futilité du parlementarisme fût démontrée une bonne fois au travailleur britannique. Rien de bien ne peut être réalisé si l'on ne veut pas armer le prolétariat et désarmer la *bourgeoisie*. Ceux qui préconisent autre chose sont, ou bien des traîtres en matière sociale, ou de pauvres dupes.

Personnellement, après avoir pesé cette théorie avec soin, et admis le bien fondé de toutes les accusations portées contre le capitalisme *bour-*

geois, j'y suis fortement et résolument opposé. La Troisième Internationale est une organisation dont la raison d'être est de fomenter la guerre de classes et de hâter partout la venue de la révolution. Mon objection est, non pas que le capitalisme est moins mauvais que ne le pensent les bolcheviks, mais que le socialisme est moins bon, non sous sa meilleure forme, mais sous la forme où il peut se réaliser par la guerre. Les maux de la guerre, et surtout de la guerre civile, sont certains et très grands ; les gains que peut procurer la victoire sont problématiques. Au cours d'une lutte à outrance, le patrimoine de la civilisation risque fort de se perdre, tant que la haine, la suspicion et la cruauté sont de règle dans les relations des êtres humains entre eux. La réussite dans la guerre exige la concentration des pouvoirs, et la concentration des pouvoirs produit les mêmes maux que la concentration capitaliste de la richesse. C'est pour ces raisons surtout que je ne puis soutenir aucun mouvement ayant pour objet la révolution mondiale. Le mal fait à la civilisation par la révolution dans un pays déterminé peut être réparé par l'influence d'un autre pays où il n'y a pas eu de révolution ; mais à la suite d'un cataclysme universel, la civilisation pourrait être submergée pendant mille ans. Pourtant, tout en ne pouvant préconiser la révolution universelle, je suis obligé de reconnaître que les gou-

vernements des principaux pays capitalistes font bien tout ce qu'ils peuvent pour la faire naître. L'abus que nous faisons de notre force vis-à-vis de l'Allemagne, de la Russie, des Indes (pour ne citer que ces pays-là) peut très bien amener notre chute, et produire précisément les maux que les ennemis du bolchevisme craignent le plus.

Le véritable communiste est absolument internationaliste. C'est ainsi que Lénine, autant que j'ai pu en juger, ne se préoccupe pas davantage des intérêts de la Russie que de ceux des autres pays ; la Russie est en ce moment le protagoniste de la révolution sociale, et par là même elle est d'un grand enseignement pour le monde ; mais Lénine sacrifierait la Russie plutôt que la révolution, s'il devait jamais en être réduit à choisir entre les deux. C'est là l'attitude orthodoxe, qui est sans doute sincère chez un grand nombre des leaders. Mais le nationalisme est naturel et instinctif, et la fierté qu'ils ressentent pour leur révolution l'a fait renaître au cœur des communistes. Par suite de la guerre polonaise, les bolcheviks ont pu s'assurer l'appui du sentiment nationaliste et leur situation dans le pays s'est trouvée de ce fait immensément fortifiée.

La seule fois que je me suis entretenu avec Trotski, c'était à l'Opéra de Moscou. La délégation travailliste britannique occupait l'ancienne loge du tsar. Après nous avoir parlé dans

le salon, il se montra sur le devant de la loge, et s'y tint les bras croisés, pendant que la salle faisait entendre un tonnerre d'applaudissements. Puis il prononça quelques paroles brèves et scandées, avec une précision militaire, après quoi, il invita son auditoire à pousser « trois hourras pour nos braves soldats du front », ce que firent les spectateurs avec le même enthousiasme que l'eût fait un auditoire londonien en automne 1914. Il est incontestable qu'à l'heure actuelle, Trotski et l'armée rouge disposent de l'appui d'un très grand nombre de nationalistes. Les opérations ayant pour but de reconquérir la Russie d'Asie ont même ravivé chez ces derniers un sentiment essentiellement impérialiste, quoiqu'il soit certain que beaucoup d'entre ceux chez qui j'ai cru reconnaître ce sentiment s'en défendraient avec indignation. L'exercice du pouvoir est nécessairement en train de modifier les théories communistes ; il va sans dire que des hommes qui dirigent un immense mécanisme gouvernemental, ne peuvent guère voir les choses exactement de la même manière qu'ils les voyaient lorsqu'ils étaient des exilés traqués de toutes parts. Si les bolcheviks restent au pouvoir, il est à prévoir que leur communisme pâlira, et qu'ils ressembleront de plus en plus à tout autre gouvernement asiatique, par exemple au gouvernement établi par nous-mêmes aux Indes.

III. — Lénine, Trotski et Gorki.

Bientôt après mon arrivée à Moscou, j'eus avec Lénine une heure de conversation en anglais, langue qu'il parle assez bien. Un interprète était présent, mais nous n'eûmes pour ainsi dire jamais besoin de ses services. Le cabinet de travail de Lénine est très nu ; il contient un grand bureau, quelques cartes au mur, deux bibliothèques et deux ou trois chaises dures, plus un siège confortable pour ceux qui viennent le voir. Il est manifeste qu'il ne tient pas au luxe, ni même au confort. Il est très accueillant et simple en apparence, sans la moindre trace de morgue. En le voyant, sans savoir qui il est, on ne se douterait pas qu'il possède un pouvoir immense, ni même qu'il soit en quoi que ce soit de l'ordinaire. Jamais je n'ai vu personne aussi peu disposé à se donner des airs d'importance. Il fixe sur vous un regard scrutateur, en fermant un œil, ce qui semble accentuer à un degré inquiétant la force de pénétration de l'autre. Il rit volontiers ; tout d'abord, son rire vous paraît simplement amical et réjoui, mais, peu à peu, j'ai fini par le trouver un peu sardonique. Autoritaire et calme, il ne connaît pas la peur. C'est un personnage extraordinairement désintéressé, une théorie faite

homme. Il tient, on le sent, à la conception matérialiste de l'histoire, comme à la prunelle de ses yeux. Il rappelle un pédant par son désir de vous voir comprendre sa thèse, par la fureur qu'il éprouve à l'égard de ceux qui la comprennent mal, ou qui ne sont pas d'accord avec lui. J'ai eu l'impression qu'il méprise beaucoup de gens, et qu'il est un aristocrate intellectuel.

La première question que je lui adressai, c'est jusqu'à quel point il se rend compte du caractère spécial des conditions économiques et politiques anglaises. Je tenais, en effet, à savoir s'il est indispensable d'être partisan de la révolution violente pour être admis à faire partie de la Troisième Internationale, question que je ne lui posai pas directement, parce que d'autres la lui adressaient à titre officiel. Sa réponse ne me satisfit guère. Il reconnut qu'il y a peu de chances pour qu'il se produise une révolution en Angleterre, dès à présent, et que le travailleur n'y est pas encore dégoûté du gouvernement parlementaire. Il espère, toutefois, que ce résultat pourra être atteint par un ministère travailliste. Il pense que si M. Henderson, par exemple, devenait premier ministre, rien d'important ne s'accomplirait ; dans ce cas, le Travail organisé se retournerait, — tel est du moins son espoir, sa croyance, — vers la révolution. C'est pour cette raison qu'il invite ses partisans chez nous à faire tout leur possible pour obtenir au Parle-

ment une majorité travailliste ; il ne leur conseille pas de s'abstenir des luttes électorales, mais d'y prendre part, au contraire, en vue de rendre le Parlement manifestement méprisable. Les raisons qui font que la plupart d'entre nous estiment toute tentative de révolution violente à la fois peu probable et peu désirable en Angleterre, ne sont pour lui d'aucune valeur ; il les considère comme de simples préjugés *bourgeois*. Quand j'énonçai l'opinion que tout ce qu'il est possible de faire en Angleterre peut s'effectuer sans effusion de sang, il écarta cette suggestion comme appartenant au domaine de la fantaisie. Il me fit l'impression d'un homme connaissant peu la Grande Bretagne et manquant, à l'égard de notre pays, d'imagination psychologique. D'ailleurs, la tendance du marxisme est généralement hostile à l'imagination psychologique, puisqu'il attribue à des causes purement matérielles tout ce qui se passe en politique.

Je demandai ensuite à Lénine s'il estimait qu'il fût possible d'établir fermement et définitivement le communisme dans un pays contenant une aussi grande majorité de paysans. Il reconnut que c'était difficile, et se mit à rire de l'obligation où se trouve le paysan d'avoir à échanger des produits alimentaires contre du papier ; il se divertit du fait que le papier-monnaie russe n'a aucune valeur. En revanche, il déclara, et c'est sans doute la vérité, que les

choses s'arrangeront quand on aura des marchandises à offrir au paysan.

Pour cela, il compte en partie sur l'électrification de l'industrie, qui est en Russie, dit-il, une nécessité technique, mais qui mettra dix ans à s'accomplir (1). Il parla avec enthousiasme, comme ils le font tous, du grand projet d'engendrer la force électrique au moyen de la tourbe.

Bien entendu, il envisage la levée du blocus comme le seul remède radical ; mais il ne compte guère que cette mesure puisse être prise d'une manière complète ou permanente, si ce n'est grâce à des révolutions dans d'autres pays. La paix entre la Russie bolcheviste et les pays capitalistes, dit-il, sera toujours mal assurée ; il se peut que, de guerre lasse, ou par suite de dissensions mutuelles, l'Entente se décide à faire la paix, mais il est à peu près certain que cette paix ne sera pas de longue durée. Je trouvai chez lui, comme chez tous les prin-

(1) L'électrification doit non seulement servir à réorganiser l'industrie, mais aussi à industrialiser l'agriculture. Dans les *Thèses* présentées au 2e Congrès de l'Internationale communiste, il est dit dans le chapitre consacré à la question agraire que le socialisme ne l'emportera que lorqu'il aura organisé toute l'industrie sur la base d une nouvelle production collectiviste et sur un nouveau fondement technique (application générale de l'énergie électrique dans toutes les branches de l'agriculture et de l'économie rurale). Cette réorganisation seule peut donner aux villes la possibilité d'offrir aux campagnes arriérées une aide technique et sociale susceptible de déterminer un accroissement extraordinaire de la productivité du travail agricole et rural et d'engager par l'exemple les petits laboureurs à passer progressivement, dans leur propre intérêt, à une culture collectiviste mécanique.

cipaux communistes, beaucoup moins d'ardeur qu'il n'en règne chez nous pour la paix et la levée du blocus. Il est convaincu qu'il ne peut rien s'accomplir de vraiment utile, si ce n'est par la révolution universelle et par l'abolition du capitalisme; j'eus le sentiment qu'il considérait la reprise du commerce avec les pays capitalistes comme un simple palliatif d'une efficacité douteuse.

Il me parla des divisions entre paysans riches et pauvres, et de la propagande gouvernementale menée parmi ceux-ci contre ceux-là, laquelle a abouti à des actes de violence qu'il semblait trouver comiques. Il avait l'air de dire qu'à l'égard du paysan, la dictature devra être maintenue longtemps encore, vu la préférence du campagnard pour le libre échange. Il déclara savoir par les statistiques, et je le crois volontiers, que les paysans ont eu plus à manger ces deux dernières années qu'à aucune époque antérieure, « ce qui ne les empêche pas d'être contre nous », fit-il tristement. Je lui demandai ce qu'on pouvait répondre à ceux qui prétendent que tout ce qu'il a fait dans les campagnes, c'est de faire du paysan un propriétaire, et non pas d'établir le communisme. Il répondit que ce n'était pas tout à fait la vérité, mais sans me dire quelle était la vérité (1).

(1) Dans les *Thèses*, il est dit que « ce serait une erreur irréparable que de ne point admettre la remise gratuite d'une partie des terres expropriées aux paysans pauvres et même aisés ».

Je lui demandai enfin si la reprise des relations commerciales avec les pays capitalistes, à supposer qu'elle s'effectuât, ne créerait pas des centres d'influence capitaliste et ne rendrait pas plus difficile le maintien du communisme. Il m'avait semblé, en effet, que les plus convaincus d'entre les communistes pourraient bien redouter de voir se rétablir les rapports commerciaux avec le monde extérieur, de crainte qu'il n'en résultât une infiltration de l'hérésie capitaliste et la quasi impossibilité de maintenir la rigidité du système actuel. Je tenais à savoir s'il avait quelque sentiment de ce genre. Il reconnut que le commerce créerait des difficultés, mais il ajouta que ces difficultés seraient moindres que celles de la guerre. Il disait qu'il y a deux ans ni lui ni ses collègues ne pensaient pouvoir résister à l'hostilité universelle. Il attribua leur succès sous ce rapport aux jalousies et aux intérêts divergents des diverses nations capitalistes, ainsi qu'à l'efficacité de la propagande bolcheviste. Il disait que les Allemands avaient ri quand les bolcheviks avaient annoncé leur intention de combattre les canons avec des brochures, mais que les événements avaient démontré que les brochures étaient pour le moins aussi puissantes.

Je ne crois pas qu'il reconnaisse que les partis travaillistes et socialistes aient joué aucun rôle dans cette affaire. Il ne semble pas savoir

que l'attitude du Travail britannique a fait beaucoup pour rendre impossible une guerre de grande envergure contre la Russie, en obligeant le gouvernement à s'en tenir à ce qui pouvait se faire pour ainsi dire en cachette et à ce que l'on pouvait nier sans faire preuve d'une trop grande effronterie.

Il trouve très amusantes les attaques de lord Northcliffe, à qui il voudrait envoyer la médaille de la propagande bolcheviste. Les imputations de déprédations ont peut-être de quoi scandaliser les *bourgeois*, mais elles produisent sur le prolétariat l'effet contraire.

Il me semble que si je m'étais rencontré avec lui sans savoir qui il était, je n'aurais pas deviné que je parlais à un grand homme ; il me fit l'effet d'être trop enraciné dans ses idées, et d'une orthodoxie trop étroite. Sa force provient, à ce qu'il me semble, de sa sincérité, de son courage et de sa foi robuste, religieuse, dans l'évangile de Marx, qui remplace chez lui l'espoir du Paradis du martyr chrétien, sauf qu'elle est moins égoïste. Il n'a pas plus l'amour de la liberté que ne l'avaient les chrétiens qui, ayant souffert sous Dioclétien, usèrent à leur tour de la tyrannie quand ils devinrent les maîtres. Peut-être l'amour de la liberté est-il incompatible avec une croyance sincère en une panacée universelle. S'il en est ainsi, je ne puis que me réjouir du scepticisme du monde occidental.

Je suis parti pour la Russie, me croyant communiste ; mais au contact de ceux qui n'ont pas de doutes, j'ai senti s'intensifier mille fois les doutes que j'éprouve, non à l'égard du communisme en lui-même, mais à l'égard de toute croyance si profondément enracinée que pour elle des hommes sont prêts à infliger à autrui des souffrances sans bornes.

Trotski, que les communistes sont loin de considérer comme l'égal de Lénine, m'a laissé une impression plus forte, sinon au point de vue du caractère, du moins à celui de l'intelligence et de la personnalité. Je l'ai trop peu vu, toutefois, pour en avoir eu plus qu'une impression très superficielle. Il a des yeux brillants, l'allure militaire, l'intelligence vive comme l'éclair et un magnétisme personnel extraordinaire. Il a très bonne mine, avec des cheveux ondulés qui firent mon admiration ; on sent qu'il doit être irrésistible pour les femmes.

Je constatai en lui une disposition à la bonne humeur et même à l'enjouement, tant que rien ne le contrarie. Il m'a semblé, peut-être à tort, que la vanité l'emporte chez lui sur la soif du pouvoir — le genre de vanité que l'on s'attend à trouver chez un artiste ou chez un acteur. — Je ne pus m'empêcher de le comparer à Napoléon. Mais je n'ai pas eu l'occasion de mesurer la force de sa conviction communiste, qui est peut-être très sincère et très profonde.

Gorki, avec lequel j'eus une courte entrevue à Pétrograd, offrait avec les deux hommes dont je viens de parler un contraste extraordinaire. Il était alité, apparemment en train de mourir et manifestement désespéré. Il me supplia, toutes les fois que je parlerais de la Russie, de toujours insister sur les souffrances qu'elle a subies. Il soutient le gouvernement — comme je le ferais moi-même, si j'étais Russe — non parce qu'il ne lui trouve pas de défauts, mais parce que les alternatives qui s'offrent sont plus fâcheuses encore. On sent chez lui un amour du peuple russe qui fait que son martyre actuel lui est presque insupportable et qui l'empêche de partager la foi fanatique par laquelle sont soutenus les purs disciples de Marx. De tous les Russes dont j'ai fait la connaissance, c'est lui qui m'a semblé le plus digne d'être aimé et le plus sympathique. J'aurais voulu m'informer davantage de ses opinions, mais il ne parlait qu'avec difficulté, interrompu qu'il était à tout instant par de terribles accès de toux, de sorte que j'ai dû le quitter presque immédiatement. Tous les intellectuels que j'ai vus de près — c'est une classe qui a souffert terriblement — proclamaient hautement leur reconnaissance de ce qu'il a fait pour eux. La conception matérialiste de l'histoire a beau avoir du bon, on est soulagé de constater chez d'aucuns le souci des formes les plus hautes de la civilisation.

Les bolcheviks passent quelquefois pour avoir beaucoup fait pour l'art, mais je ne pus apercevoir qu'ils eussent fait rien de plus que de préserver une partie de ce qui existait auparavant. Comme j'en questionnais un à ce sujet, il eut un mouvement d'impatience : « Nous n'avons pas plus le temps de créer un art nouveau qu'une nouvelle religion », s'écria-t-il. Évidemment, bien que le gouvernement le favorise autant que possible, ce n'est pas une atmosphère où l'art puisse fleurir, parce que l'art est anarchique et rebelle à l'organisation. Gorki a fait tout ce qu'il était possible à un seul homme de faire pour sauver la vie intellectuelle et artistique de la Russie.

J'ai craint qu'il ne meure, et cette vie intellectuelle et artistique avec lui. Mais j'espère m'être trompé sur ces deux points.

IV. — Art et éducation.

On a dit que les bolcheviks, quelque défectueuse qu'ait été leur organisation dans d'autres domaines, ont fait faire, du moins, de grands progrès à l'art et à l'éducation.

Étudions d'abord l'art. Il est certain qu'ils ont commencé par reconnaître, comme ne l'aurait pas fait peut-être un autre gouvernement révolutionnaire, l'importance et la spontanéité de l'effort artistique, et que, tandis qu'ils surveillaient et détruisaient la contre-révolution dans tous les milieux sociaux, ils ont donné aux artistes, quelle que fût leur foi politique, la liberté complète de continuer leur œuvre. Pour ce qui est des vivres et des vêtements, ils les ont traités particulièrement bien. C'est là, avec le souci de la conservation des églises, des monuments publics, et des musées, un fait bien connu, attesté déjà par de nombreux témoignages.

Maintenir pratiquement intacte l'ancienne communauté artistique, était la chose la plus délicate, étant donné que la plupart des artistes avaient une sympathie prononcée pour l'ancien régime. Selon la théorie, l'art et la politique étaient reconnus comme constituant deux royaumes séparés ; toutefois, de grands hon-

neurs étaient promis aux artistes qui seraient inspirés par la révolution.

L'expérience de ces trois ans a démontré l'erreur de cette doctrine, et a abouti à un divorce entre l'art et le sentiment populaire, divorce qu'un observateur sensible ne peut pas ne pas remarquer. Il apparaît d'une façon éclatante dans l'art qui était jusqu'ici le plus vivant de tous en Russie, dans le théâtre. Les artistes ont continué de jouer les vieilles tragédies et comédies classiques, et même l'opérette ancienne. Les programmes des théâtres sont restés les mêmes pendant les deux dernières années, et indépendamment du niveau plus élevé de l'exécution artistique, ils ressemblent fort à ceux de Paris et de Londres. Lorsque l'on est au théâtre, l'on a une conscience si vive du désaccord qu'il y a entre la vie quotidienne des spectateurs et la vie représentée sur la scène, que cette dernière paraît complètement morte et dépourvue de sens. Ceux des communistes qui sont les plus farouches, estiment qu'une erreur a été commise. Ils se plaignent que l'art *bourgeois* ait été maintenu bien après son temps ; ils accusent les artistes de mépriser leur public, et d'être aussi peu animés de l'esprit révolutionnaire qu'une vénérable *bourgeoise* qui déplore la perte de son confort personnel ; ils voudraient voir uniquement les idées révolutionnaires incarnées dans l'art; l'on arriverait à une épuration com-

plète, et cela amènerait les artistes à n'écrire et à ne jouer que des pièces révolutionnaires, et à ne peindre que des tableaux révolutionnaires. L'on ne peut pas soutenir qu'ils aient tort en ce qui concerne les faits : il est évident que le maintien de la vieille tradition artistique a à peu près manqué son but ; mais, d'un autre côté, il est également évident qu'un artiste ne peut être exercé comme une recrue à la caserne. Heureusement, ces méthodes ne paraissent pas devoir être directement adoptées ; cependant on les applique déjà d'une manière indirecte.

On ne peut blâmer un artiste si son tempérament le pousse à faire des caricatures des bolcheviks notoires ou à ridiculiser les aspects comiques (et il y en a) du régime des Soviets. Or, forcer un tel homme de tourner son talent uniquement contre Denikine, Youdenitch et Koltchak ou contre les chefs de l'Entente, c'est momentanément une bonne chose pour le communisme, mais c'est décourageant pour un artiste, et finalement cela peut devenir mauvais à la fois pour l'art et pour le communisme. Sans doute, du fait de la nature religieuse du communisme en Russie, un tel contrôle de la création artistique est inévitable, et seul, l'art de propagande peut fleurir dans une semblable atmosphère. D'ailleurs, une poésie ou une œuvre non orthodoxe ne peuvent être imprimées. Il est si facile de prétexter le manque de papier

et le besoin urgent de publier des manifestes ! Et l'on en revient alors en quelque sorte à l'attitude de l'église du Moyen Age vis-à-vis des légendes et des sagas populaires, sauf que, dans le cas particulier, ce sont les légendes populaires qui seront conservées et les œuvres plus sensibles et plus civilisées qui seront bannies. Le seul poète dont on parle beaucoup actuellement en Russie est un poète qui écrit de frustes chansons populaires. Il y a des odes révolutionnaires, mais l'on ne risque guère de se tromper en disant qu'elles ressemblent fort à nos poésies patriotiques durant la guerre.

J'ai dit que cette situation peut, à la longue, nuire à l'art ; mais le contraire peut également être vrai. Cela est évidemment décourageant et paralysant pour l'artiste vieux style ; c'est la mort de l'ancien art individuel qui dépendait de la subtilité et de la singularité du tempérament, et qui était en grande partie le produit de la psychologie complexe des oisifs. Et il se dresse, ce vieil art, le plus pur monument de la stérilité de la doctrine de l'art pour l'art, comme une somptueuse plante exotique d'une beauté raffinée qui se maintient apparemment dans toute sa gloire jusqu'au jour où l'on remarque que ses racines sont coupées et que, feuille par feuille, elle est en train de se faner et de périr.

Mais, à l'inverse des Puritains à cet égard,

les bolcheviks n'ont pas cherché à arracher les racines, et d'après certains signes, la paralysie n'est que temporaire. D'ailleurs, l'art individuel n'est pas la seule forme de l'art, et les arts plastiques en particulier ont prouvé qu'ils peuvent vivre par l'action de masse, et fleurir sous un régime de foi intolérante. Les artistes communistes de l'avenir pourront élever des monuments publics dépassant en beauté les églises du Moyen Age ; ils pourront peindre des fresques, organiser des spectacles, et écrire des chants homériques sur leurs héros. L'art communiste commencera sa carrière ; il la commence dès maintenant, dans les tableaux de propagande et dans les histoires que l'on écrit pour les paysans et les enfants. Il y a, par exemple, un récit intitulé « Comment elle est devenue communiste », dans lequel les chefs de l'Entente font une figure lamentable et grotesque. Lénine et Trotski sont représentés dans des gravures sur bois sous les traits de Moïse et d'Aron, libérateurs de leur peuple ; tandis que la mère et l'enfant qui illustrent les statistiques de l'exposition de la Maternité, ont la grâce et la beauté des madones médiévales. La Russie ne fait que sortir du Moyen Age, et la tradition picturale de l'Église passe avec une facilité incroyable au service de la doctrine communiste.

Ces tableaux ont d'ailleurs une saveur orien-

tale ; il y a des madones noires dans les églises russes, et c'est une madone semblable qui illustre les statistiques de la mortalité infantile aux Indes, tandis qu'une maman russe, vêtue d'une jupe et coiffée d'un fichu de couleurs claires, est installée dans un pré et nourrit son enfant du lait de ses seins abondants. Je crois que ce retour à la tradition de l'Église est inconscient et instinctif, et qu'il doit être déploré par de nombreux communistes qui estiment que la statuaire grandiose de Rodin et le cubisme informe expriment mieux ce qu'ils entendent par révolution. Mais cette révolution est russe, et non française, et son art, normalement, doit porter la marque populaire russe.

L'instinct artistique du paysan russe n'est pas une légende.

Outre le découpage du bois et la broderie qui parlent éloquemment de l'habileté du paysan, on peut observer de nombreuses manifestations de cet instinct dans la vie quotidienne. Si son train s'arrête sur le bord d'une prairie, le paysan descendra pour cueillir des branches et des fleurs dont il ornera le wagon à l'extérieur et à l'intérieur ; il se mettra volontiers à n'importe quel travail qui a la beauté pour objet ; sous l'ancien régime, d'ailleurs, il aimait perdre son temps et gaspiller le matériel de son employeur à confectionner de ses mains de petits objets de métal ou de bois.

Si la tradition *bourgeoise* ne se maintient pas, il y a une tradition populaire qui est toujours vivante et qui peut-être persistera. Malheureusement, elle a un formidable ennemi dans l'organisation et le développement de l'industrie, qui est beaucoup plus dangereuse pour l'art que la doctrine communiste. Dans ses débuts, l'industrie semble, en effet, partout condamnée à être l'ennemie de la beauté et de la vie instinctive.

On pourrait espérer qu'il n'en sera pas ainsi en Russie, premier État socialiste qui, n'étant pas encore industriel, a la possibilité de profiter de l'expérience industrielle du monde entier ; mais l'on découvre avec quelque appréhension chez les leaders bolchevistes le tempérament rude de gens pour qui la machine industrielle est une fin en soi ; et, de plus, l'on remarque que ces hommes à l'esprit industrialiste n'ont pas encore d'expérience pratique, et qu'il n'y a pas là-bas d'hommes de bonne volonté pour les aider.

Il y a peu de raisons d'espérer que la Russie puisse passer par la période d'industrialisation sans de nombreux mécomptes, y compris l'épuisement résultant de trop longues heures de travail, de l'emploi de la main-d'œuvre enfantine, et autres maux si familiers à l'Occident. Le mal que les bolcheviks ne voudraient pas faire de leur plein gré à l'art, la machine qu'ils sont

résolus de mettre en mouvement peut fort bien l'accomplir pour eux.

La génération future de Russie se composera de travailleurs pratiques ; les artistes à l'ancienne mode disparaîtront, et n'auront pas immédiatement de successeurs. Un État qui lutte contre les difficultés économiques ne peut facilement admettre une vocation artistique, vu que cela implique l'exemption de tout travail pratique. La majorité des esprits se tournent toujours instinctivement vers les réelles nécessités du moment. Et c'est ainsi qu'un homme destiné par son talent et son tempérament à devenir un chanteur d'opéra, tournera son attention vers les choses économiques sous l'influence de l'enthousiasme communiste et des encouragements du gouvernement. (Je cite ici un exemple actuel.) A ce stade de son développement, le peuple russe tout entier sera forcé, par la logique de sa situation, de faire un semblable choix.

Ce sera peut-être un bien qu'il n'y ait que peu d'artistes professionnels, vu que les plus belles œuvres ont été faites en général par des hommes et des groupes d'hommes pour lesquels l'art n'était qu'un passe-temps. Ils n'étaient pas gênés par la solennité et le respect de l'art qui détruit si souvent la spontanéité des professionnels. Un retour à cette façon de traiter l'art est un des bons résultats que l'on peut espérer

d'une révolution communiste dans une société industrielle plus avancée. Le problème de l'éducation consistera à stimuler les penchants pour l'art et la science, afin que les hommes sachent comment occuper leurs loisirs. Le travail à l'usine ne peut jamais leur donner une véritable carrière. La seule espérance que nous ayions, si les êtres humains doivent en rester à la période de l'industrialisme, c'est de réduire au minimum les heures de travail. Mais cela n'est possible que si la production et l'organisation sont portées à un degré très élevé, ce qui ne sera pas le cas avant longtemps en Russie. Ainsi donc, il semble non seulement que le nombre des artistes va diminuer, mais que le nombre des gens non détournés de leurs instincts artistiques, et par conséquent capables de créer ou d'apprécier comme amateurs d'art, sera déplorablement petit. C'est cette influence nuisible de l'industrie sur l'instinct humain qui crée un danger immédiat pour l'art en Russie.

L'effet de l'industrie sur les métiers est très net. Un homme qui est habituéà travailler de ses mains, selon la tradition développée par ses ancêtres, est inutile quand on le met en présence d'une machine. L'homme qui peut faire marcher la machine ne s'intéressera tout d'abord qu'à la quantité et à l'utilité du travail. Ce n'est que peu à peu que les droits de la beauté seront reconnus. Comparez l'automobile moderne avec

la première machine de ce genre, ou même, puisque la même loi semble opérer dans la nature, comparez l'animal préhistorique avec son descendant moderne. Le même rapport existe entre eux qu'entre l'homme et le singe, ou le cheval et l'hipparion. Le mouvement de la vie paraît aller vers une finesse et une complexité de plus en plus grande, et l'homme accentue ce mouvement dans les objets qu'il crée et dans la société qu'il développe. L'industrie est un outil nouveau, difficile à manier ; il produira des objets aussi beaux que ceux qu'ont créés le maçon et l'ouvrier d'art du Moyen Age, mais pas avant d'avoir été longtemps employé, et d'avoir fondé une tradition.

Donc, alors que les métiers perdront en valeur artistique, l'on peut s'attendre, en Russie, à ce que le drame, la sculpture, la peinture, et tous les arts qui n'ont rien de commun avec la machine et dépendent entièrement de l'inspiration spirituelle, reçoivent une impulsion nouvelle de la foi communiste. La période de prospérité sera-t-elle longue ou brève? Cela dépendra en partie de la situation politique, mais principalement de la rapidité du développement industriel. Il peut arriver que la machine domine en définitive la foi communiste et écrase les instincts humains ; et alors la Russie deviendra, pendant cette période de transition, inartistique et sans âme, comme l'Amérique l'était

jusqu'à ces dernières années. Il faut espérer que le progrès du machinisme sera rapide, et l'idéalisme social assez puissant pour avoir le dessus. Mais les difficultés pratiques sont presque insurmontables.

Certains signes du progrès de l'art, dans la mesure où il est possible de les apercevoir dans cette période de début, semblent confirmer le raisonnement ci-dessus. C'est ainsi que l'on s'efforce d'encourager l'art de la broderie paysanne, de la sculpture sur bois, etc., dans les villes. Mais le travail est fait par des gens qui évidemment ont déjà perdu la tradition. On leur apprend à copier les modèles qui sont déposés au Musée Paysan, mais il n'y a pas de comparaison entre la petite bonne femme de bois si vivante qui sourit derrière la vitrine et la créature aux yeux fixes et sans âme que l'on met en vente, pas plus qu'il n'y en a d'ailleurs entre le poulet grossièrement sculpté que l'on peut acheter et l'animal si drôle qu'il est seulement permis de regarder.

S'il s'agit maintenant de l'art directement inspiré par le communisme, c'est une autre affaire. Outre les tableaux de propagande dont j'ai déjà parlé, il y a des pièces de propagande jouées par l'armée rouge dans ses moments de loisir, et de grands spectacles donnés à l'occasion de grandes fêtes de l'État. J'ai eu la bonne fortune d'assister à une représentation de chaque espèce.

La pièce que j'ai vue s'appelait *Zarevo*, l'Aube. Elle a été jouée un samedi soir, sur une petite scène, dans une salle exiguë, par des amateurs. Elle représentait la vie russe à la veille de la Révolution. Elle était d'un tragique intense et jouée avec passion. Le talent dramatique n'est pas rare en Russie. La seule note comique était donnée par la police tsariste, qui apparaissait à la fin, tout comme dans les miracles du Moyen Age où le rôle comique était joué par Satan. L'intention du drame était de nous montrer une famille typique d'ouvriers russes. Il y avait le vieux père, constamment ivre de vodka, tantôt pleurard et tantôt grondeur ; la vieille mère ; deux fils, l'un communiste et l'autre anarchiste ; la femme du communiste, une couturière ; sa sœur, une prostituée ; enfin une jeune fille de famille *bourgeoise*, communiste, elle aussi, entraînée dans un complot avec le fils communiste, lequel était d'ailleurs le héros de la pièce.

Le premier acte montrait le communiste ferme et héroïque, attaché à ses principes malgré les reproches de son père et de sa mère, et les critiques de sa femme. On voyait aussi le frère anarchiste que l'on dépeignait naturellement (vu l'hostilité des bolcheviks pour l'anarchie) comme un individu déréglé, paresseux, bon à rien, et qui avait pour Sonia, la jeune *bourgeoise*, un amour passionné, et capable de

devenir dangereux s'il n'était pas payé de retour. Celle-ci, cependant, avait une préférence marquée pour le communiste. Il était évident que ce dernier l'aimait, lui aussi, mais l'on ne savait pas au juste s'il désirait que leurs relations fussent autre chose qu'une camaraderie platonique au service de leur commun idéal. Une grève malheureuse, suivie de la misère et du danger de l'intervention de la police, et avec cela le développement de la jalousie chez l'anarchiste, provoquaient le dénouement tragique. Je n'ai pas pu me rendre compte nettement de la façon dont ce dénouement était amené. Toutes les choses violentes se passaient hors de la scène, et de ce fait, l'histoire du complot était parfois difficile à suivre. Il m'a paru que l'anarchiste, dans un accès de jalousie, avait forgé une lettre de son frère invitant Sonia à un rendez-vous, qu'il l'avait assassinée et qu'en même temps il avait vendu son frère à la police. Au moment où celle-ci vient arrêter le jeune homme et l'accuse d'avoir commis le meurtre, toutes les présomptions étant naturellement contre lui, l'anarchiste est saisi de remords et avoue son crime. On les conduit tous les deux en prison. Je crois que la pièce n'avait pas grand mérite, bien qu'il soit imprudent de hasarder un jugement sur une pièce dont on n'a pas saisi tout le dialogue ; mais elle avait une valeur réaliste certaine, et il y avait entre

le public et les acteurs une communion qu'on ne trouve presque jamais dans un théâtre où jouent des professionnels. Après la représentation, on balaya le plancher pour la danse, et le public s'amusa avec beaucoup d'entrain.

Le spectacle de la « Commune mondiale » qui fut donné le jour de l'ouverture du congrès de la Troisième Internationale à Pétrograd, fut une manifestation plus importante et beaucoup plus significative. Je crois que rien de semblable n'a été représenté depuis les Mystères du Moyen Age. C'était, en effet, un Mystère choisi par les grands prêtres de la foi communiste pour instruire le peuple. Il fut joué sur les marches d'un immense bâtiment blanc, l'ancienne Bourse, qui a sur trois côtés une colonnade de style classique ; les marches de l'immense escalier ne s'étendent pas sur toute la largeur de l'édifice, mais aboutissent de chaque côté à une plateforme qui est au niveau de la colonnade. Devant l'édifice même, une large route mène d'un pont élevé sur un bras de la Néva à un pont traversant un autre bras, de sorte que les masses d'eau et de ciel apparaissaient à l'imagination comme les coulisses peintes d'une scène gigantesque. Deux colonnes rouges aux lignes fantastiques, qui servaient autrefois de phares pour guider les navires, se dressaient à mi-chemin, entre les deux extrémités du bâtiment et le fleuve, mais du côté opposé à la route. Ces deux colonnes

étaient ornées de drapeaux et éclairées à l'acétylène ; entre elles et derrière elles, se pressait une foule dense de quarante à cinquante mille personnes. La représentation commença à la chute du jour, quand le ciel était encore rouge sur la droite, et que les palais sur la rive gauche étaient encore illuminés par le soleil couchant ; elle continua sous la magie du ciel qui devenait de plus en plus sombre.

Au début, la beauté et la grandeur du coucher du soleil détournèrent l'attention de la scène, mais peu à peu l'on aperçut sur la plate-forme, entre les colonnes, des rois, des reines et des courtisans vêtus d'habits somptueux et entourés de soldats ; comme dans une pantomime, ils avaient l'air de converser entre eux. Quelques acteurs gravirent les degrés d'une petite estrade de bois qui se dressait au milieu, et l'un d'eux désigna l'endroit où allait être élevé un monument pour célébrer le pouvoir du capitalisme sur la terre. Toute l'assemblée manifesta une joie extrême. Une musique sentimentale se fit entendre, et la joyeuse compagnie se mit à valser. Cependant, de la route, tout en bas de la scène, l'on vit émerger de l'obscurité des deux côtés de l'édifice, avec leurs fers sonnant au rythme de la musique, les masses des travailleurs asservis qui venaient, selon l'ordre donné, construire le monument de leurs maîtres. Il est impossible de décrire la beauté parfaite du mouvement lent

de ces silhouettes sombres qui gravissaient pas à pas toutes les marches ; on ne pouvait distinguer les expressions individuelles, mais le mouvement et l'attitude des groupes exprimaient la douleur et les longues souffrances tout aussi bien que les paroles ou les gestes dans un théâtre ordinaire. Certains portaient des marteaux et des enclumes ; d'autres chancelaient sous le poids d'énormes blocs de pierre. L'amour du ballet a sans doute développé chez les Russes l'art de l'évolution des ensembles. En regardant ce cortège gravissant les marches d'un mouvement en apparence si simple et si spontané, et qui produisait un résultat si beau, je me rappelais la course folle des archers descendant la scène dans le « Prince Igor » ; ici aussi, le mouvement est en apparence simple, spontané, et d'une beauté sauvage et désordonnée, et pourtant il ne varie pas de l'épaisseur d'un cheveu d'une représentation à l'autre.

Pendant un certain temps, les ouvriers travaillèrent dans l'ombre de leur monde terrestre, puis continuèrent en s'élevant vers le paradis lumineux de leurs dirigeants. Peu après, pour indiquer que le monument était achevé, un grand disque jaune fut hissé parmi les acclamations sur la plus haute plate-forme entre les colonnes. Mais au même moment une bannière s'éleva au-dessus du peuple, et l'on vit un petit homme gesticuler. Des coups de poing furieux

furent échangés ; la bannière et l'orateur disparurent, pour réapparaître d'ailleurs presque immédiatement à un autre endroit au-dessus de la foule dense. De nouveau, des marques d'hostilité, jusqu'à ce que, finalement, parmi les ouvriers français se trouvant sur la droite, le premier manifeste communiste ait trouvé un accueil favorable. Serrés autour de leur bannière, les communards se précipitent en poussant des cris vers le bas des marches, pour accueillir leurs partisans dès leur arrivée. Tout en haut, c'est la confusion complète ; rois et reines se précipitent, sans souci de la majesté royale et de leurs vêtements de velours, pour sauver leurs biens à droite et à gauche, tandis que l'armée se prépare à défendre la citadelle principale du capitalisme et son disque d'or. Les communards escaladent les degrés de la forteresse ; ils s'en emparent, descendent le disque d'or et hissent à sa place leur bannière. On entend l'air joyeux de la *Carmagnole*, et l'on voit les vainqueurs lancer les bras en l'air en signe de triomphe et danser tantôt sur un pied, tantôt sur un autre, comme des marionnettes. En bas, les masses dansent, elles aussi, avec un entrain frénétique.

Soudain, s'approchent en cortège pompeux des légions prussiennes, et au milieu des cris et des gémissements de désespoir, le peuple est refoulé, tandis que ses leaders sont mis sur

un rang et exécutés. Ce fut ensuite une des scènes les plus émouvantes du drame. On vit apparaître des femmes en noir portant un immense drap mortuaire sur des bâtons ; elles le placèrent au-dessus des corps des martyrs, de telle sorte qu'il apparaissait comme une carcasse noire aux pointes irrégulières sur le fond des colonnes blanches. La scène était vide. Des nuages épais de fumée noire s'élevaient des torchères allumées et obscurcissaient les marches et la plate-forme. A travers la fumée parvenaient les sons lointains de la *Marche Funèbre* de Chopin, et quand l'atmosphère s'éclaircit, on entrevit confusément des silhouettes blanches dansant autour du linceul noir un pas solennel et triste, tandis que derrière elles se dressaient comme des spectres irréels les colonnes éclairées par les rayons mauves d'une aube incertaine.

La seconde partie du spectacle commençait en juillet 1914. De nouveau, les dirigeants étaient en train de festoyer ; les ouvriers étaient au travail ; la scène était animée par la présence des leaders de la Deuxième Internationale, un groupe de vieux professeurs décrépits cheminant en cortège solennel et portant de lourds volumes de doctrine socialiste. Ils s'assirent sur un seul rang entre les dirigeants et le peuple, et avec leurs lunettes sur le nez, se plongèrent dans leurs études. Un cri de guerre retentit. On vit les ouvriers lancer un dramatique appel

à ces leaders qui refusèrent d'accepter le drapeau rouge, mais finirent par recevoir les étendards patriotiques de leurs gouvernements respectifs. Jaurès, comme un symbole de protestation, se dressa au-dessus du peuple pour faire entendre sa voix retentissante, mais tomba immédiatement à la renverse, sous les balles d'un assassin. On vit alors les peuples rejoindre leurs groupes nationaux, et la guerre commença. Les hymnes de tous les pays furent exécutés et mimés d'une façon burlesque. Une effigie ridicule du tsar tenant un knout à la main occupa la position centrale et domina la scène. Puis l'on représenta les principaux incidents de la guerre : charges de cavalerie sur la route, défilés de soldats, de batteries d'artillerie, cortège pathétique de mutilés et d'infirmières, et beaucoup d'autres tableaux impossibles à décrire.

Enfin, ce fut le tour de la Révolution russe dans toutes ses phases. Des cars envahis par des hommes armés, des drapeaux rouges surgissant partout, le peuple prenant d'assaut la citadelle et abattant l'effigie du tsar. Le gouvernement de Kerenski prenait alors le pouvoir, replongeait le peuple dans la guerre ; mais celui-ci revenait à la charge, renversait le gouvernement provisoire, et dressait tous les emblèmes de la République russe des Soviets. Cependant, l'on voyait les leaders de l'Entente préparant leurs troupes pour la bataille, et

l'on assistait à la formation de l'armée rouge sous l'emblème de l'étoile rouge. Des silhouettes blanches avec des trompettes d'or apparaissaient et prédisaient la victoire du prolétariat.

La dernière scène, la Commune mondiale, est décrite dans un journal russe en ces termes abstraits :

« Des coups de canon annoncent la rupture du blocus de la Russie soviétiste et la victoire du prolétariat mondial. L'armée rouge revient du front ; elle est passée triomphalement en revue par les leaders de la Révolution. A leurs pieds gisent les couronnes des rois et les lingots d'or des banquiers. Des navires ornés de drapeaux rouges amènent les travailleurs de l'Occident. Les ouvriers du monde entier, avec leurs emblèmes de travail, se rassemblent pour célébrer la Commune mondiale. Dans le ciel, des inscriptions lumineuses en différentes langues apparaissent, saluant le congrès : « Vive la Troisième « Internationale ! Prolétaires de tous les pays, « unissez-vous ! » Et c'est l'apothéose, aux sons de l'hymne de la Commune mondiale, l'*Internationale*. »

Un compte rendu, si brillant qu'il soit, ne peut donner une idée du spectacle. Il avait la pompe et la majesté du jour du Jugement lui-même. Des fusées escaladaient le ciel et le criblaient de milliers d'étoiles ; des feux d'artifice s'allumaient de toutes parts ; des navires ornés de

guirlandes et d'oriflammes remontaient et descendaient le fleuve ; des chars portant des symboles de prospérité, remplis de grappes de raisin et d'épis de blé, passaient et repassaient lentement sur la route. Les peuples de l'Orient venaient apporter leurs dons.

Les acteurs, massés sur les marches, agitaient leurs bras en signe de triomphe ; les trompettes sonnaient, et le chant de l'*Internationale*, entonné par des dizaines de milliers de voix, s'élevait comme une vague puissante submergeant le tout.

Bien que l'on ait pu relever certaines fautes de goût à la fin du drame, il faut peut-être excuser les organisateurs en raison de la cérémonie pour laquelle ils l'avaient composé. Mais rien ne peut être enlevé à la beauté et à la puissance dramatique du début et de nombreuses scènes. Les effets obtenus par le mouvement des masses étaient presque enivrants. La seule arrivée de ces masses donnait une impression de force silencieuse et patiente qui était extrêmement émouvante, et la joie frénétique de la foule dansant pour célébrer la victoire des Communards français vous transportait d'enthousiasme.

Le spectacle dura cinq heures et même davantage ; il épuisa toutes les sources d'émotion des spectateurs comme le faisait le Jeu de la Passion, si l'on en croit la tradition moyenageuse.

J'ai eu là la vision d'une grande époque d'art communiste, de ces spectacles en plein air, qui auraient la grandeur, le but et le sens éternel des œuvres de l'ancienne Grêce, des mystères du Moyen Age, ou du théâtre shakespearien. L'œuvre serait conçue, écrite, peinte, jouée par des groupes, comme autrefois ; elle ne serait pas le travail d'une seule main ou d'un seul cerveau ; et l'évolution irait ainsi en progressant lentement, jusqu'à ce que de nouveau l'individu surgisse de la masse.

* * *

Quand on étudie l'éducation sous le régime bolchevik, les deux facteurs que j'ai déjà examinés à propos de l'art, le développement industriel et la doctrine communiste, doivent être également pris en considération. Le développement industriel est en réalité l'un des dogmes du communisme, mais comme il est, en Russie, capable de mettre la doctrine en danger, j'estime qu'il est préférable de l'examiner à part.

Ceux qui, à propos de l'éducation comme au sujet de l'art se sont répandus en louanges, ont donné des choses une vue courte et superficielle. A peine est-il nécessaire de se lancer dans des descriptions des crêches, des palais pour enfants où prévalent les méthodes de Montessori, où les élèves cultivent eux-mêmes leurs

petits jardins, font du modelage, dessinent, chantent et dansent leurs danses eurythmiques, pieds nus sur les parquets naguère réservés à la noblesse. J'ai vu à Pétrograd une maison qui était parfaitement organisée du point de vue scientifique. Les enfants étaient intelligents et gais ; les salles bien aérées et propres. J'ai vu à Moscou des enfants des écoles exécuter des danses admirables, notamment *Tanz in der Halle des Berg-Kœnigs* de Grieg, selon la méthode Dalcroze, mais avec une couleur et une chaleur qui étaient russes, et qui contrastaient singulièrement avec cette précision mathématique de la plupart des exécutions de ce genre.

En dépit des qualités évidentes de ces institutions, il y aurait beaucoup à redire. Et d'abord, il ne faut pas oublier que les enfants doivent être livrés presque entièrement à l'État. En principe, la mère vient toujours voir son enfant dans ces écoles, mais en fait, l'enfant appartient au pays, et les autorités ont une tendance marquée à briser le lien qui unit la mère à l'enfant. Cela peut paraître un avantage ; c'est, en tout cas, un point qui soulève beaucoup de discussions, et comme il relève plutôt de la question des femmes et de la famille sous le régime communiste, je ne puis que le mentionner dans ce chapitre.

Il faut aussi se rappeler que la tactique des bolcheviks vis-à-vis des écoles existant sous

l'ancien régime dans les villes et villages de province n'a pas été la même que leur tactique vis-à-vis des théâtres.

La plupart de ces écoles sont fermées, en partie, semble-t-il, à cause du manque de personnel, en partie par crainte de la propagande contre-révolutionnaire. Il en résulte que si les écoles qu'ils ont créées sont bonnes et organisées d'après les principes modernes, la diffusion de l'éducation des enfants semble être au total moins grande qu'auparavant. Ici, comme en beaucoup d'autres domaines, les bolcheviks répugnent visiblement à faire des choses qui ne peuvent pas être établies sur une grande échelle et imprégnées de la doctrine communiste. Il va sans dire que la doctrine communiste est enseignée dans les écoles, comme le fut autrefois la doctrine chrétienne, et les instituteurs communistes manifestent une hostilité extrême à l'égard des autres maîtres qui n'acceptent pas cette doctrine. Aux divertissements enfantins dont j'ai parlé plus haut, les danses et les poésies étaient à peu près toutes en rapport étroit avec le communisme, et l'on voyait un professeur faire aux enfants un discours d'une heure et demie environ sur les devoirs des communistes et les erreurs des anarchistes.

Cet enseignement du communisme, quelque nécessaire qu'il apparaisse pour la création de l'état communiste de l'avenir, me semble

mauvais en ce qu'il fait appel au sentiment et au fanatisme, à la haine et à l'ardeur militante, plutôt qu'à la raison créatrice. Il entrave les esprits libres et détruit l'initiative. Un état industriel n'a pas seulement besoin d'ouvriers et d'artistes obéissants et patients, il lui faut aussi des hommes et des femmes doués d'initiative pour l'étude scientifique. Il est inutile de préparer des canaux pour la recherche scientifique, si celle-ci doit s'engorger à la source. Cette source, c'est une intelligence curieuse et libre, et qui n'est pas entravée par un dogme de fer. Bienfaisant pour le développement artistique et sentimental, l'enseignement du communisme, comme une foi nouvelle, peut être tout à fait néfaste pour l'éducation scientifique et intellectuelle, et amener à ce point de vue pragmatiste de la connaissance et de la recherche scientifique que l'Église et le capitalisme ont trouvé très commode d'adopter.

Mais arrivons à la question principale et la plus pratique, celle du rapport de l'éducation à l'industrie. Tôt ou tard, l'éducation en Russie devra être subordonnée aux besoins du développement industriel. Les bolcheviks s'en rendent bien compte, ainsi que le prouvent les articles de Lounatcharski récemment parus dans le *Phare* de Genève. Le spectre de l'industrie m'obsède dans mes considérations sur l'éducation, comme dans celles sur l'art, et

ce que j'ai dit des dangers qui menacent ce dernier me paraît s'appliquer aussi à l'éducation. Les écoles Montessori correspondent, à mon avis, à cette phase du développement industriel où l'éducation est consacrée autant à l'occupation des loisirs qu'à la préparation d'un métier. Il est probable que la recherche scientifique désintéressée concorde aussi avec cette phase. Or, personne en Russie ne pourra guère avoir de loisirs, d'ici un bon nombre d'années, si le programme bolcheviste de développement industriel est effectivement exécuté. Il me semblait qu'il y avait quelque chose de tragique et presque cruel dans cette éducation variée et agréable de l'enfant, quand on songeait aux longues heures du travail écrasant auquel cet enfant serait bientôt astreint à l'atelier ou à l'usine. Je ne crois pas, en effet, je le répète, que le travail dans l'industrie à ses débuts puisse être tolérable pour l'ouvrier. Une fois de plus, j'ai senti que l'idéal des révolutionnaires russes menaçait de crouler devant la logique de la nécessité. On les voit déjà se vanter eux-mêmes d'être des hommes rudes, pratiques, et il y a toute raison de craindre qu'ils n'en viennent bientôt à regarder ce développement humain intégral de l'enfant comme un grand luxe, et qu'ils ne finissent par y renoncer. Ou, ce qui serait pis encore, les rares écoles de ce genre qui existent seront peut-être exclusivement réser-

vées aux communistes et à leurs enfants, ou à cette confrérie de Samouraï qui est appelée à gouverner les masses populaires. Si pareille chose arrivait, ces écoles finiraient bientôt par ressembler aux nôtres, en tant qu'elles préparent, dans une atmosphère artificielle, des hommes destinés à devenir immédiatement les « chefs », tandis que les prolétaires travaillant sous leur direction sauront tout juste lire et écrire dans la mesure où cela sera nécessaire pour leur métier, et ne connaîtront que la doctrine communiste.

C'est là une hypothèse effroyable, mais les difficultés pratiques du problème semblent permettre de la formuler. Le nombre de gens qui savent lire et écrire est très petit en Russie, et le besoin de les employer dans l'industrie aussi rapidement que possible est extrêmement grand ; aussi le système d'éducation qui résultera d'une telle situation ne pourra pas être ambitieux, ni pousser loin la culture. Et il durera pendant une période suffisamment longue pour qu'il risque de devenir stable et traditionnel. En ce qui concerne l'éducation des adultes, on voit déjà les élèves venir à l'école pendant un temps très court ; on leur enseigne le communisme ; on leur apprend à lire et à écrire ; le temps manque pour aller beaucoup plus loin, et après cela, ils retournent à l'armée ou à leur village natal. Les bolcheviks accom-

plissent là une tâche importante et utile, mais ils ne pourront avant longtemps réaliser un modèle d'instruction publique, comme on l'a prétendu parfois. Les conditions nécessaires pour le réaliser en définitive, ce seraient à la fois l'attachement à leur idéal pendant une très longue période de tension, et une atténuation du fanatisme dans leur enseignement communiste, conditions qui malheureusement paraissent s'exclure mutuellement.

Toute l'argumentation de ce chapitre pourrait se résumer dans ce fait qu'un pur idéaliste est porté à négliger : que la Russie est à un stade de développement économique aussi peu avancé que l'était l'Amérique aux premiers jours de sa colonisation.

La vieille civilisation était aristocratique et exotique ; elle ne pouvait survivre dans le monde moderne. Il est vrai qu'elle a produit de grands hommes, mais ses racines étaient pourries. La civilisation nouvelle pourra être, pour le moment, moins productrice d'œuvres individuelles de talent, mais elle a une solidité toute neuve, et elle donne la promesse d'une nouvelle unité. Il se peut que mes vues soient trop optimistes, et que l'évolution future de la Russie ait aussi peu de connexion avec la vie et les traditions de sa population présente, que l'Amérique moderne avec la vie des Peaux-Rouges. Le fait qu'il existe, en Russie, une popu-

lation à un plus haut degré de culture, qui sera éduquée industriellement et non exterminée, milite contre mon hypothèse, mais le besoin d'éducation peut faire des progrès plus lents qu'aux États-Unis.

On ne pouvait demander le millénium du communisme, ni même des réalisations précieuses en matière d'art ou d'éducation à l'Amérique des premiers jours du développement des chemins de fer et de l'agriculture. On ne peut pas non plus demander de pareilles choses à la Russie. Il se peut que pendant ce siècle, l'évolution économique obscurcisse l'idéal communiste, jusqu'à ce que dans un pays qui aura atteint le stade de l'Amérique moderne, la bataille soit de nouveau livrée et aboutisse à une victoire définitive. Mais, il est aussi possible que l'Écriture selon Marx ne soit pas infaillible, et que la foi et le dévouement héroïque se montrent par eux-mêmes capables de triompher des nécessités économiques.

V. — Le Communisme et la Constitution soviétique.

Avant mon départ pour la Russie, je m'imaginais que j'allais assister à une intéressante expérience portant sur une nouvelle forme de gouvernement représentatif. Tous ceux qui s'intéressent au bolchevisme connaissent la série des élections, depuis l'assemblée de village jusqu'au Soviet panrusse, dont les commissaires du peuple sont censés tirer leur pouvoir. On nous expliqua que, par le retrait de mandat, par la formation des collèges selon les métiers et autres mesures de ce genre, il avait été créé un mécanisme nouveau et perfectionné pour s'assurer de la volonté du peuple et l'enregistrer. Une des choses que nous espérions pouvoir étudier, c'était la question de savoir si le système des Soviets est vraiment supérieur sous ce rapport au parlementarisme.

Nous n'avons pu nous livrer à cette étude pour la simple raison que le système des Soviets est moribond (1). Aucun mode d'élection libre

(1) On lit dans les *Thèses* :

L'ancienne subdivision classique du mouvement ouvrier en trois formes (Partis, syndicats, coopératives) a fait son temps. La révolution prolétarienne en Russie a suscité la forme essentielle de la dictature prolétarienne : les Soviets. La nouvelle division que nous mettons partout en avant est celle-ci : 1° le Parti, 2° le Soviet, 3° le Syndicat.

Mais le travail dans les Soviets de même que dans les syndicats d'in-

l'on puisse concevoir n'assurerait de majorité aux communistes, soit dans les villes, soit dans les campagnes. On a donc recours à diverses méthodes pour faire triompher les candidats du gouvernement. Tout d'abord, le vote s'effectue à mains levées, de sorte que tous ceux qui votent contre le gouvernement sont des hommes désignés à la vindicte des gouvernants. En deuxième lieu, un candidat qui n'est pas communiste, ne peut rien faire imprimer, toutes les imprimeries étant aux mains de l'État. En troisième lieu, il ne peut tenir aucune réunion électorale, vu que toutes les salles appartiennent

dustrie devenus révolutionnaires doit être invariablement et systématiquement *dirigé* par le Parti du prolétariat, c'est-à-dire par le Parti Communiste. Avant-garde organisée de la classe ouvrière, le Parti Communiste répond également aux besoins économiques, politiques et spirituels de la classe ouvrière tout entière. Il doit être l'âme des syndicats et des Soviets ainsi que de toutes les autres formes d'organisation prolétarienne.

L'apparition des Soviets, forme historique principale de la dictature du prolétariat, ne diminue nullement le rôle dirigeant du Parti Communiste dans la révolution prolétarienne. Quand les communistes allemands de « gauche » déclarent que « le Parti doit, lui aussi, s'adapter de plus en plus à l'idée soviétiste et se prolétariser » (*Kommunistische Arbeiterzeitung*, N° 54) nous ne voyons là qu'une expression insinuante de cette idée que le Parti Communiste doit se fondre dans les Soviets et que les Soviets peuvent le remplacer.

Cette idée est profondément erronée et réactionnaire.

L'histoire de la révolution russe nous montre, à un certain moment, les Soviets allant à l'encontre du Parti prolétarien et soutenant les agents de la bourgeoisie.

Pour que les Soviets puissent remplir leur mission historique, l'existence d'un Parti Communiste assez fort pour ne pas « s'adapter » aux Soviets mais pour exercer sur eux une influence décisive, les contraindre à « ne pas s'adapter » à la bourgeoisie et à la social-démocratie officielle, les conduire par le moyen de cette fraction communiste, est au contraire nécessaire.

à l'État. Toute la presse est, bien entendu, officielle ; on ne tolère pas de journaux indépendants. Malgré toutes ces difficultés, les Mencheviks ont réussi à obtenir environ 40 sièges sur les 1 500 que comporte le Soviet de Moscou, et cela parce qu'ils étaient connus dans certaines grandes usines où la campagne électorale pouvait s'effectuer de vive voix. Ils ont conquis, en fait, tous les sièges où ils se sont présentés.

Mais bien que le Soviet de Moscou soit censé être souverain à Moscou, il ne constitue, en réalité, qu'un collège électoral chargé d'élire le comité exécutif de quarante membres, au sein duquel est à son tour choisi le Présidium comportant neuf hommes qui détiennent tous les pouvoirs. Il est censé se tenir une réunion générale du Soviet de Moscou une fois par semaine, mais il ne s'est pas réuni pendant notre séjour à Moscou. Le Présidium, au contraire, siège tous les jours. Il est, bien entendu, facile au gouvernement d'exercer une pression relativement à l'élection du comité exécutif et à plus forte raison en ce qui concerne l'élection du Présidium. Il faut se rappeler que toute protestation efficace est impossible, par suite de la suppression entière et absolue de la liberté de réunion et de la liberté de la presse. Il résulte de ce qui précède que le Présidium du Soviet de Moscou ne se compose que de communistes orthodoxes.

Kamenev, qui est président du Soviet de Moscou, nous apprit que le retrait des mandats était très souvent appliqué ; il nous dit qu'à Moscou, il se produit en moyenne trente retraits par mois. Je lui demandai quels étaient les principaux motifs de cette mesure ; il m'en nomma quatre : ivrognerie, envoi au front (et par conséquent incapacité de faire son service), changement de politique de la part des électeurs, et omission du compte rendu aux électeurs, que doivent faire, tous les quinze jours, tous les membres du Soviet. Il est clair que le retrait de mandat rend plus facile la pression gouvernementale, mais je n'ai pas eu l'occasion de m'assurer si l'on s'en sert à cette fin.

Dans les campagnes, la méthode employée est quelque peu différente. Il est impossible d'obtenir que ces Soviets villageois se composent de communistes vu que, d'une façon générale, (en tout cas dans les villages que j'ai vus personnellement) il n'y a pas de communistes. Mais quand je demandais aux villageois comment ils étaient représentés au *Volost* (circonscription au-dessus du village) ou à la *Goubernia* (circonscription au-dessus du *Volost*), ils me répondaient toujours qu'ils n'étaient pas représentés du tout. Je n'ai pu vérifier ces dires, probablement exagérés. Mais tous s'accordaient à déclarer que s'ils élisaient un représentant non communiste, celui-ci ne pouvait obtenir un permis

l'autorisant à prendre le chemin de fer, et ne pouvait par conséquent assister aux séances des Soviets du *Volost* ou de la *Goubernia*.

J'ai assisté, pour ma part, à une séance du Soviet de la *Goubernia* de Saratov. La représentation est constituée de telle sorte que les ouvriers des villes aient une prépondérance énorme sur les paysans des campagnes environnantes ; mais même en tenant compte de ce fait, le nombre relatif des paysans semblait être étonnamment petit pour le centre d'une très importante région agricole.

Le Soviet panrusse qui est, aux termes de la Constitution, l'organisme suprême et envers lequel les commissaires du peuple sont responsables, siège rarement, et ses réunions prennent de plus en plus le caractère de simples formalités. Actuellement, autant que j'ai pu m'en assurer, son seul rôle consiste à ratifier sans discussion les décisions prises antérieurement par le parti communiste (surtout en ce qui concerne la politique extérieure) et qui, d'après la Constitution, doivent être ratifiées par lui.

Tout le pouvoir véritable est aux mains du parti communiste, qui compte environ 600 000 membres, sur une population de 120 millions d'âmes. Le hasard a voulu que je ne rencontrasse pas un seul communiste; les gens que je rencontrais dans les rues ou dans les villages

me disaient à peu près invariablement, quand j'arrivais à leur parler, qu'ils n'appartenaient à aucun parti. Les seuls à me répondre autrement étaient des paysans qui se déclaraient ouvertement tsaristes. Il faut bien dire que les raisons pour lesquelles les paysans sont mal disposés envers les bolcheviks sont très insuffisantes. On prétend, — et tout ce que j'ai pu voir confirme cette assertion, — que la situation des paysans est meilleure qu'elle n'était autrefois. Je n'ai vu personne dans les villages — ni homme, ni femme, ni enfant, — qui m'ait paru mal nourri. Les grands propriétaires fonciers ont été dépossédés et les paysans en ont profité. Mais les villes et l'armée ont besoin, tout comme auparavant, d'être nourries, et le gouvernement n'a rien à donner aux paysans en échange de leurs produits que du papier-monnaie, et les paysans ont horreur de se voir forcés de l'accepter. Chose étrange, les roubles tsaristes ont dix fois plus de valeur que les roubles soviétiques, et il en circule bien davantage dans les campagnes. Bien qu'ils n'aient pas cours officiellement, on voit ouvertement sur les marchés des portefeuilles qui en regorgent. Je ne pense pas qu'il faille en conclure que les paysans s'attendent à une restauration tsariste ; ils n'obéissent en cela qu'à la force de l'habitude et à leur aversion pour les choses nouvelles. Ils n'ont même pas entendu parler

du blocus ; aussi ne peuvent-ils comprendre pourquoi le gouvernement n'arrive pas à leur fournir des vêtements et les instruments agricoles dont ils ont besoin. Maintenant qu'ils ont leurs terres, et comme ils ignorent tout ce qui se passe en dehors de leur voisinage immédiat, ils veulent que leur village soit indépendant et ils s'irriteraient des exigences de n'importe quel gouvernement.

Il y a naturellement comme dans toute bureaucratie diverses factions au sein du parti communiste, mais jusqu'ici la pression extérieure a empêché la désunion. J'ai eu l'impression que le personnel de cette bureaucratie peut se diviser en trois classes. Il y a d'abord les vieux révolutionnaires, mis à l'épreuve par des années de persécution ; ce sont eux qui occupent la plupart des postes les plus élevés. La prison et l'exil les ont rendus durs et fanatiques, et leur ont fait perdre jusqu'à un certain point le contact avec leur propre pays. Ce sont des hommes sincères, profondément convaincus que le communisme est appelé à régénérer le monde. Ils se croient absolument dégagés de toute sentimentalité, mais en réalité, ils font du sentiment à propos du communisme et à propos du régime qu'ils sont en train de créer ; ils ne veulent pas se rendre compte du fait que ce qu'ils sont en train de créer n'est pas le communisme ; que le communisme,

d'ailleurs, est anathème pour le paysan qui veut avoir sa terre à lui et rien de plus. Ils punissent impitoyablement l'ivrognerie et la corruption quand ils rencontrent l'une et l'autre chez leurs fonctionnaires ; mais ils ont établi un système comportant de constantes et formidables tentations à la corruption, et les théories matérialistes qu'ils professent devraient suffire à les convaincre qu'avec un tel système la corruption doit nécessairement sévir partout.

La deuxième classe de la bureaucratie dans laquelle se trouvent la plupart de ceux qui occupent des postes politiques immédiatement au-dessous des plus élevés se compose de jeunes *arrivistes*, qui sont d'ardents bolcheviks, en raison des avantages matériels qu'offre le bolchevisme. De ce nombre sont les innombrables policiers, espions et agents secrets, hérités en grande partie de l'époque tsariste, et qui profitent du fait que personne ne peut vivre si ce n'est en désobéissant aux lois. Ce côté du bolchevisme est illustré par la Commission extraordinaire, organisation à peu près indépendante du gouvernement, et ayant ses régiments à elle, qui sont mieux nourris que l'armée rouge. Cette organisation a le droit d'incarcérer n'importe quel homme ou quelle femme sans jugement préalable, sous l'inculpation, par exemple, de mercantilisme ou d'activité contre-révolutionnaire. Elle a fait

passer par les armes des milliers de gens sans les avoir jugés, et bien qu'elle soit aujourd'hui censée avoir perdu le droit d'infliger la peine capitale, il n'est rien moins certain qu'elle l'ait perdu en réalité. Elle entretient des espions partout, et le commun des mortels tremble devant elle.

La troisième classe de la bureaucratie se compose d'hommes qui, sans être d'ardents communistes, se sont ralliés au gouvernement, depuis qu'il a fait preuve de stabilité, et qui travaillent pour lui, soit par patriotisme, soit parce qu'ils sont heureux d'avoir l'occasion de développer librement leurs idées sans se heurter à l'obstacle des institutions traditionnelles. Dans cette classe se rencontrent des hommes appartenant au type du « business-man » qui a réussi, des hommes possédant les mêmes capacités que l'on trouve en Amérique chez les magnats des trusts, qui sont fils de leurs œuvres, mais travaillent pour s'assurer le succès et le pouvoir, et non pour gagner de l'argent. Il faut reconnaître que les bolcheviks s'entendent admirablement à embaucher les hommes doués de ces capacités dans les services de l'État, sans leur permettre d'amasser des richesses, comme ils le font dans les États capitalistes. C'est en cela, peut-être, qu'ils ont le mieux réussi, à part leurs succès militaires. Cela permet de supposer même que si l'on

permet à la Russie de vivre en paix, il pourrait bien s'y produire un développement industriel remarquable qui ferait de la Russie une rivale des États-Unis. Les bolcheviks sont des industrialistes en toutes choses ; ils se passionnent pour tout dans l'industrie moderne, sauf pour les bénéfices exagérés des capitalistes. Et la dure discipline à laquelle ils soumettent les travailleurs est bien faite pour leur inculquer, si la chose est possible, les habitudes d'application et de probité qui leur ont manqué jusqu'ici, et faute desquelles seulement la Russie n'a pu devenir un des principaux pays industriels du monde.

VI. — La faillite de l'industrie russe.

Au premier abord l'on est surpris que l'industrie russe ait pu tomber au niveau où elle est, et ce qui surprend plus encore, c'est que les efforts des communistes n'aient pas mieux réussi à la relever. Comme je crois que le développement continu de l'industrie est la condition principale du succès dans le passage à un état communiste, je m'efforcerai d'analyser les causes de la faillite, et de découvrir les moyens qui permettraient de l'éviter ailleurs.

Du fait même de la faillite il n'est pas possible de douter. Le 9e Congrès du Parti communiste (mars-avril 1920) parle de « la catastrophe incroyable de l'économie nationale », et pour ce qui est des transports, élément vital du problème, il reconnait « la débâcle terrible des transports et des chemins de fer », il demande l'application « de mesures que l'on ne peut différer, afin d'arrêter la paralysie totale du réseau ferré et par là même la ruine de la République des Soviets ». Presque tous ceux qui ont visité la Russie confirment que la situation est grave. Dans les usines, dans d'immenses ateliers comme ceux de Poutilov et de Sormovo, on travaille très peu, sauf pour la guerre ; les machines ne marchent pas, et

le matériel devient inutilisable. On ne voit guère de nouveaux objets manufacturés en Russie, à part des vêtements et des chaussures en quantité tout à fait insuffisante, si l'on excepte tout ce qui est nécessaire pour l'armée. La difficulté d'obtenir des vivres des campagnes est d'ailleurs la preuve évidente de l'absence de produits manufacturés nécessaires aux paysans. Comment en est-on arrivé là? Pourquoi cette situation ne change-t-elle pas?

Pour une grande part, la désorganisation s'était produite avant la première révolution et sous Kerenski. L'industrie russe dépendait beaucoup de la Pologne ; la guerre avait été faite avec des méthodes de gaspillage insensé, surtout en ce qui concerne le matériel roulant; sous Kerenski, il y avait une tendance à faire de la vie une fête perpétuelle, comme si la liberté avait supprimé la nécessité de travailler. Mais tout cela admis, il n'en est pas moins vrai que l'état de l'industrie sous les bolcheviks est pire que sous Kerenski.

La première raison et la plus évidente, c'est que la Russie dépend plus que n'importe quel pays de l'assistance étrangère. C'étaient non seulement les machines et les locomotives qui venaient de l'étranger, mais aussi les cerveaux organisateurs et le personnel technique. Quand l'Entente fit la guerre à la Russie, les étrangers employés dans l'industrie russe quit-

tèrent le pays ou passèrent au service de la contre-révolution. Même ceux qui étaient loyaux en fait devinrent naturellement suspects ; ils ne pouvaient pas plus être maintenus aux postes responsables que les Allemands en Angleterre durant la guerre. Les Russes qui avaient des connaissances techniques ou la pratique des affaires se livrèrent presque tous au sabotage pendant la première période du régime bolcheviste. On connaît ces histoires amusantes de simples marins empêtrés dans des comptes fort compliqués parce qu'aucun comptable de métier ne voulait travailler pour les bolcheviks.

Mais ces jours sont passés. Quand le gouvernement eut fait preuve de stabilité, la plupart des saboteurs acceptèrent volontiers des postes, et ils sont maintenant employés, souvent même à des salaires très élevés. Leur importance a été pleinement reconnue. On lit dans une résolution votée au Congrès dont j'ai parlé plus haut (je cite textuellement le document non publié qui nous fut remis à Moscou) :

« Persuadé que sans une organisation scientifique de l'industrie, même l'application la plus étendue du travail obligatoire, qui est la plus grande preuve d'héroïsme de la classe ouvrière, ne pourra non seulement assurer l'établissement d'une puissante production socia-

liste, mais même aider le pays à échapper à l'étreinte de la misère, le Congrès estime qu'il est absolument indispensable de recenser tous les spécialistes des différents départements de l'économie nationale, et de les utiliser largement en vue de réorganiser l'industrie.

« Le Congrès considère que l'exposé aux larges masses des travailleurs du caractère redoutable des problèmes économiques du pays est un des articles essentiels de la propagande actuelle ; d'une égale importance sont les questions d'éducation technique et d'expérience administrative et scientifique. Le Congrès oblige tous les membres du parti de combattre sans merci cette conception erronée selon laquelle la classe ouvrière serait capable de résoudre tous les problèmes sans l'assistance, dans les cas les plus responsables, de spécialistes de l'école bourgeoise. Les éléments démagogiques qui spéculent sur des préjugés de cette sorte répandus chez les plus arriérés de nos travailleurs ne peuvent avoir de place dans les rangs du parti du socialisme scientifique. »

Mais la Russie seule est incapable de fournir le total des forces nécessaires ; elle manque autant d'instructeurs techniques que d'ouvriers qualifiés. On nous répéta sur tous les tons que le premier pas vers l'amélioration serait fait quand l'on aurait des pièces de rechange pour les locomotives. Il semble étrange que celles-ci

ne puissent être manufacturées en Russie. Elles le peuvent dans une certaine mesure, et l'on nous montra des locomotives qui avaient été réparées pendant les samedis communistes. Mais les machines nécessaires pour fabriquer les pièces de rechange manquent en général, et le personnel capable de faire ce travail n'existe pas. La dépendance vis-à-vis du monde extérieur persiste donc, et le blocus continue son œuvre mortelle, qui est d'augmenter la famine, la démoralisation et le désespoir.

La question alimentaire est intimement liée à celle de l'industrie. Il y a là un cercle vicieux, car si le manque d'objets manufacturés cause la disette dans les villes, la disette des villes à son tour diminue les forces des ouvriers, et les rend moins capables de fabriquer des objets de toute sorte. Je ne puis m'empêcher de penser que l'on a commis quelques fautes en ce qui concerne la question du ravitaillement. Par exemple, beaucoup d'ouvriers de Petrograd ont des terrains, et ils y travaillent souvent pendant huit heures après leur journée de huit heures dans leur emploi régulier. Mais les produits de ces terrains sont réservés à la consommation générale et non laissés à chaque individu producteur. Cela est conforme à la théorie communiste, mais cela diminue considérablement l'ardeur au travail, et développe le bureaucratisme.

Le manque de combustible a été une autre source très grave de la désorganisation. Avant la guerre, le charbon venait surtout de la Pologne et du bassin du Donetz. La Pologne est perdue pour la Russie, et le bassin du Donetz a été longtemps aux mains de Denikine qui a détruit si complètement les mines avant de se retirer qu'elles ne sont pas encore en état de travailler. Il en résulte une disette presque totale de charbon. Le pétrole, également indispensable pour la Russie, manquait aussi jusqu'à la récente reprise de Bakou. Tout ce que j'ai vu sur la Volga me fait croire que l'on a sérieusement travaillé à la réorganisation des transports du pétrole, et cela contribuera beaucoup au réveil de l'industrie. Mais le pétrole était généralement raffiné par un personnel anglais, et le matériel anglais manque actuellement.

La Russie a donc dû pendant tout ce temps se contenter du bois, qui exige une énorme manutention. Beaucoup de maisons ne sont pas chauffées en hiver, et les gens y vivent dans une température qui est au-dessous de 0°. Une autre conséquence du manque de combustible ce fut l'explosion des conduites d'eau, et les habitants de Petrograd sont pour la plupart obligés de chercher leur eau dans la Néva, ce qui ajoute un travail supplémentaire à une journée de surmenage.

Il est difficile de croire que si le gouvernement

avait montré plus de capacité, la disette de vivres et de combustible n'aurait pas pu être considérablement diminuée. En dépit des besoins de l'armée, il y a encore beaucoup de chevaux en Russie ; j'ai vu des troupeaux de milliers de chevaux dans la région de la Volga, appartenant probablement à des tribus kalmouckes. A l'aide de chariots et de traîneaux, il devait être possible d'amener des vivres et du bois à Moscou et à Pétrograd. Rappelons-nous en effet que les deux villes sont entourées de forêts, et que Moscou tout au moins est au centre d'une région agricole fertile. Le gouvernement a employé ses meilleures énergies à la guerre et à la propagande, mais il a fait preuve de moins d'énergie et d'intelligence en ce qui concerne l'industrie et le ravitaillement. Il est probable que si la paix est assurée les problèmes économiques seront examinés plus sérieusement qu'auparavant. Mais la nature russe paraît moins capable d'un travail continu d'un caractère ingrat que d'efforts héroïques dans de grandes occasions ; elle a une énorme endurance passive, mais peu de ténacité active. La menace de l'invasion étrangère écartée, le gouvernement aura-t-il assez d'énergie quotidienne pour réorganiser l'industrie? C'est là une question que le temps seul pourra résoudre.

Ceci nous mène à cette conclusion, qui est, je crois, celle de la plupart des dirigeants de la

Russie : qu'il sera vraiment très difficile de sauver la révolution sans l'aide économique de l'étranger. L'aide des pays capitalistes étrangers est dangereuse pour les principes du communisme, et elle est aussi précaire, vu les motifs possibles de différends entre les parties. Mais le besoin d'assistance est urgent, et si la politique de propagande révolutionnaire devait réussir partout, elle mettrait probablement les pays atteints dans l'impossibilité de satisfaire aux besoins russes. Il est donc indispensable pour la Russie d'accepter les risques et les aléas que présentent les tentatives de paix avec l'Entente et les négociations commerciales avec l'Amérique. En continuant la guerre, la Russie peut nous nuire infiniment, surtout en Asie, mais elle s'interdit pour de nombreuses années l'espoir de rétablir tant soit peu sa prospérité intérieure. La situation est donc telle que du point de vue le plus terre à terre la paix est dans l'intérêt des deux parties. Pour un étranger dont les observations n'ont pu qu'être superficielles, il est difficile de juger les efforts qui ont été faits pour réorganiser l'industrie sans aide extérieure. Ces efforts ont principalement pris la forme de la mobilisation industrielle. Les ouvriers des villes cherchent à s'enfuir dans les campagnes, pour avoir assez à manger ; mais cela est illégal et sévèrement puni. Le même rapport com-

muniste déjà cité s'exprime ainsi à ce sujet :

« *Désertion du travail.* — Étant donné que de nombreux ouvriers quittent volontairement leurs postes ou vont de place en place, soit pour trouver de meilleures conditions de vie, soit pour se livrer à la spéculation, ce qui nuit inévitablement à la production et à la situation générale de la classe ouvrière, le Congrès estime que l'un des problèmes les plus urgents du gouvernement des Soviets et des syndicats est d'organiser une lutte vigoureuse, systématique et persistante contre la désertion du travail. Il s'agit pour y parvenir de publier la liste des amendes qui frapperont les déserteurs, de créer un détachement du travail, et finalement d'interner les coupables dans des camps de concentration. »

On songe à étendre le système aux paysans :

« La défaite des armées blanches, et les problèmes de la reconstruction pacifique en connexion avec l'effroyable catastrophe de l'économie nationale, exigent de la part du prolétariat un immense effort et l'établissement du travail obligatoire pour les larges masses paysannes. »

Sur le sujet vital des transports, le parti communiste dit dans un passage dont j'ai déjà cité un fragment :

« Pour l'avenir immédiat, le problème des transports reste le centre de l'attention et des

efforts du gouvernement des Soviets. L'amélioration des transports est la base indispensable sur laquelle l'on pourra obtenir même le plus modeste succès dans les autres domaines de la production et avant tout dans la question du ravitaillement. La difficulté essentielle à cet égard c'est la faiblesse du syndicat des transports, qui est due d'abord à l'hétérogénéité du personnel des chemins de fer, où il y a encore beaucoup de cheminots de la période de désorganisation, et ensuite au fait que les éléments les meilleurs et les plus conscients du prolétariat des chemins de fer ont été envoyés sur les divers fronts de la guerre civile. Considérant qu'une large assistance des syndicats aux cheminots est une des tâches principales du parti, et la seule condition permettant de relever le niveau des transports, le Congrès reconnaît en même temps l'inflexible nécessité de recourir à des mesures exclusives et extraordinaires (loi martiale, etc.). Une telle nécessité provient de la décadence terrible des transports et du réseau ferré, et il importe de prendre sans délai des mesures qui empêcheront la paralysie totale des chemins de fer et conséquemment la ruine de la République des Soviets. »

La position du parti vis-à-vis de la militarisation du travail est définie dans la résolution suivante :

« Le 9e Congrès approuve la décision du Comité central du Parti communiste russe sur la mobilisation du prolétariat industriel, le travail obligatoire, la militarisation de la production, et l'emploi de détachements militaires pour les besoins économiques.

« En conséquence, le Congrès décide que l'organisation du parti devra assister de toute manière la section syndicale et la section du travail en tenant registre de tous les ouvriers qualifiés afin de les employer dans les différentes branches de la production aussi strictement que l'a fait et le fait actuellement l'État major général pour les nécessités militaires. Tout ouvrier qualifié doit reprendre son métier particulier. Les exceptions, c'est-à-dire le maintien d'un ouvrier qualifié dans un autre service des Soviets, ne seront admises qu'avec l'autorisation des autorités centrales et locales compétentes. »

Il est évident que par de telles mesures les bolcheviks ont été contraints de s'éloigner pas mal de l'idéal qui inspira la révolution à ses débuts. Mais la situation est si désespérée que l'on ne pourrait les blâmer si leurs mesures aboutissaient. Dans un naufrage tous les bras doivent être utilisés, et il serait ridicule de prêcher la liberté individuelle. Le trait le plus navrant de la situation, c'est que ces lois sévères paraissent avoir eu peu d'efficacité. Peut-être

la Russie pourra-t-elle d'ici quelques années se suffire à elle-même sans l'aide du monde extérieur, mais en attendant les souffrances seront terribles. Chaque faillite industrielle, chaque réglementation tyrannique due à cette situation désespérée sert à l'Entente de justification de sa politique. Si un homme n'a plus de quoi manger ni boire, il s'affaiblira, perdra sa raison et finalement mourra. Mais cela n'est pas habituellement un motif pour lui infliger la mort par la famine. Pourtant, en ce qui concerne les nations, la faiblesse et les luttes pour la vie sont considérées comme des fautes, et comme justifiant l'aggravation de la punition. Tel a été le cas pour la Russie. Rien n'a pu faire douter nos gouvernants de la rectitude de leur politique, si ce n'est la force de l'armée rouge et la peur de la révolution en Asie. Est-il surprenant après cela que les professions de foi humanitaires de la part du peuple anglais soient plutôt froidement accueillies en Russie soviétiste?

VII. — La vie quotidienne à Moscou.

La vie quotidienne à Moscou, autant que j'ai pu m'en rendre compte, n'est ni horrible, comme la décrit la presse de Northcliffe, ni charmante, comme l'imaginent nos jeunes socialistes les plus ardents.

Il n'y a pas de désordre ; il y a peu de crimes, et l'existence est sûre pour ceux qui se tiennent à l'écart de la politique. Tout le monde travaille durement ; les gens cultivés sont actuellement occupés dans les emplois gouvernementaux, dans l'enseignement, ou dans les administrations où l'on a besoin de leurs connaissances. Les théâtres, l'opéra et le ballet continuent comme auparavant, et sont toujours admirables ; un certain nombre de places sont payantes; les autres sont distribuées aux membres des syndicats. Il n'y a pas d'ivrognes dans les rues, ou si peu qu'aucun de nous n'en a vu durant notre séjour. Il y a peu de prostitution, infiniment moins que dans n'importe quelle autre capitale. Les femmes sont plus respectées qu'ailleurs. On a l'impression générale d'une activité vertueuse et du bon ordre.

D'autre part, la vie est très pénible pour tout le monde, sauf pour ceux qui ont de bons postes. Elle est pénible d'abord à cause de la disette.

Ceci a été relevé par tous ceux qui se sont occupés de la Russie, et il est inutile d'y insister. Ce que l'on sait moins, c'est que beaucoup de gens travaillent bien plus longtemps que dans nos pays. La journée de huit heures a été introduite à grands sons de trompe, mais du fait de la guerre elle a été portée à dix heures dans plusieurs industries. Aucune stipulation n'existe contre le travail supplémentaire consacré à d'autres métiers, et beaucoup de gens travaillent en surplus parce que les salaires officiels ne permettent pas de vivre. Cela n'est d'ailleurs pas la faute du gouvernement, dans la plupart des cas ; c'est principalement le résultat de la guerre et du blocus. Quand la journée de travail est terminée, il faut perdre une grande partie de son temps à chercher sa nourriture, son eau, et tous les produits nécessaires à la vie. Le spectacle des ouvriers qui vont et viennent, vêtus de haillons, avec l'inévitable fagot de bois dans une main et leur pot d'étain dans l'autre, à travers des rues presque désertes, fait croire que l'on est dans un immense village plutôt que dans une grande capitale.

Les jours de fête, qui existent chez nous pour tout le monde sauf pour les gens extrêmement pauvres, sont très difficiles à passer en Russie. Pour prendre le train, il faut un permis, que l'on n'accorde que pour de sérieuses rai-

sons ; la réglementation est inévitable, vu la crise des transports. On fait la queue dans les gares, à Moscou, et il faut souvent plusieurs jours pour recevoir un permis. Quand on l'a obtenu, il faut encore attendre plusieurs jours avant d'avoir une place dans un train. Les trains ordinaires sont surchargés d'une façon inconcevable, beaucoup plus, si invraisemblable que cela soit, que les trains de Londres aux heures d'affluence. Dans les trains de banlieue, on voit les voyageurs assis sur les toits et sur les tampons des wagons, ou suspendus comme des mouches aux portières. Les gens de Moscou se rendent volontiers à la campagne dès qu'ils ont le temps et l'autorisation, parce que dans les villages il y a de quoi manger. Ils se rendent pour quelques jours chez leurs parents ; on sait en effet que beaucoup de personnes, de toutes les classes, et surtout de nombreux ouvriers, ont de la famille à la campagne. On ne peut aller habiter l'hôtel comme cela se fait dans d'autres pays. Les hôtels ont été réquisitionnés par l'État, et les chambres sont distribuées par la police à ceux dont les occupations sont reconnues comme importantes par les autorités. Il est donc impossible de faire des voyages à l'improviste même les jours de fête.

Les voyages sont d'ailleurs pénibles du fait que les trains sont surchargés et marchent

très lentement. La police fouille les voyageurs pour découvrir les « spéculateurs », et surtout les trafiquants en vivres. La police joue dans la vie quotidienne un rôle beaucoup plus grand dans ce pays que partout ailleurs, et même qu'en Prusse il y a vingt-cinq ans, lors de la campagne contre le socialisme. Chaque personne viole la loi presque journellement, et personne ne sait s'il n'a pas parmi ses relations un espion de la Commission Extraordinaire. Même dans les prisons, parmi les détenus, il y a des espions auxquels on accorde certains privilèges mais non la liberté.

A part une très petite minorité, personne ne reçoit de journaux à la maison ; ceux-ci sont affichés dans des lieux publics, où les passants peuvent y jeter un coup d'œil (1).

On a très peu de choses à lire. Par suite du manque de papier, les livres sont rares et l'ar-

(1) Le 9e Congrès du Parti communiste (mars-avril 1920) dit à ce sujet : « Étant donné que la première condition du succès de la République des Soviets dans tous les domaines, y compris le domaine économique, est essentiellement dans la propagande écrite, le Congrès attire l'attention du gouvernement des Soviets sur l'état déplorable dans lequel se trouvent nos papeteries et nos imprimeries. Le nombre des journaux diminue, si bien que nous ne pouvons atteindre non seulement les paysans, mais même les ouvriers, et de plus la pauvreté de nos moyens techniques rend nos journaux presque illisibles. Le Congrès adresse un appel sérieux au Conseil suprême économique, aux syndicats et aux autres organisations intéressées, afin que l'on emploie tous les efforts à augmenter la quantité des journaux, à introduire un système et un ordre général dans ce domaine, permettant d'assurer aux ouvriers et aux paysans russes une quantité suffisante de journaux et de brochures socialistes. »

gent nécessaire pour les acheter est encore plus rare. On ne voit pas les gens lire, comme ici par exemple, dans l'«Underground»(1). En fait, il n'y a pas de vie sociale, en partie à cause de la disette alimentaire, en partie parce que si quelqu'un est arrêté, la police est capable d'arrêter toutes les personnes qu'elle trouve dans sa compagnie ou qui viennent lui rendre visite. Et une fois que l'on est arrêté, l'on peut fort bien rester en prison des mois sans être jugé. Quand nous étions à Moscou, il y avait quarante détenus, socialistes révolutionnaires et anarchistes, qui faisaient la grève de la faim pour obtenir d'être jugés et de recevoir des visites. On m'a dit que le gouvernement n'avait consenti à les juger que le huitième jour de la grève, et que peu d'entre eux furent reconnus coupables; mais je n'ai pas pu vérifier la chose.

La mobilisation industrielle est appliquée avec rigueur. Tout individu, homme ou femme, doit travailler, et la moindre négligence est sévèrement punie. Les grèves sont illégales, mais elles éclatent de temps à autre. Se proclamant l'ami des prolétaires, le gouvernement s'est permis d'établir une discipline de fer, qui dépasse les rêves les plus féroces des magnats américains les plus autocratiques.

(1) Le métro de Londres.

Par cette même proclamation, il a également amené les socialistes des autres pays à s'abstenir de raconter les choses déplaisantes qu'ils ont vues.

Les Tolstoïens, dont j'ai vu les chefs, sont tenus par leur foi de résister à toute espèce de mobilisation ; mais quelques-uns ont trouvé des compromis. La loi concernant les réfractaires de conscience au service militaire est en somme la même que la nôtre, et son application dépend de la sévérité du tribunal devant lequel l'on comparaît. A tel endroit, certains réfractaires ont été fusillés ; ailleurs, ils ont obtenu une exemption complète.

Comparée à la vie de Londres, la vie à Moscou est terne, monotone et déprimante. Naturellement je ne compare pas la vie des gens de là-bas à celle des riches d'ici, mais à celle d'une famille ouvrière ordinaire. Quand on songe que le plus haut salaire ne dépasse pas environ quinze shillings par mois, il n'y a là rien d'étonnant. Je ne crois pas que la vie pourrait être agréable sous un autre régime dans un pays aussi épuisé par la guerre que l'a été la Russie, et je ne critique pas les bolcheviks sur ce point. Toutefois j'estime qu'il pourrait y avoir moins d'ingérences policières, moins de règlements vexatoires, et plus de liberté pour la satisfaction spontanée de divertissements innocents.

La religion reste très puissante. J'ai pénétré

dans beaucoup d'églises ; j'y ai vu des prêtres faméliques en habits fastueux, et toute une assistance extrêmement recueillie. Plus de la moitié des fidèles étaient des hommes, et parmi eux de nombreux soldats. Ceci est vrai aussi bien des villes que de la campagne. A Moscou, j'ai constamment rencontré des gens dans les rues qui faisaient le signe de la croix.

Certains prétendent que l'ouvrier de Moscou a le sentiment d'être libéré de la domination capitaliste, et qu'il supporte volontiers les misères actuelles. Cela est vrai, sans doute, pour le petit nombre de ceux qui sont des communistes actifs, mais je ne crois pas qu'il en soit ainsi des autres. L'ouvrier moyen, à en juger par mes impressions plutôt hâtives, se sent l'esclave du gouvernement, et n'a nullement l'idée d'avoir été libéré d'une tyrannie.

Je reconnais pleinement les raisons de ce mauvais état des affaires ; il est dû à l'histoire passée de la Russie et à la politique récente de l'Entente. Mais j'ai cru bon de noter mes impressions en toute franchise, tout en priant mes lecteurs de ne pas oublier que les bolcheviks n'ont qu'une très petite part de responsabilité pour tous les maux dont souffre actuellement la Russie.

VIII. — La ville et la campagne.

Le problème consistant à amener les paysans à alimenter les villes se pose pour la Russie tout comme pour l'Europe centrale, et d'après ce que l'on entend dire, la Russie a mieux réussi que certains pays à résoudre la question. Pour le gouvernement des Soviets, ce problème se présente surtout à Moscou et à Pétrograd ; les autres villes de la Russie ne sont pas très grandes et sont situées, pour la plupart, au centre de riches régions agricoles. Il est vrai que dans le nord la population elle-même dépend pour son alimentation des régions situées plus au sud ; mais la population est relativement petite dans le nord. On dit couramment que le problème d'alimenter Moscou et Pétrograd est avant tout une question de transports, mais j'estime que cela n'est vrai qu'en partie. Il existe, bien entendu, un manque très sérieux de matériel roulant, notamment de locomotives en bon état. Mais Moscou est entouré d'une campagne très fertile. Au cours d'une promenade en automobile dans les environs, j'ai vu en un seul jour assez de vaches pour fournir du lait à toute la population enfantine de Moscou, bien que l'on m'eût amené là pour voir des sanatoria pour enfants et non des fermes.

En y mettant le prix, on trouve dans le commerce toute espèce d'aliments. J'ai couvert des distances considérables sur les chemins de fer russes et j'ai vu un assez grand nombre de trains de marchandises. C'est pourquoi j'estime que le rôle joué par le problème des transports dans les difficultés d'approvisionnements a été considérablement exagéré. Bien entendu, la question des transports joue un rôle plus grand dans la disette qui règne à Pétrograd qu'à Moscou, parce que la plupart des produits alimentaires y viennent des régions au sud de Moscou. A Pétrograd, la plupart des gens que l'on rencontre souffrent visiblement des effets d'une alimentation insuffisante. A Moscou, les signes manifestes sont moins fréquents, mais il ne saurait être douteux que, sans aller jusqu'à la famine, l'insuffisance de l'alimentation est générale.

Le gouvernement fournit des rations à tous les ouvriers des villes à un prix fixe très modique. La thèse officielle est que le gouvernement possède le monopole des vivres et que les rations fournies sont suffisantes pour assurer la subsistance. La vérité, c'est que les rations sont insuffisantes et ne constituent qu'une partie de l'approvisionnement de Moscou. On se plaint, d'ailleurs, à tort ou à raison, que la distribution des rations se fait d'une façon irrégulière ; d'aucuns disent tous les deux jours environ. Dans ces conditions, presque tous,

riches ou pauvres, achètent leurs aliments dans le commerce, où le prix est cinquante fois plus élevé que le prix fixé par le gouvernement. C'est ainsi qu'une livre de beurre coûte le salaire d'un mois ou peu s'en faut. Pour pouvoir se permettre un supplément de nourriture, les gens ont recours à divers expédients. Les uns font des travaux supplémentaires, rémunérés à un taux spécial, en dehors de leurs heures de travail officielles. Car bien que la loi soit censée imposer la journée de huit heures, la rémunération n'est pas suffisante pour permettre au travailleur de subsister et rien ne l'empêche, d'autre part, de prendre du travail pendant ses heures de liberté. Mais la ressource la plus répandue est ce que l'on appelle la « spéculation », c'est-à-dire l'achat et la vente. Telle personne, riche naguère, vend des vêtements, des meubles ou des bijoux pour avoir des aliments ; l'acheteur les revend à un prix plus élevé et cette opération se répète vingt fois, jusqu'à ce qu'un acheteur définitif se présente sous les espèces d'un paysan aisé ou d'un spéculateur «nouveau riche». D'ailleurs la plupart des gens ont des parents à la campagne et vont les voir de temps à autre, rapportant ensuite de grands sacs de farine. Il est défendu par la loi aux particuliers d'introduire des produits alimentaires dans la ville, et les trains sont visités à leur arrivée à Moscou ; mais par la corruption ou par la ruse

les malins échappent à la visite. Le marché aux vivres est illégal : il s'y fait de temps à autre une descente de police ; mais, d'une façon générale, il est toléré. Ainsi la tentative faite pour supprimer le commerce privé donne lieu à un nombre d'opérations commerciales dépassant de beaucoup ce que l'on voit dans les pays capitalistes. Cela prend un temps considérable qui pourrait être employé d'une façon plus utile ; et, comme tout ce trafic est illégal, il met à peu près toute la population de Moscou à la merci de la police.

De plus, il dépend en grande partie de l'importance des biens appartenant à ceux qui étaient riches autrefois et, quand ces biens seront absorbés, tout le système s'écroulera nécessairement, à moins que d'ici là l'industrie n'ait été rétablie sur une base solide.

Il est clair que cet état de choses est regrettable, mais, d'autre part, il n'est pas facile de voir ce que pourrait y faire le gouvernement. La population urbaine et industrielle s'occupe surtout de faire le travail que demande le gouvernement et de fournir des munitions à l'armée. Ce sont là des tâches indispensables et donnant lieu à des dépenses auxquelles devraient subvenir les impôts. Sans avoir rien d'excessif, un impôt en nature prélevé sur les paysans suffirait aisément à alimenter Moscou et Pétrograd. Mais les paysans ne s'intéressent ni à la guerre,

ni au gouvernement du pays. La Russie est si vaste que l'invasion d'une partie de son territoire n'affecte guère les autres parties ; et les paysans sont trop ignorants pour avoir un sentiment national tel qu'on s'attend à le trouver en Angleterre, en France ou en Allemagne. Les paysans ne donneront pas de leur propre mouvement une partie de leurs produits pour assurer tout simplement la défense nationale, mais uniquement pour se procurer les marchandises dont ils ont besoin — vêtements, machines agricoles, etc. — et que le gouvernement, par suite de la guerre et du blocus, n'est pas en mesure de leur fournir.

Au moment où la disette battait son plein, le gouvernement s'est aliéné les paysans par des réquisitions, appliquées avec une grande rigueur par l'armée rouge. Cette méthode a été abandonnée ; mais les paysans continuent à faire des difficultés pour se défaire de leurs produits, ce qui est assez naturel en raison de l'inutilité absolue du papier-monnaie et des prix incomparablement plus élevés offerts par les acheteurs particuliers.

Le problème alimentaire est la principale cause de l'opposition aux bolcheviks marquée par le peuple, et pourtant on ne voit pas quelle politique populaire on aurait pu adopter. Les bolcheviks sont détestés par le paysan parce qu'ils lui prennent trop de produits alimen-

taires ; ils sont détestés de l'habitant des villes parce qu'ils n'en prennent pas assez. Ce que demande le paysan, c'est ce qu'il appelle le libre-échange, c'est-à-dire la suppression du contrôle des produits de l'agriculture. Si cette politique était adoptée, les villes se trouveraient menacées, non plus par la faim et les souffrances, mais par la famine pure et simple. Il est absolument faux de supposer que le paysan soit hostile à l'Entente. Le *Daily News*, du 13 juillet, dans un article de fond excellent sous d'autres rapports, parle de « la haine croissante du paysan russe, qui n'est pourtant ni communiste, ni bolcheviste, à l'égard des Alliés en général et de la Grande-Bretagne en particulier ». Le paysan russe typique n'a jamais entendu parler ni des Alliés, ni de la Grande-Bretagne. Il ne sait pas que le blocus existe ; tout ce qu'il sait, c'est qu'il possédait autrefois six vaches, mais que le gouvernement l'a réduit à n'en avoir plus qu'une seule, et cela au profit de paysans plus pauvres encore, et que le même gouvernement lui prend sa farine (sauf celle dont il a besoin pour sa famille), à un prix très bas. Les raisons que peut avoir le gouvernement pour agir ainsi ne l'intéressent nullement, car son horizon ne dépasse pas les limites de son village. A un degré remarquable chaque village est une unité indépendante. Tant que le gouvernement peut obtenir les vivres et les hommes dont

il a besoin, il n'intervient pas, mais laisse subsister l'ancien communisme de village, qui diffère extraordinairement du bolchevisme et se rattache entièrement à un état de culture très primitif.

Le gouvernement représente les intérêts de la population urbaine et industrielle et campe pour ainsi dire au milieu d'une nation de paysans avec lesquels ses relations sont plutôt diplomatiques et militaires que gouvernementales au sens ordinaire du terme. Comme dans l'Europe Centrale, la situation économique est favorable à la campagne et défavorable aux villes. Si la Russie était gouvernée, comme le veut le principe démocratique, selon la volonté de la majorité, les habitants de Moscou et de Pétrograd mourraient d'inanition. Mais dans les conditions actuelles, Moscou et Pétrograd arrivent tout juste à subsister grâce à ce que tout le pouvoir civil et militaire de l'État fait en leur faveur. La Russie offre le curieux spectacle d'un vaste et puissant empire, prospère à la périphérie, mais aux prises avec le pire dénuement vers le centre. Ceux qui ont le moins de ressources ont le plus de pouvoir, et ce n'est que grâce à l'abus de leur pouvoir qu'ils arrivent même à subsister. En dernière analyse, cette situation tient à deux faits : 1° que presque tout l'effort industriel de la population a dû se concentrer sur les fabrications de guerre ; 2° que les pay-

sans ne se rendent compte ni de l'importance de la guerre, ni de l'existence du blocus.

Il est absurde de faire retomber sur les bolcheviks la responsabilité d'une situation difficile qu'il leur a été impossible d'éviter. Le problème qui se pose devant eux ne peut se résoudre que de deux manières : par la cessation de la guerre et du blocus, ce qui leur permettrait de fournir aux paysans les marchandises dont ils ont besoin, en échange de leurs produits ; ou par le développement progressif d'une industrie russe indépendante. Cette dernière méthode serait lente et s'accompagnerait de terribles souffrances, mais quelques-uns des membres les plus capables du gouvernement la croient possible au cas où l'on ne pourrait faire la paix. Si nous obligeons la Russie à avoir recours à cette méthode en lui refusant la paix et les relations commerciales, nous perdrons le bénéfice de la seule considération dont nous puissions nous prévaloir pour l'établissement de relations amicales avec elle ; nous rendrons ainsi l'État soviétiste tout à fait inattaquable et absolument libre de poursuivre la politique consistant à fomenter partout la révolution. Mais le problème industriel est un vaste sujet, qu'il vaut mieux réserver pour un chapitre spécial.

IX. — La politique internationale.

Au cours des chapitres précédents, il m'est arrivé de mettre en lumière certains aspects désagréables du régime bolcheviste. Mais il ne faut pas oublier que ces conditions proviennent surtout du fait que la vie industrielle de la Russie est pour ainsi dire paralysée, sauf en ce qui concerne la nécessité de subvenir aux besoins de l'armée, et que le gouvernement a dû soutenir une lutte âpre et incertaine, tant à l'intérieur qu'au dehors, exposé à tout moment à l'hostilité de ses ennemis intérieurs. La dureté, l'espionnage, la restriction de la liberté sont les résultats inévitables de ces difficultés. Pour ma part, je n'ai pas la moindre hésitation à déclarer que les seuls remèdes pour les maux dont souffre la Russie sont la paix et le commerce.

La paix et le commerce mettraient fin à l'hostilité des paysans et permettraient d'emblée au gouvernement de compter plutôt sur la popularité que sur la force. Le caractère du gouvernement se modifierait bien vite dans ces conditions. La conscription industrielle qui est actuellement strictement appliquée, ne serait plus nécessaire. Ceux qui voudraient voir régner un esprit plus libéral pourraient faire

entendre leur voix sans avoir le sentiment de faire le jeu de la réaction et des ennemis de la nation. Les difficultés alimentaires disparaîtraient et, avec elles, la nécessité d'un régime autocratique dans les villes.

Il ne faut pas supposer, comme le font souvent les adversaires du bolchevisme, qu'il serait facile d'établir en Russie un autre gouvernement quelconque. Je crois que tous ceux qui sont allés en Russie ces temps derniers sont convaincus que le gouvernement actuel est stable. Il pourra subir des modifications internes et pourrait facilement, sans Lénine, devenir une autocratie militaire bonapartiste. Mais ce serait là un changement partant de l'intérieur — changement qui peut-être ne serait pas très grand — et qui ne ferait sans doute pas grand'chose pour modifier le système économique. D'après ce que j'ai pu voir du tempérament russe et des partis de l'opposition, je suis persuadé que la Russie n'est pas mûre pour une forme de démocratie quelconque et qu'elle a besoin d'un gouvernement énergique. Les bolcheviks se donnent pour être les alliés du socialisme occidental avancé, et, à ce point de vue, ils prêtent le flanc à de sérieuses critiques. Leur programme international n'exige, selon moi, aucun commentaire. Mais comme gouvernement national, une fois dépouillés de leur camouflage et en les considérant comme

les successeurs de Pierre-le-Grand, ils accomplissent une tâche nécessaire, quoique ingrate. Ils s'occupent autant que possible d'inculquer à une population paresseuse et indisciplinée l'énergie agissante des Américains. Ils se préparent à développer les ressources naturelles de leur pays au moyen d'un socialisme d'Etat qui, en Russie, a certes ses bons côtés. Ils font la chasse aux illettrés dans l'armée, et s'ils avaient la paix, ils feraient de grandes choses pour l'éducation de toutes les classes du pays.

Mais si nous leur refusons la paix et les relations commerciales, je ne crois pas que les bolcheviks auront le dessous. La Russie éprouvera de grandes souffrances à l'avenir, comme par le passé. Mais les Russes sont endurcis à la souffrance comme ne l'est aucune nation occidentale ; ils peuvent vivre et travailler dans des conditions que nous trouverions intolérables. Leur gouvernement se verra contraint de plus en plus, par le simple instinct de la conservation, de suivre une politique impérialiste. L'Entente a tout fait pour exposer l'Allemagne à une invasion russe par les armes et par les brochures, en permettant à la Pologne de se lancer dans la guerre et en obligeant l'Allemagne à désarmer. Toute l'Asie est grande ouverte aux ambitions bolchevistes. Presque tout l'ancien empire de la Russie asiatique est fermement en leur pouvoir. Des trains circulent vers

le Turkestan à des vitesses raisonnables, et j'ai vu moi-même charger du coton sur des vapeurs de la Volga. En Perse et en Turquie, de puissants soulèvements sont en cours avec l'appui des bolcheviks. C'est une affaire de quelques années, tout au plus, avant que les Indes ne se trouvent en contact direct avec l'armée rouge. Si nous continuons à lutter contre les bolcheviks, je ne vois pas quelle est la force au monde, qui soit capable de les empêcher de conquérir toute l'Asie d'ici dix ans.

Le gouvernement russe n'a pas au fond l'esprit impérialiste, et il préférerait la paix aux conquêtes. Le pays est las de la guerre, et n'a plus de marchandises. Mais si les puissances occidentales persistent à lui faire la guerre, un autre esprit, qui commence déjà à se manifester, l'emportera. La conquête se présentera en effet comme la seule alternative à la soumission. En Asie, la conquête ne sera pas difficile. Mais pour nous, au point de vue impérialiste, ça sera la ruine irrémédiable. Et pour les pays du continent, ce sera la révolution, la guerre civile, les cataclysmes économiques. La politique consistant à s'efforcer d'écraser le bolchevisme par la force a été, dès le début, insensée et criminelle ; aujourd'hui, elle est devenue impossible et ne peut aboutir qu'au désastre. Il semble bien, d'ailleurs, que notre gouvernement commence à se rendre compte du danger ; espérons qu'il

s'en rendra compte suffisamment pour imposer ses vues à l'opposition.

Dans les *Thèses* présentées au deuxième Congrès de la troisième Internationale il y a un article très intéressant de Lénine intitulé *Esquisse des thèses sur les questions nationales et coloniales*. Les passages suivants m'ont paru particulièrement significatifs :

« La situation politique mondiale actuelle met à l'ordre du jour la dictature du prolétariat ; et tous les événements de la politique mondiale se concentrent inévitablement autour d'un centre de gravité : la lutte de la bourgeoisie internationale contre la République des Soviets qui groupe inévitablement autour d'elle, d'une part, les mouvements soviétistes des travailleurs avancés de tous les pays, — de l'autre, tous les mouvements émancipateurs nationaux des colonies et des nationalités opprimées qu'une expérience amère a convaincues qu'il n'est pas de salut pour elles hors de la victoire du gouvernement des Soviets sur l'impérialisme mondial.

« On ne peut donc plus se borner à reconnaître ou à proclamer le rapprochement des travailleurs de tous les pays. Il est désormais nécessaire de poursuivre la réalisation de l'union la plus étroite de tous les mouvements émancipateurs nationaux et coloniaux avec la Russie des Soviets, en donnant à cette union des formes correspondant au degré d'évolution du mouve-

ment prolétarien parmi le prolétariat de chaque pays ou du mouvement émancipateur démocrate-bourgeois parmi les ouvriers et les paysans des pays arriérés ou des nationalités arriérées.

« Le principe fédératif nous apparaît comme une forme transitoire vers l'unité complète des travailleurs de tous les pays.

« C'est là la formule de la coopération avec le Sinn Fein ou avec les nationalismes de l'Egypte et de l'Inde. Elle est définie plus loin. En ce qui concerne les pays arriérés, Lénine parle de « la nécessité du concours de tous les communistes au mouvement démocratique-bourgeois d'émancipation de ces pays (1). »

Et ailleurs :

« L'Internationale communiste doit conclure des alliances temporaires avec la démocratie bourgeoise (2) des pays arriérés, mais ne jamais fusionner avec elle. Le prolétariat conscient « doit se montrer particulièrement circonspect envers les survivances du sentiment national des pays opprimés depuis un temps très

(1) Il importe de noter que dans les Thèses *votées*, que semble n'avoir pas connues Russell quand il écrivait son livre, on a remplacé « mouvement démocratique-bourgeois » par « mouvement révolutionnaire d'émancipation » (*N. du T.*)

(2) Ici encore, on lit dans les Thèses votées: « ... doit entrer en relations temporaires et former aussi des unions avec les mouvements révolutionnaires dans les colonies et les pays arriérés... » (*N. du T.*).

long », et doit « consentir à certaines concessions utiles ».

La politique asiatique du gouvernement russe a été adoptée comme mouvement dirigé contre l'Empire britannique, et comme méthode destinée à forcer le gouvernement britannique à faire la paix. Elle joue dans les projets poursuivis par les leaders bolchevistes un rôle plus grand que ne le croient les travaillistes anglais. Cette méthode ne consiste nullement, pour le moment, à prêcher le communisme, étant donné que les Persans et les Hindous sont considérés comme peu mûrs pour comprendre la doctrine de Marx. Ce sont les mouvements nationalistes qui sont soutenus par l'argent et par les propagandistes de Moscou. Cette méthode aboutit à la création d'États quasi indépendants sous la tutelle des bolcheviks. Il est évident qu'une telle politique donne libre jeu à l'impérialisme, sous couvert de propagande, et il n'est pas douteux que certains bolcheviks sont séduits par son aspect impérialiste. L'importance attachée officiellement à la politique orientale est illustrée par le fait qu'elle fut le sujet de la conclusion du discours de Lénine au récent Congrès de la troisième Internationale.

Le bolchevisme, comme tout ce qui est russe, a un caractère en partie asiatique. L'on peut y distinguer deux tendances, qui aboutissent à deux politiques différentes. Il y a, d'un côté,

les hommes pratiques, qui veulent développer la Russie industriellement, assurer les conquêtes de la Révolution au point de vue national, faire du commerce avec l'Occident, et se transformer progressivement en un Etat plus ou moins normal. Ces hommes s'appuient sur le fait de l'épuisement économique de la Russie, sur le danger d'une révolte finale contre le bolchevisme si la vie continue à être aussi pénible qu'à présent, et sur le sentiment naturel d'humanité qui veut soulager les souffrances du peuple ; ils s'appuient aussi sur l'idée que, si les révolutions aboutissent partout à une faillite analogue de l'industrie, elles détruiront pour la Russie la possibilité de recevoir l'aide extérieure dont elle a un besoin urgent. Au début, quand le gouvernement était faible, ils ont eu une influence indiscutable sur la politique, mais le succès a affaibli leur position.

D'un autre côté, l'on poursuit en même temps deux buts très différents : 1° provoquer la révolution dans les pays occidentaux, ce qui s'accorde avec la doctrine communiste et ce que l'on regarde comme le seul moyen d'obtenir une paix durable ; 2° s'assurer l'hégémonie en Asie, ce qui, dans l'esprit de certains, s'accompagne probablement de rêves de saphirs, de rubis, de trônes d'or et de toutes les magnificences de leur ancêtre Salomon. Ce désir pousse à ne pas abandonner la politique orientale, bien que

l'on se rende compte que tant qu'elle ne sera pas abandonnée, la paix sera impossible avec l'Angleterre capitaliste. Je ne sais si certains bolcheviks s'imaginent que si la révolution éclatait en Angleterre nous abandonnerions volontiers l'Inde aux Russes. Mais je suis certain que l'idée inverse leur est venue, à savoir que si l'Inde pouvait nous être enlevée, le coup porté à l'impérialisme pourrait nous pousser à la révolution. Dans les deux cas, les deux politiques de révolution en Occident et de conquêtes (dissimulées sous forme de libération des peuples opprimés) en Orient, se poursuivent côte à côte, et font un tout très cohérent.

En tant que phénomène social, le bolchevisme doit être considéré comme une religion et non comme un mouvement politique ordinaire. Les principales attitudes mentales vis-à-vis du monde peuvent être soit scientifiques, soit religieuses. L'attitude scientifique consiste à faire des expériences successives, à ne croire que ce qui peut être prouvé, et rien de plus. Depuis Galilée, l'attitude scientifique s'est révélée capable d'établir des faits importants et des lois qui sont reconnus par tous les savants compétents, indépendamment de leur tempérament ou de leur intérêt. Presque tous les progrès dans le monde depuis les origines viennent de la science et de l'esprit scientifique ;

presque tous les maux sont imputables à la religion.

Par religion, j'entends un ensemble de croyances tenues pour des dogmes, croyances qui dominent la conduite de la vie, qui dépassent l'expérience ou sont contraires à elle, et qui sont inculquées par des méthodes émotives ou autoritaires, et non intellectuelles. Selon cette définition, le bolchevisme est une religion : que ses dogmes dépassent l'expérience ou lui soient contraires, je tâcherai de le prouver dans les lignes qui suivent. Ceux qui acceptent le bolchevisme deviennent imperméables à l'expérience scientifique, et commettent un suicide intellectuel. Même si toutes les doctrines du bolchevisme étaient vraies, cette affirmation serait juste, puisque l'on ne tolère aucun examen impartial de ces doctrines. Tout homme qui croit, comme moi, que l'intelligence libre est l'instrument essentiel du progrès humain, ne peut pas ne pas être radicalement opposé au bolchevisme, tout autant qu'à l'Eglise de Rome.

Parmi les religions, le bolchevisme doit être rattaché plutôt à la religion de Mahomet qu'au christianisme et au bouddhisme. Le christianisme et le bouddhisme sont en principe des religions personnelles, avec des doctrines mystiques et un amour de la contemplation. La religion de Mahomet et le bolchevisme sont des religions pratiques, sociales, non spirituelles, et

soucieuses de gagner l'empire de ce monde. Leurs fondateurs n'auraient pas résisté à la troisième des tentations dans le désert. Ce que la religion mahométane a fait pour les Arabes, le bolchevisme peut le faire pour les Russes. De même qu'Ali tomba devant les politiciens qui ne rallièrent le Prophète qu'après son succès, de même les communistes primitifs peuvent tomber devant ceux qui rejoignent actuellement les rangs des bolcheviks.

S'il en est ainsi, l'empire asiatique avec toutes ses pompes et ses splendeurs peut fort bien être à la dernière étape de son développement, et le communisme peut apparaître, avec le recul historique, comme un élément aussi petit du bolchevisme que l'abstinence de l'alcool l'est par rapport à la religion de Mahomet. Il est vrai qu'en tant que force mondiale soit pour la révolution, soit pour la domination, le bolchevisme peut être amené tôt ou tard par le succès à entrer en conflit désespéré avec l'Amérique ; et l'Amérique est un obstacle plus solide, actuellement, que ceux auxquels avaient à faire face les successeurs de Mahomet. Mais les doctrines du communisme sont à peu près sûres de faire à la longue des progrès chez les prolétaires américains, et l'opposition de l'Amérique ne semble pas devoir être éternelle. Le bolchevisme peut disparaître en Russie, mais même s'il disparait, il reparaîtra ailleurs,

car il convient idéalement à une population industrielle en détresse. Tout ce qui est mauvais en lui provient principalement du fait qu'il tire son origine de la misère. Le problème consiste à séparer le bon du mauvais, et à faire adopter le bon dans les pays qui ne sont pas poussés à la férocité par le désespoir...

La Russie est un pays arriéré, qui n'est pas encore prêt à adopter les méthodes de coopération égale que l'Occident cherche à substituer au pouvoir arbitraire dans le domaine de la politique et de l'industrie. En Russie, les méthodes des bolcheviks sont plus ou moins inévitables ; en tout cas, je ne suis pas disposé à les critiquer dans leurs grandes lignes. Mais ce ne sont pas les méthodes qui conviennent à des pays plus avancés, et nos socialistes feront un pas inutile en arrière s'ils permettent au prestige des bolcheviks de les pousser à une imitation servile. De la part de nos réactionnaires, ce sera une erreur encore moins excusable si, par leur incapacité d'adaptation, ils poussent les hommes à recourir aux méthodes violentes. Nous avons un héritage de civilisation et de tolérance mutuelle qui est précieux pour nous-mêmes et pour le monde. La vie en Russie a toujours été rude et cruelle, à un degré bien plus grand que chez nous, mais du fait de la guerre, il est à craindre que cette cruauté et cette rudesse ne deviennent univer-

selles. J'ai espoir qu'en Angleterre ce danger pourra être évité grâce à une modération mutuelle. Mais si l'on veut aboutir à un heureux dénouement, il est nécessaire que le mélodrame cesse de déterminer nos opinions sur les bolcheviks : ils ne sont ni des anges à adorer, ni des démons à exterminer ; ce sont seulement des hommes audacieux et doués qui ont entrepris avec beaucoup d'habileté une tâche presque impossible.

DEUXIÈME PARTIE

LA THÉORIE BOLCHEVISTE

I. — La théorie matérialiste de l'Histoire.

La conception matérialiste de l'Histoire, ainsi qu'on la nomme, est due à Marx ; elle est à la base de toute la philosophie communiste. Je ne crois pas qu'un homme puisse ne pas être communiste sans l'accepter, mais en fait, elle est acceptée par le parti communiste, et elle influence profondément ses vues politiques et sa tactique. Le nom n'exprime pas tout à fait exactement ce qu'implique la théorie. Celle-ci signifie que tous les grands phénomènes de l'histoire sont déterminés par des causes économiques. Or ce point de vue n'a pas de connexion essentielle avec le matérialisme au sens philosophique du mot.

Le matérialisme, au sens philosophique, c'est la théorie d'après laquelle tous les phénomènes mentaux en apparence sont ou réellement physiques ou du moins dûs à des causes purement physiques. Le matérialisme en ce sens a été aussi prêché par Marx, et il est accepté par tous les marxistes orthodoxes. Les arguments pour et contre lui sont longs et complexes et ne nous intéressent pas puisqu'en fait, vrais ou faux, ils ont peu ou pas de rapport avec la politique.

En particulier, le matérialisme philosophique

ne prouve pas que les causes économiques soient fondamentales en politique. L'opinion de Buckle, par exemple, selon laquelle le climat est un des facteurs décisifs, est également compatible avec le matérialisme. Il en est de même de l'opinion de Freud, qui attribue tout au sexe. Il y a d'innombrables façons d'envisager l'histoire, qui sont matérialistes au sens philosophique du mot sans être économiques ou se rapporter à la formule de Marx. Ainsi la « conception matérialiste de l'Histoire » peut être fausse même si le matérialisme est vrai au sens philosophique.

D'autre part, les causes économiques pourraient être à la base de tous les événements politiques même si le matérialisme philosophique était faux. Les causes économiques agissent à cause du désir de possession qui pousse les hommes ; elles seraient suprêmes si ce désir était suprême, même si le désir ne pouvait être expliqué, du point de vue philosophique, en termes matérialistes.

Il n'y a donc aucun rapport logique entre le matérialisme philosophique et ce que l'on appelle la « conception matérialiste de l'histoire ».

Il est important de comprendre de tels faits, parce que l'on voit des théories politiques à la fois soutenues et combattues pour des motifs qui sont sans rapports avec elles, tandis que

des arguments de philosophie théorique sont employés pour régler des questions qui dépendent des faits concrets de la nature humaine. Cette confusion nuit à la fois à la philosophie et à la politique, et il importe de l'éviter.

Pour une autre raison encore il est dangereux de baser une théorie politique sur une doctrine philosophique. La doctrine philosophique du matérialisme, si elle est vraie, est vraie partout et toujours ; l'on ne peut s'attendre à des exceptions, disons dans le bouddhisme ou dans le mouvement hussite. Il en résulte que les gens dont la politique est supposée être la conséquence de leur métaphysique deviennent absolus, et incapables d'admettre qu'une théorie générale de l'histoire ne peut être vraie tout au plus que dans ses grandes lignes. Le caractère dogmatique du communisme marxiste provient de la base philosophique supposée de la doctrine ; elle a la certitude figée de la théologie catholique, et non la fluidité mouvante et l'aspect sceptique de la science moderne.

Considérée comme une approximation pratique et non comme une loi métaphysique exacte, la conception matérialiste de l'histoire comporte une grande part de vérité. Prenons, par exemple, l'influence de l'industrialisme sur les idées. C'est l'industrialisme, plutôt que les arguments des Darwiniens et les critiques de la Bible, qui ont amené la décadence de la foi

religieuse parmi les ouvriers des villes. Dans le même temps, l'industrialisme a réveillé cette foi religieuse chez les riches. Au XVIII^e siècle, les aristocrates français étaient devenus pour la plupart libres penseurs ; aujourd'hui, leurs descendants sont pour la plupart catholiques, parce qu'il est devenu nécessaire que toutes les forces de la réaction s'unissent contre le prolétariat révolutionnaire. Prenons encore l'émancipation des femmes. Platon, Mary Wolstonecraft et John Stuart Mill ont développé d'admirables arguments, mais n'ont agi que sur un petit nombre d'idéalistes impuissants. La guerre est venue ; elle a obligé d'employer les femmes dans l'industrie sur une vaste échelle, et immédiatement les arguments en faveur du vote des femmes ont paru irrésistibles. Mieux que cela, la moralité traditionnelle des sexes a disparu, parce qu'elle reposait entièrement sur la dépendance économique des femmes vis-à-vis de leurs pères et de leurs maris. De tels changements dans la moralité sexuelle amènent de profondes altérations dans les pensées et les sentiments des hommes et des femmes en général ; ils modifient les lois, la littérature, l'art, et toutes sortes d'institutions qui semblent fort éloignées du domaine économique.

De tels faits justifient les Marxistes quand ils parlent, comme ils le font, de l' « idéologie

bourgeoise », c'est-à-dire de cette sorte de morale qui a été imposée au monde par les détenteurs du capital. Le contentement de son sort peut être regardé comme le type des vertus prêchées par les riches aux pauvres. Ils croient sincèrement que c'est une vertu ; ou du moins ils l'ont cru autrefois. Les plus religieux parmi les pauvres l'ont cru aussi, à la fois sous l'influence de l'autorité et par instinct de soumission, ce que Mac Dougall appelle le « negative self-feeling » (le sens négatif de soi), lequel est plus commun que l'on ne croit. De même des hommes ont prêché la vertu de la chasteté féminine, et les femmes ont en général accepté leur doctrine ; les uns et les autres y ont réellement cru, mais sa persistance n'a été possible qu'en raison de la domination économique des hommes. Des femmes coupables en ont été punies sur cette terre, ce qui faisait croire aussi à une punition dans l'autre monde.

Quand la sanction économique disparut, la conviction du péché a progressivement diminué. Par de tels changements nous constatons la disparition de « l'idéologie bourgeoise ».

Malgré l'importance fondamentale des faits économiques dans la détermination de la politique et des croyances d'une époque ou d'une nation, je ne crois pas que l'on puisse négliger les facteurs non économiques sans risquer de

faire des erreurs qui peuvent être fatales dans la pratique.

Le facteur non économique le plus évident, celui dont la méconnaissance a le plus égaré les socialistes, c'est le nationalisme. Certes une nation, une fois constituée, a des intérêts économiques qui déterminent pour une large part sa politique ; mais ce ne sont pas, en règle générale, les motifs économiques qui décident quel groupe d'êtres humains doit former une nation. Trieste, avant la guerre, s'est considérée comme une ville italienne, bien que toute sa prospérité comme port ait dépendu du fait qu'elle appartenait à l'Autriche. Aucune raison économique n'entre dans l'opposition de l'Ulster avec le reste de l'Irlande. En Europe orientale, la balkanisation produite par l'auto-détermination des peuples a été évidemment désastreuse du point de vue économique, mais a été commandée par des raisons qui étaient essentiellement d'ordre sentimental. Durant la guerre, les salariés, à peu d'exceptions près, se sont laissés dominer par le sentiment nationaliste, et ont ignoré le mot d'ordre communiste traditionnel : « Prolétaires de tous les pays, unissez-vous ! » Selon l'orthodoxie marxiste, ils ont été dupés par les capitalistes rusés qui ont profité du massacre. Mais pour tous ceux qui sont capables d'observer les faits psychologiques, il est clair que c'est là en grande partie un mythe.

Nombreux sont les capitalistes qui ont été ruinés par la guerre ; ceux qui étaient jeunes étaient aussi exposés à être tués que les prolétaires eux-mêmes. Sans doute la rivalité commerciale entre l'Angleterre et l'Allemagne a joué un grand rôle dans l'origine de la guerre ; mais la rivalité est autre chose que la recherche du profit. Il est probable qu'en s'entendant entre eux les capitalistes anglais et allemands auraient obtenu plus qu'en rivalisant, mais la rivalité était instinctive, et sa forme économique était accidentelle. Les capitalistes étaient sous l'empire de l'instinct nationaliste tout autant que leurs « dupes » prolétariennes. Dans les deux classes, il est des gens qui ont gagné grâce à la guerre, mais la volonté universelle de guerre n'a pas été le résultat de l'espoir de gain. Elle est le produit de tout un ensemble d'instincts, dont un que la psychologie marxiste ne sait pas reconnaître suffisamment.

Les marxistes supposent que le « groupe » pour un homme, du point de vue de l'instinct collectif, c'est sa classe, et qu'il s'unira à ceux dont l'intérêt économique de classe est le même que le sien. Cela n'est que partiellement vrai en fait. La religion a été le facteur le plus décisif pour déterminer le groupement humain pendant de longues périodes de l'histoire du monde. Même maintenant un ouvrier catholique votera pour un capitaliste catholique plutôt que pour

un socialiste incroyant. En Amérique, les divisions pour les élections locales se font presque toujours selon les croyances religieuses. Evidemment cela fait l'affaire des capitalistes, et tend à les rendre religieux ; mais les capitalistes seuls ne pourraient amener ce résultat. Le résultat provient du fait que beaucoup d'ouvriers préfèrent le progrès de leur foi à l'amélioration de leur existence. Quelque déplorable que puisse être cet état d'esprit, il n'est pas nécessairement dû aux mensonges capitalistes.

Toute la politique est dominée par les désirs des hommes. La théorie matérialiste de l'Histoire, en dernière analyse, implique le postulat que toute personne politiquement consciente est dominée par un unique désir : celui d'augmenter sa propre part d'avantages matériels ; et de plus, que la méthode qu'il emploiera pour satisfaire ce désir consistera habituellement à demander l'augmentation de la part de sa classe, et pas seulement sa propre part individuelle. Cette supposition est loin de la vérité. Les hommes désirent le pouvoir ; ils désirent des satisfactions pour leur orgueil et leur propre considération. Ils désirent la victoire sur des rivaux si profondément qu'ils inventeront une rivalité dans le but inconscient de rendre une victoire possible. Tous ces mobiles se mettent en travers des motifs purement économiques.

Il est nécessaire de traiter les motifs poli-

tiques par des méthodes de l'analyse psychologique. En politique, comme dans la vie privée, les hommes créent des mythes pour rationaliser leur conduite. Si un homme croit que le seul mobile raisonnable de sa politique est son propre avantage matériel, il se persuadera lui-même que les choses qu'il désire accomplir le rendront riche. Quand il désire combattre les Allemands, il se dit à lui-même que leur concurrence ruine son commerce. D'autre part, s'il est un « idéaliste » qui croit que sa politique doit aider au progrès de la race humaine, il se dira que les crimes des Allemands exigent leur punition. Les marxistes voient dans cette dernière explication un camouflage, mais non dans la précédente. Désirer son avantage matériel est comparativement raisonnable ; pour Marx qui a hérité de la psychologie nationaliste du XVIII^e siècle des économistes orthodoxes britanniques, l'enrichissement paraissait le but naturel des actes politiques d'un homme. Mais la psychologie moderne a pénétré beaucoup plus profondément dans l'océan de la folie sur lequel la petite barque de la raison humaine flotte à l'aventure. L'optimisme intellectuel d'un âge révolu n'est plus possible pour un moderne qui étudie la nature humaine. Il s'attarde encore dans le marxisme ; il rend les marxistes rigides et semblables à Procuste dans leur façon d'envisager la vie instinctive.

De cette rigidité la conception matérialiste de l'histoire est un exemple manifeste.

Dans le chapitre suivant j'essaierai de définir une psychologie politique qui me paraît beaucoup plus proche de la vérité que celle de Marx.

II. — Les facteurs décisifs en politique.

Les plus grands événements de la vie politique du monde sont déterminés par les actions et réactions des conditions matérielles et des passions humaines. L'action des passions sur les conditions matérielles est modifiée par l'intelligence. Les passions elles-mêmes peuvent être modifiées par une intelligence étrangère guidée par des passions étrangères. Jusqu'alors de semblables modifications n'ont eu absolument aucune rigueur scientifique, mais elles peuvent avec le temps devenir aussi précises qu'un mécanisme industriel.

La classification des passions qui convient le mieux en théorie politique est quelque peu différente de celle qui est adoptée en psychologie.

Nous pouvons commencer par les désirs des nécessités de la vie : manger, boire, se reproduire et, dans les climats froids, se vêtir et se loger. Si ces désirs sont menacés, il n'y a pas de borne à l'activité et à la violence que l'homme manifestera pour les défendre.

Sur ces désirs primitifs se greffent un certain nombre de désirs secondaires. L'amour de la propriété, dont l'importance politique fondamentale est évidente, dérive historiquement

et psychologiquement de l'instinct de conservation. L'amour de la bonne opinion des autres (que nous pouvons appeler vanité) est un désir que l'homme partage avec beaucoup d'animaux. La rivalité et l'amour du pouvoir sont peut-être des développements de la jalousie ; ce sont des passions analogues, mais non identiques.

Ces quatre passions : désir d'acquérir, vanité, rivalité, amour du pouvoir, sont, après les instincts fondamentaux, les premiers moteurs de presque tous les événements politiques. Leur action est intensifiée et régularisée par l'instinct grégaire. Mais celui-ci, par sa vraie nature, ne peut être un moteur primitif, puisqu'il pousse seulement le groupe à agir à l'unisson, sans préciser ce que sera l'action commune.

Chez les hommes, comme chez d'autres animaux grégaires, l'action commune dans telles circonstances données est déterminée en partie par les passions communes du groupe, en partie par l'imitation des chefs. L'art de la politique consiste à faire prévaloir celle-ci sur celle-là.

Des quatre passions énumérées plus haut, une seule, le désir d'acquérir, concerne directement les relations des hommes par rapport à leurs conditions matérielles. Les trois autres, la vanité, la rivalité et l'amour du pouvoir, se rapportent à leurs relations sociales. Là est, à mon sens, la source de l'erreur de Marx dans

son interprétation de l'histoire, qui sous-entend que le désir d'acquérir est l'origine de toutes les actions politiques. Il est clair que beaucoup d'hommes sacrifient volontiers leur fortune à l'amour du pouvoir et de la gloire, et que souvent des nations font le sacrifice de leurs richesses pour rivaliser avec d'autres nations. Le désir d'une supériorité quelconque est commun à presque tous les hommes énergiques. Un système social qui tend à le contrarier ne peut être stable, car la majorité indolente n'y sera plus secouée par la minorité énergique. Ce que l'on appelle « vertu » est un produit de la vanité : c'est l'habitude d'agir d'une manière qui vous vaut l'estime d'autrui.

L'action des conditions matérielles peut être illustrée par le fait que quatre des plus grands mouvements de conquête sont dûs à la sécheresse de l'Arabie, laquelle a forcé les nomades de ce pays d'émigrer dans des régions déjà habitées. (*L'Aube de l'histoire*, de Myer). Le dernier de ces mouvements, ce fut le soulèvement de l'Islam. Dans ces quatre faits, les besoins primitifs de manger et de boire ont suffi pour mettre les événements en marche ; mais comme ces besoins ne pouvaient être satisfaits que par la conquête, les quatre passions secondaires ont dû bientôt entrer en jeu. Dans les conquêtes de l'industrialisme moderne, les passions secondaires ont presque toujours été dominantes, étant

donné que ceux qui les entreprenaient n'avaient à redouter ni la faim ni la soif. C'est la force de la vanité et l'amour du pouvoir qui donnent de l'espoir dans l'avenir industriel de la Russie des Soviets, puisqu'ils donnent à l'Etat communiste la possibilité d'engager à son service des hommes dont les capacités leur rapporteraient une grande fortune dans une société capitaliste.

L'intelligence modifie profondément l'action des conditions matérielles. Dans les premiers temps de la découverte de l'Amérique, les hommes ne désiraient que de l'or et de l'argent ; les régions où l'on s'établit d'abord n'étaient pas celles qui sont maintenant les plus avantageuses. Le procédé Bessemer a créé l'industrie du fer et de l'acier en Allemagne ; les découvertes nécessitant l'emploi du pétrole ont créé un besoin de ce produit, qui exerce une influence primordiale sur les affaires internationales.

L'intelligence qui a cet effet profond sur la politique n'est pas politique, mais scientifique et technique : c'est cette espèce d'intelligence qui découvre les moyens d'asservir la nature aux passions humaines. Le tungstène n'a eu aucune valeur tant que l'on n'a pas découvert son utilisation dans la fabrication des obus et de la lumière électrique ; mais maintenant des hommes s'extermineront mutuellement, si c'est

nécessaire, pour se procurer du tungstène. L'intelligence scientifique est la cause de ce changement.

Le progrès ou la régression du monde dépendent, d'une manière générale, de la balance que l'on peut établir entre le désir d'acquérir et la rivalité. Le premier est facteur de progrès, et le second facteur de régression. Quand l'intelligence crée de meilleures méthodes de production, celles-ci peuvent être utilisées pour augmenter la quantité totale des biens humains, ou pour réserver une plus grande quantité du travail de la communauté en vue d'exterminer les rivaux. Jusqu'en 1914, le désir d'acquérir l'a emporté, d'une manière générale, depuis la chute de Napoléon ; tandis que ces six dernières années ont vu la prédominance de l'instinct de rivalité. L'intelligence scientifique donne la possibilité de lâcher la bride à cet instinct beaucoup plus largement qu'autrefois, puisqu'elle libère beaucoup plus d'individus du travail qui consiste à produire les choses indispensables à la vie. Il se peut que l'intelligence scientifique atteigne avec le temps un tel degré qu'elle rendra l'instinct de rivalité capable d'exterminer la race humaine. Ce sera la méthode la plus sûre pour arriver à rendre la guerre impossible.

Pour ceux qui n'aiment pas cette méthode, il y en a une autre : l'étude de la psychologie

scientifique et de la physiologie. Les causes physiologiques des émotions commencent maintenant à être connues grâce aux études de savants comme Caunon (*Les effets physiologiques de la douleur, de la faim, de la peur et de la rage*). Avec le temps, il deviendra peut-être possible, par des moyens physiologiques, de modifier toute la nature émotive d'un peuple. L'utilisation de ce pouvoir dépendra alors des passions mêmes des dirigeants. Le succès appartiendra à l'Etat qui découvrira le moyen de développer l'esprit combatif jusqu'au degré requis pour les guerres extérieures, mais non jusqu'au point de provoquer des dissensions intérieures. Il n'y a pas de méthode qui puisse garantir que les dirigeants désirent le bonheur de l'humanité, et c'est pourquoi il n'y a pas de raison de supposer que le pouvoir de modifier la nature émotive des hommes soit une source de progrès.

Si les hommes désiraient diminuer l'instinct de rivalité, il y aurait une méthode évidente. L'habitude du pouvoir intensifie la passion de rivalité ; donc un Etat où le pouvoir est concentré sera plus belliqueux, toutes choses égales d'ailleurs, qu'un autre Etat où le pouvoir serait diffus. C'est là, pour ceux qui détestent les guerres, un argument de plus contre toutes les formes possibles de dictature. Mais la haine de la guerre est un sentiment beaucoup moins

commun que nous ne le croyons d'ordinaire ; et ceux qui aiment la guerre peuvent se servir du même argument pour soutenir la dictature.

III. — La critique bolcheviste de la démocratie.

L'argumentation bolcheviste sur l'impossibilité de réaliser le socialisme par la démocratie parlementaire est une argumentation puissante. Ma réponse consistera plutôt à indiquer ce qui me paraît faux dans la méthode bolcheviste, et à conclure de là qu'il n'y a pas de méthode rapide pour établir aucune forme désirable de socialisme. Mais exposons d'abord l'argumentation bolcheviste.

Tout d'abord, elle suppose que ceux auxquels elle s'adresse sont absolument certains que le communisme est désirable, et tellement certains qu'ils sont prêts à l'imposer, si c'est nécessaire, à la pointe des baïonnettes. Elle continue en affirmant que, aussi longtemps que le capitalisme conserve ses moyens de propagande et de corruption, les méthodes parlementaires sont incapables de donner une majorité au communisme à la Chambre des Communes, par exemple, ou d'aboutir à une action effective grâce à une telle majorité au cas où celle-ci serait acquise. Les communistes montrent à quel point le peuple est dupé, et comment ses leaders l'ont maintes et maintes fois trahi. Ils en concluent que la destruction du capitalisme doit être soudaine et catastrophique ; qu'elle doit être

l'œuvre d'une minorité, et qu'elle ne peut être réalisée constitutionnellement ou sans violence. Par conséquent, le devoir du parti communiste dans un pays capitaliste consiste d'après eux à se préparer à un conflit armé, et à prendre toutes les mesures possibles pour désarmer la bourgeoisie et armer cette partie du prolétariat qui est prête à soutenir les communistes.

Il y a dans tout cela un esprit de réalisme dépourvu d'illusion, qui séduit certains idéalistes désireux de se croire cyniques. Mais je pense que sur certains points le raisonnement n'est pas aussi réaliste qu'il le prétend.

Et d'abord, il tient grand compte de la trahison des leaders socialistes dans les mouvements constitutionnels, mais n'envisage pas la possibilité de la trahison des leaders communistes dans une révolution. A cela les marxistes répliqueront que dans les mouvements constitutionnels les hommes sont achetés, directement ou indirectement, par les capitalistes, mais que les communistes ne laisseront pas d'argent aux capitalistes et les empêcheront ainsi de recourir à la corruption. C'est ce qui s'est passé en Russie, et ce qui pourra se passer ailleurs. Sans doute, mais se vendre aux capitalistes n'est pas la seule façon de trahir. Il est également possible, le pouvoir une fois conquis, de s'en servir dans son propre intérêt et non dans l'intérêt du peuple. C'est cela, me sem-

blc-t-il, qui s'est produit cn Russie : l'établissement d'une aristocratie bureaucratique, qui a concentré l'autorité dans ses propres mains et créé un régime aussi oppressif et aussi cruel que le régime capitaliste. Les marxistes n'ont jamais suffisamment reconnu que l'amour du pouvoir est un mobile aussi puissant et une source d'injustice aussi grande que l'amour de l'argent, et pourtant c'est chose évidente pour tout étudiant ès sciences politiques. Il est clair également que la méthode d'une révolution violente aboutissant à la dictature d'une minorité est parfaitement faite pour créer des habitudes de despotisme qui survivront à la crise dont elles sont issues. Les hommes politiques du communisme sont appelés à ressembler absolument à tous les hommes politiques des autres partis ; une minorité restera honnête, mais la grandc majorité cultivera l'art de raconter dc belles histoires au peuple afin de le duper et de l'engager à lui confier le pouvoir. Le seul moyen permettant d'améliorer les hommes politiques en tant que classe c'est l'éducation politique et psychologique du peuple, grâce à laquelle il pourra éventer les hâbleries. En Angleterre, les gens sont arrivés à se méfier d'un beau parleur, et si un homme parle mal, ils pensent qu'il doit êtrc honnête. Malheureusement la vertu n'est pas aussi répandue que cette théorie paraît le supposer.

En second lieu, d'après l'argumentation bolcheviste, si la propagande capitaliste peut empêcher la majorité de devenir communiste, les lois capitalistes et les forces de police ne peuvent empêcher les communistes, tout en étant une minorité, d'acquérir une suprématie militaire. On pense que la propagande secrète peut gagner l'armée et la marine, bien que l'on admette qu'il est impossible d'amener la majorité à voter aux élections pour le programme des bolcheviks. Cette idée est basée sur l'expérience russe, où l'armée et la marine ont subi la défaite et ont été traitées avec brutalité par les autorités tsaristes incompétentes. L'argument n'a pas de valeur pour des Etats plus capables et victorieux. Chez les Allemands, même vaincus, c'est la population civile qui a commencé la révolution.

Il y a encore dans l'argumentation bolcheviste une hypothèse qui me paraît tout à fait injustifiable. On suppose que les gouvernements capitalistes n'ont rien appris de l'expérience russe. Avant la révolution russe, les gouvernements n'avaient pas étudié la théorie bolcheviste. Mais la défaite militaire a créé une mentalité révolutionnaire en Europe centrale et orientale. Les dirigeants sont maintenant sur leurs gardes. Il semble qu'il n'y ait aucune raison de supposer qu'ils laisseront par négligence la majorité des forces armées passer

aux mains de ceux qui veulent les renverser, alors qu'ils seront suffisamment populaires, selon la théorie bolcheviste, pour avoir l'appui de la majorité aux élections. N'est-il pas clair comme le jour que dans un pays démocratique il est plus difficile pour le prolétariat de renverser le gouvernement par les armes que de le battre aux élections générales? Quand on songe aux immenses avantages que possède le gouvernement vis-à-vis des insurgés, il est évident que l'insurrection ne peut avoir de chance de succès que si elle a pour elle une grande majorité de la population. D'ailleurs, si l'armée et la marine étaient particulièrement révolutionnaires, elles pourraient faire une révolution impopulaire ; toutefois cette situation a peu de chance de se produire dans les pays occidentaux, bien qu'il soit arrivé quelque chose de pareil en Russie.

Toute cette théorie bolcheviste de la révolution faite par une minorité ne pourrait se réaliser avec succès que sous la forme d'un complot secret, mais elle devient impossible si elle est avouée et proclamée ouvertement.

On dira peut-être que je ridiculise la doctrine bolcheviste de la révolution. Les défenseurs de cette doctrine, il est vrai, déclarent que tous les événements politiques sont l'œuvre des minorités, étant donné que la majorité ne se soucie pas de politique. Mais il y a une différence

entre une minorité avec laquelle sympathisent les indifférents et une minorité si détestée que les indifférents sont poussés à l'action. Si l'on veut rendre raisonnable la doctrine bolcheviste, il est nécessaire de supposer qu'ils croient que la majorité pourra être amenée à accepter, au moins temporairement, la révolution faite par une minorité consciente. Et cela encore est basé sur l'expérience russe : grâce au désir de paix et à la soif de la terre, les bolcheviks ont été soutenus en novembre 1917 par une population qui n'a manifesté ultérieurement aucune sympathie pour le communisme.

Je crois que nous arrivons ici à un point essentiel de la philosophie bolcheviste. Au moment de la révolution, les communistes cherchent à avoir un mot d'ordre populaire qui leur permette de gagner plus de partisans que ne pourrait leur gagner le communisme seul. Puis, la machine de l'Etat une fois entre leurs mains, ils s'en servent pour leurs propres fins. Mais c'est encore là une méthode qui ne peut être pratiquée avec succès qu'aussi longtemps qu'elle n'est pas avouée. Elle est courante dans une certaine mesure en politique. Les Unionistes en 1900 ont gagné la majorité à propos de la guerre des Boers, et ils l'ont exploitée pour subventionner des brasseries et des écoles religieuses. Les libéraux en 1908 ont conquis la majorité à propos de la Chine, et ils s'en

sont servi pour cimenter une alliance secrète avec la France et s'allier avec la Russie tsariste. En 1916, le Président Wilson a obtenu la majorité sur la question de la neutralité, et il s'en est servi pour engager les Etats-Unis dans la guerre. Cette méthode fait partie des procédés de la démocratie. Mais son succès n'est possible que si on la répudie tant que le moment n'est pas venu de la pratiquer. Ceux qui, comme les bolcheviks, ont l'honnêteté de proclamer à l'avance leur intention d'utiliser le pouvoir pour d'autres fins que celles au nom desquelles ce pouvoir leur a été donné n'ont pas beaucoup de chance de réaliser leurs projets.

Voici la conclusion que l'on peut, à mon avis, tirer de ces considérations :

Dans un pays démocratique et qui a une éducation politique, une révolution armée en faveur du communisme ne peut avoir de chance de succès que si elle a l'appui d'une majorité plus grande que celle qui serait nécessaire pour l'élection d'un gouvernement communiste par des méthodes constitutionnelles. Si un tel gouvernement venait à l'existence et se mettait à réaliser son programme, il est possible qu'il ait affaire à une résistance armée de la part du capital, y compris une proportion considérable d'officiers de l'armée et de la marine. Mais pour briser cette résistance il aurait l'appui

de ce grand corps de l'opinion qui croit dans la légalité et qui défend la constitution. Ayant, par hypothèse, converti la majorité de la nation, le gouvernement communiste serait assuré de l'assistance loyale d'une quantité énorme de travailleurs, et il ne serait pas forcé, comme les bolcheviks en Russie, de soupçonner la trahison partout. Dans ces conditions, je crois que la résistance des capitalistes pourrait être réprimée sans grosse difficulté, et n'aurait guère l'appui des gens modérés. Au contraire, lors de la révolte d'une minorité des communistes contre un gouvernement capitaliste, toute l'opinion modérée serait du côté du capitalisme.

Prétendre que c'est la propagande capitaliste qui empêche l'adoption du communisme par les salariés n'est vrai que très partiellement. La propagande capitaliste n'a jamais été capable d'empêcher les Irlandais de voter contre les Anglais, bien qu'elle ait déployé de très grands efforts dans ce sens. Elle a manifesté maintes et maintes fois son impuissance à résister à des mouvements nationalistes qui pourtant n'avaient presque pas de ressources d'argent. Elle a été incapable de tenir tête au sentiment religieux. Et l'on a vu ce sentiment adopté par des populations industrielles qui n'auraient eu évidemment que du profit par le socialisme, en dépit de l'opposition de leurs employeurs. La vérité

est que le socialisme n'éveille pas chez la plupart des citoyens le même intérêt passionné que le sentiment nationaliste et le sentiment religieux. Il est très possible que les choses puissent changer à cet égard ; nous arrivons peut-être à une période de guerres civiles économiques comparable à celle des guerres religieuses qui a suivi la Réforme. Dans une telle période, l'idée nationaliste est submergée par l'idée de parti : les socialistes anglais et allemands ou les capitalistes anglais et allemands se sentiront plus d'affinités entre eux qu'avec leurs compatriotes du camp politique opposé. Quand ce jour viendra, il ne sera pas difficile, dans les pays de grande industrie, de s'assurer des majorités socialistes ; si le socialisme n'est pas réalisé sans effusion de sang, ce sera à cause de l'action inconstitutionnelle des riches, et non à cause de la nécessité où seraient les défenseurs du prolétariat de recourir à la violence révolutionnaire. Le développement d'un tel état de l'opinion dépend principalement de l'obstination ou de l'esprit de conciliation des classes possédantes, et réciproquement de la modération ou de la violence de ceux qui désirent des changements économiques radicaux. La majorité que les bolcheviks considèrent comme impossible à atteindre se détourne d'eux principalement à cause de la brutalité de leur propre tactique.

Outre tous les arguments de détail, il y a deux grandes objections à faire à une révolution violente dans une communauté démocratique. La première, c'est que si l'on abandonne le principe du respect des majorités exprimées par le bulletin de vote, il n'y a pas de raison de supposer que la victoire sera assurée par la minorité particulière à laquelle l'on se trouve appartenir. Il y a beaucoup de minorités en dehors des communistes : minorités religieuses, minorités de tempérants, minorités militaristes, minorités capitalistes. Chacune de ces minorités pourrait adopter la méthode préconisée par les bolcheviks, et pourrait espérer réussir aussi bien que ceux-ci. Ce qui arrête ces minorités, plus ou moins, actuellement, c'est le respect de la loi et de la constitution. Les bolcheviks admettent tacitement que tous les autres partis auront ce respect tandis qu'eux-mêmes prépareront ouvertement la révolution. Mais si leur philosophie de la violence devenait populaire, il n'y a pas la moindre raison de supposer qu'ils en seraient les seuls bénéficiaires. Ils croient que le communisme est destiné à faire le bonheur de la majorité ; ils doivent alors croire qu'ils peuvent persuader la majorité sur ce point, et avoir la patience de se mettre à la gagner par la propagande.

Le second argument de principe contre la

violence de la minorité, c'est que la renonciation à la loi, si elle devient générale, déchaîne la bête humaine et lâche la bride aux désirs primitifs et aux instincts que la civilisation contient dans une certaine mesure. Tout homme qui a étudié le Moyen Age doit avoir été frappé par l'extraordinaire valeur attribuée à la loi durant cette période. Cela venait de ce que dans des pays attaqués par des barons pillards, la loi était la première exigence du progrès. Nous, dans le monde moderne, nous considérons comme acquis le fait que beaucoup de gens acceptent la loi, et nous imaginons difficilement combien il a fallu de siècles d'efforts pour rendre cette chose possible. Nous oublions que beaucoup des biens qui nous sont incontestablement garantis disparaîtraient si le meurtre, le viol, et le vol accompagné de violence devenaient choses communes. Et nous pensons encore moins combien il est facile que cela puisse arriver. La guerre de classes mondiale prévue par la troisième Internationale, survenant après l'abandon de toute contrainte par suite de la dernière guerre, et jointe au mépris délibérément inculqué de la loi et d'un gouvernement constitutionnel, pourrait bien amener et amènerait certainement, à mon avis, une situation telle qu'il deviendrait naturel de tuer un homme pour une croûte de pain et que les femmes ne pourraient être respectées que si

elles étaient protégées par des hommes armés.

Les nations civilisées ont accepté le gouvernement démocratique comme une méthode pour régler les conflits intérieurs sans violence. Un gouvernement démocratique peut avoir tous les défauts qu'on lui attribue, mais il a ce grand mérite que les hommes sont en général prêts à l'accepter comme substitut de la guerre civile dans les luttes politiques. Tous ceux qui travaillent à affaiblir ce sentiment, soit dans l'Ulster, soit à Moscou, assument une redoutable responsabilité. La civilisation n'est pas tellement stable qu'elle ne puisse être ruinée; et d'un état où règne la violence sans frein rien de bon ne peut sortir. C'est pour cette raison, en dehors de toute autre, que la violence révolutionnaire dans une démocratie est infiniment dangereuse.

IV. — Révolution et dictature.

Les bolcheviks ont un programme très défini de réalisation du communisme, programme qui a été mis au point plusieurs fois par Lénine, et tout récemment exposé dans la réponse de la troisième Internationale au questionnaire soumis par l'*Independent Labour Party*.

Les capitalistes, nous dit-on, ne s'arrêteront devant rien pour défendre leurs privilèges. Il est de la nature de l'homme, dans la mesure où il est conscient politiquement, de combattre pour les intérêts de sa classe aussi longtemps que les classes existent. Quand le conflit n'est pas poussé à l'extrême, les méthodes de conciliation et de ruse politique peuvent sembler préférables à une véritable guerre, mais dès que le prolétariat partira réellement à l'attaque contre les capitalistes, il sera reçu à coups de canons et de baïonnettes. Cela étant certain et inévitable, il importe d'y être préparé et de développer la propagande en conséquence. Ceux qui prétendent que des méthodes pacifiques peuvent amener à la réalisation du communisme sont de faux amis des salariés ; consciemment ou non, ils sont des alliés secrets de la bourgeoisie.

D'après la théorie bolcheviste, il doit donc

y avoir tôt ou tard un conflit armé, si l'on veut mettre un terme aux injustices du système économique actuel. Et les bolcheviks ne font pas que prévoir le conflit armé ; ils ont une conception très nette de la façon dont il doit être dirigé. Cette conception a été réalisée en Russie, et devra l'être, avant peu, dans tous les pays civilisés. Les communistes, qui représentent les salariés conscients, attendent le moment favorable où les événements créent une vague de mécontentement révolutionnaire contre le gouvernement existant. Ils se mettent alors à la tête du mouvement, font la révolution, et s'emparent ainsi des armes, des chemins de fer, du trésor de l'Etat, et de toutes les autres ressources sur lesquelles repose le pouvoir des gouvernements modernes. Ils donnent ensuite le pouvoir exclusivement à des communistes, quelle que soit leur minorité dans le pays. Ils travaillent alors à augmenter leur nombre par la propagande et par l'éducation. Et pendant ce temps ils introduisent le communisme le plus vite possible dans tous les domaines de la vie économique.

Enfin, après une période plus ou moins longue selon les circonstances, le pays sera converti au communisme ; les vestiges des institutions capitalistes auront été effacés, et il sera possible de rétablir la liberté. Mais les conflits politiques auxquels nous sommes accou-

tumés ne renaîtront pas. Toutes les questions politiques brûlantes de notre temps, selon les communistes, sont des questions de lutte de classes, et elles disparaîtront quand la division en classes aura été abolie. En conséquence, il n'y aura plus besoin d'Etat, puisque l'Etat est essentiellement l'arme qui donne la victoire à l'une des parties dans la lutte de classes. Les Etats ordinaires sont organisés pour donner la victoire aux capitalistes ; l'Etat prolétarien (la Russie soviétiste) est organisé pour donner la victoire aux salariés. Dès que la communauté ne renfermera que des salariés, l'Etat cessera ses fonctions. Et ainsi, à travers une période de dictature, nous arriverons en définitive à une situation très semblable à celle que rêvent les communistes anarchistes.

Cette méthode d'arriver au royaume d'Utopie pose trois questions. Premièrement : l'état prévu au terme par les bolcheviks serait-il désirable en soi? En second lieu, le conflit qu'implique sa réalisation par des méthodes bolchevistes ne serait-il pas si cruel et si prolongé que ses maux ne l'emporteraient pas sur le bonheur final? En troisième lieu, cette méthode peut-elle aboutir en définitive à l'état que désirent les bolcheviks, ou ne va-t-elle pas faire faillite à un certain moment et amener un résultat tout différent? Si nous voulons être des bolcheviks, nous devons répondre à ces trois ques-

tions dans un sens favorable à leur programme.

En ce qui concerne la première question, je n'hésite pas à répondre d'une manière favorable au communisme. Il est évident que les inégalités actuelles sont injustes. On pourrait les défendre en partie sous prétexte qu'elles stimulent le développement d'industries utiles à l'homme, mais je ne crois pas que cette défense puisse nous mener loin. J'ai développé cette question dans mon livre *Roads to Freedom* (Les Voies vers la liberté) et je ne m'y attarderai pas cette fois. Sur ce point je suis d'accord avec les bolcheviks. Ce sont les deux autres questions que je voudrais discuter.

Voici quelle était la deuxième question : Le bonheur final visé par les bolcheviks est-il suffisamment grand pour qu'on le paie le prix que l'on devra payer pour l'atteindre?

Si toutes les choses humaines étaient absolument certaines, nous pourrions répondre avec quelque confiance par l'affirmative. Les bienfaits du communisme, quand celui-ci sera réalisé, seront vraisemblablement durables ; nous pouvons légitimement espérer que le changement nous donnera quelque chose de mieux, et non le retour aux anciens maux. Mais, si nous admettons, comme l'on doit le faire, que le résultat de la révolution communiste est à quelque degré incertain, il devient nécessaire

de calculer le prix ; et une grande partie du prix à payer est des plus certaine.

Depuis la révolution d'octobre 1917, le gouvernement des Soviets a été en guerre avec presque tous les pays du monde et a dû en même temps combattre la guerre civile à l'intérieur. Ce fait ne doit pas être regardé comme accidentel ou comme un malheur que l'on n'aurait pu prévoir. Selon la théorie marxiste, ce qui est arrivé devait arriver. En fait, la Russie a eu la chance étonnante de ne pas avoir à faire face à une situation plus désespérée. D'abord et surtout, le monde était épuisé par la guerre, et très peu enclin à des aventures militaires. De plus, le régime tsariste était le pire des régimes européens, et de ce fait gagna moins de partisans que n'importe quel autre gouvernement capitaliste. Enfin la Russie est un pays vaste, agricole, ce qui la rend capable de résister à la fois à l'invasion et au blocus beaucoup mieux que la Grande-Bretagne, la France ou l'Allemagne. Le seul autre pays qui aurait pu résister avec un succès égal, ce sont les Etats-Unis qui sont actuellement très loin d'une révolution prolétarienne, et paraissent devoir rester longtemps le rempart principal du système capitaliste. Il est évident que la Grande-Bretagne, si elle tentait une révolution semblable, serait contrainte par la famine de se rendre au bout de quelques mois, en cas de blocus organisé par

l'Amérique. Ceci est également vrai, bien qu'à un moindre degré, des pays du continent. En conséquence, tant qu'une révolution internationale communiste ne sera pas possible, nous devons nous attendre à ce qu'une nation suivant l'exemple russe ait à payer un prix plus élevé encore que celui qu'a payé la Russie.

Le prix que la Russie est en train de payer est très grand. La pauvreté presque universelle peut apparaître comme un petit malheur si on la compare avec le bien final, mais elle apporte avec elle d'autres maux dont l'étendue pourra être mesurée même par ceux qui n'ont jamais connu la pauvreté et qui en prennent facilement leur parti. Par suite de la famine, l'activité de l'homme est absorbée par la question de la nourriture, et la vie de la plupart des gens en devient purement animale. La disette générale rend les hommes féroces, ce qui réagit sur la vie politique. La nécessité d'inculquer le communisme crée une atmosphère de serre chaude, où ne doit pénétrer aucun courant d'air frais : l'on doit apprendre aux gens à penser d'une certaine manière, et toutes les intelligences libres deviennent suspectes. Le days finit par ressembler à un immense collège pe jésuites. Toute sorte de liberté est bannie comme étant chose *bourgeoise* ; mais le fait certain est que l'intelligence languit là où la pensée n'est pas libre.

Tout cela, cependant, n'est, aux dires des leaders de la troisième Internationale, qu'un petit commencement de la lutte qui doit devenir mondiale pour être victorieuse. Dans leur réponse à l'*Independent Labour Party*, ils disent :

« Il est probable qu'en s'affranchissant du joug des gouvernements capitalistes le prolétariat révolutionnaire d'Europe rencontrera la résistance du capital anglo-saxon dans la personne des capitalistes anglais et américains qui essaieront de le bloquer. Il est alors possible que le prolétariat révolutionnaire d'Europe se soulève en union avec les peuples d'Orient et commence une lutte révolutionnaire dont la scène sera le monde entier, afin de porter le coup final au capitalisme anglo-américain » (*The Times*, 30 juillet 1920).

La guerre prophétisée ici sera telle, si elle doit jamais éclater, que la dernière guerre n'apparaîtra plus, par rapport à elle, que comme un engagement d'avant-postes. Ceux qui connaissent toutes les destructions de la dernière guerre, les dévastations, l'appauvrissement général, l'abaissement du niveau de la civilisation dans de nombreux pays, le développement général de la haine et de la sauvagerie, le déchaînement des instincts bestiaux qui ont été refrénés durant la paix, ceux qui perçoivent tout cela hésiteront à aller au-devant d'horreurs infiniment plus grandes, même s'ils sont persuadés que

le communisme en soi est hautement désirable. Un système économique ne peut être conçu en dehors de la population qui doit le mettre en pratique, et la population qui sortirait de cette guerre mondiale que Moscou envisage avec calme, serait sauvage, sanguinaire, et impitoyable à un tel degré qu'elle ferait de tout système gouvernemental un instrument d'oppression et de cruauté.

Ceci nous amène à la troisième question : le système que les communistes regardent comme leur but à atteindre doit-il être le résultat de l'adoption de leurs méthodes? C'est en fait la question la plus vitale des trois.

La défense du communisme par ceux qui croient dans les méthodes bolchevistes s'appuie sur cette proposition qu'il n'y a pas d'autre esclavage que l'esclavage économique, et que le jour où tous les biens seront mis en commun, la liberté parfaite règnera. Je crains que ce ne soit là une illusion.

Il devra y avoir une administration ; il y aura des fonctionnaires qui règleront la distribution. Ces hommes, dans un Etat communiste, seront les dépositaires du pouvoir. Tant qu'ils auront l'armée sous leur contrôle, ils seront à même, comme en Russie actuellement, d'exercer un pouvoir despotique même s'ils ne sont qu'une petite minorité. Le fait qu'il y a communisme — à un certain degré — ne signifie

pas qu'il y ait liberté. Si le communisme était plus complet, cela ne signifierait pas nécessairement qu'il y aurait plus de liberté ; il y aurait toujours des fonctionnaires chargés de la répartition des vivres, et ces fonctionnaires pourraient gouverner comme ils l'entendraient aussi longtemps qu'ils auraient l'appui de leurs soldats. Ceci n'est pas seulement de la théorie : c'est la leçon évidente de l'état actuel des choses en Russie. D'après la théorie bolcheviste, c'est une petite minorité qui doit saisir le pouvoir, et qui doit le conserver jusqu'à ce que le communisme soit en pratique admis universellement, chose qui, de leur propre aveu, doit demander assez longtemps. Mais le pouvoir est doux, et peu d'hommes l'abandonnent volontairement. Il est spécialement doux pour ceux qui en ont pris l'habitude, et l'habitude est plus invétérée chez ceux qui ont gouverné par la force des baïonnettes, sans l'appui du peuple. N'est-il pas à peu près inévitable que des hommes placés comme le sont les bolcheviks en Russie, et convaincus que les communistes doivent s'imposer partout où réussit la révolution sociale, n'est-il pas à peu près inévitable qu'ils répugneront à abandonner le monopole du pouvoir et qu'ils trouveront des raisons pour demeurer jusqu'à ce qu'une nouvelle révolution les chasse? Ne serait-il pas facile pour eux, sans altérer la structure écono-

mique, de décréter de hauts salaires pour les fonctionnaires supérieurs du gouvernement et de réintroduire ainsi les vieilles inégalités de fortune? Quelle raison auraient-ils de ne pas le faire? Quelle autre raison, sinon l'idéalisme, l'amour de l'humanité, bref des raisons non économiques que dédaignent les bolcheviks? Un système créé par la violence et la main rude d'une minorité doit nécessairement aboutir à la tyrannie et à l'exploitation; et si la nature humaine est telle que la décrivent les marxistes, pourquoi les dirigeants négligeraient-ils les occasions de profits personnels?

C'est un pur non-sens de prétendre que les chefs d'un grand empire tel que la Russie des Soviets, une fois habitués au pouvoir, gardent la mentalité prolétarienne et sentent que leur intérêt de classe est le même que celui du simple travailleur. Tel n'est pas le cas actuellement en Russie, en dépit des belles phrases par esquelles on voudrait cacher la vérité. Le gouvernement a une conscience de classe et un intérêt de classe tout à fait distincts de ceux du prolétariat véritable, lequel ne doit pas être confondu avec le prolétariat théorique de la doctrine marxiste. Dans un Etat capitaliste, le gouvernement et les capitalistes en général sont attachés les uns aux autres et forment une classe ; dans la Russie des Soviets, le gouvernement a absorbé la mentalité capitaliste en

même temps que la mentalité gouvernementale, et la fusion a produit un renforcement de la puissance de la classe supérieure. Mais je ne vois aucune raison d'attendre que l'égalité ou la liberté puissent résulter d'un tel système de gouvernement, si ce n'est des raisons tirées d'une fausse psychologie et d'une analyse erronée des sources du pouvoir politique.

Je suis amené à rejeter le bolchevisme pour deux raisons : la première, c'est parce que le prix que l'humanité aurait à payer pour réaliser le communisme par des méthodes bolchevistes est trop terrible, et la seconde parce que, même après avoir payé ce prix, je ne crois pas que le résultat serait celui que les bolcheviks désirent.

Mais si l'on repousse leurs méthodes, comment pourrons-nous jamais arriver à un système économique meilleur? C'est là une question délicate, et je la traiterai dans un chapitre à part.

V. — *Le mécanisme et l'individu.*

Est-il possible de réaliser une réforme fondamentale du système économique existant par une autre méthode que celle du bolchevisme? La difficulté de répondre à cette question est précisément ce qui pousse essentiellement les idéalistes à accepter la dictature du prolétariat. Si, comme je l'ai dit, la méthode de la révolution violente et la règle communiste ne doivent pas avoir les résultats que désirent les idéalistes, nous sommes réduits à désespérer jusqu'à ce que nous puissions mettre notre espoir en d'autres méthodes. Les arguments des bolcheviks contre toutes les autres méthodes sont puissants. J'avoue que lorsque le spectacle de la Russie actuelle m'a forcé de ne plus croire dans les méthodes bolchevistes, j'ai été au premier moment incapable d'apercevoir le moyen de guérir les maux essentiels du capitalisme. Mon premier mouvement a été de renoncer à toute pensée politique comme à une besogne ingrate, et de conclure que les éléments forts et brutaux doivent toujours exploiter les éléments plus faibles et plus doux de la population.

Mais c'est là une attitude qui ne peut être gardée longtemps par quelqu'un qui a l'esprit

vigoureux et qui est optimiste par tempérament.

Si la vérité existait dans ce domaine, il faudrait l'accepter. Des gens croient qu'en vivant de lait caillé l'on peut devenir immortel ; on répond à de tels optimistes par une simple réfutation, et il n'est pas nécessaire d'invoquer pour cela quelque autre moyen d'éviter la mort. De même, l'argument selon lequel le bolchevisme n'aboutira pas au millenium conserverait toute sa valeur même si l'on pouvait prouver que l'on ne pourra atteindre le millenium par aucun autre moyen. Mais la vérité dans le domaine social ne ressemble pas tout à fait à la vérité en physiologie ou en physique, car elle dépend des croyances des hommes. L'optimisme tend à se prouver lui-même en rendant les hommes impatients des maux évitables, tandis que le désespoir rend le monde aussi mauvais qu'il se le représente lui-même. Le devoir impératif de ceux qui ne croient pas dans le bolchevisme est donc de proposer quelque autre espoir à sa place.

Il y a deux choses, à mon avis, qu'il faut admettre : 1° que bien des maux du capitalisme pourront survivre sous le communisme, et 2° que la guérison de ces maux ne peut être soudaine, puisqu'elle exige des changements dans la mentalité de la majorité des hommes.

Quels sont les maux essentiels du système

actuel? Je ne crois pas que la seule inégalité des fortunes, en elle-même, soit un mal très grave. Si chacun avait assez, le fait que quelques-uns ont plus qu'assez serait sans grande importance. Avec une très légère amélioration des méthodes de production, il serait facile d'assurer à chacun le nécessaire, même sous le capitalisme, si les guerres et les préparatifs de guerre disparaissaient. Le problème du paupérisme n'est nullement insoluble sous le régime actuel, sauf si l'on tient compte des facteurs psychologiques et de la distribution inégale du pouvoir.

Les maux les plus graves du régime capitaliste proviennent tous de son inégale distribution du pouvoir. Les détenteurs du capital ont une influence disproportionnée à leur nombre ou aux services rendus par eux à la communauté. Ils sont les maîtres presque absolus de l'éducation et de la presse ; ils décident ce qu'un homme moyen doit savoir ou ne pas savoir ; le cinéma leur a donné une nouvelle méthode de propagande, laquelle leur permet de gagner l'appui de ceux qui sont trop légers pour lire les journaux illustrés. C'est une très petite partie de l'intelligence du monde qui est vraiment libre ; la plupart des intellectuels sont directement ou indirectement à la solde des hommes d'affaires ou des riches philanthropes. Pour servir les intérêts capi-

listes, les hommes sont obligés de travailler beaucoup plus durement et d'une façon plus monotone qu'ils ne le devraient, et leur éducation s'en ressent.

Partout où le travail est trop faible et trop désorganisé pour se protéger lui-même, comme cela arrive dans les pays barbares ou mi-civilisés, des cruautés effroyables sont commises pour le profit de quelques-uns. Les organisations économiques et politiques deviennent de plus en plus vastes, et laissent de moins en moins de place au développement et à l'initiative des individus.

C'est ce sacrifice de l'individu à la machine qui est le mal fondamental du monde moderne.

Il n'est pas facile de guérir ce mal, parce que le rendement est accru (à un moment donné, mais non à la longue) par le sacrifice de l'individu au travail régulier d'une vaste organisation, militaire ou industrielle. Dans la guerre et dans la concurrence commerciale, il est nécessaire de régler les instincts individuels, de traiter les hommes comme tant de « baïonnettes » ou tant de « sabres » ou tant de « bras », et non comme un groupe de particuliers ayant des goûts et des capacités spéciaux. Le sacrifice des instincts individuels est évidemment essentiel à l'existence d'une communauté ordonnée, et ce degré de sacrifice n'est pas regrettable, en règle générale, même

du point de vue de l'individu. Mais ce que l'on exige dans une nation tout à fait militarisée ou industrialisée dépasse de beaucoup ce degré-là. Une société qui accorde beaucoup de liberté à l'individu doit être suffisamment forte pour ne pas être inquiète au sujet de la défense nationale, suffisamment modérée pour s'interdire des conquêtes extérieures difficiles, suffisamment riche pour préférer les loisirs et une existence civilisée à l'accroissement des produits de consommation.

Mais lorsque les conditions matérielles d'un tel état de choses existent, les conditions psychologiques ne peuvent exister que si le pouvoir est largement répandu dans la communauté. Là où le pouvoir est concentré entre les mains d'une minorité, si celle-ci ne se compose pas d'hommes exceptionnels, il arrivera qu'ils préféreront des réalisations tangibles par le développement de leur commerce ou de leur empire aux améliorations lentes et moins évidentes que donnerait une éducation meilleure combinée avec plus de loisirs. Les joies de la victoire sont particulièrement grandes pour les détenteurs du pouvoir, tandis que les maux d'une organisation mécanique retombent presque exclusivement sur ceux qui sont les moins influents. Pour ces raisons, je ne crois pas qu'une communauté où le pouvoir est très concentré recule longtemps devant des conflits impliquant le

sacrifice de ce qui est le plus précieux chez l'individu. En Russie, actuellement, le sacrifice de l'individu est à peu près inévitable, à cause de la sévérité de la lutte économique et militaire. Mais je n'ai aperçu chez les bolcheviks aucune conscience de la grandeur de ce mal, ni la compréhension de l'importance de l'individu par rapport à l'Etat. Et je ne crois pas que des hommes qui s'en rendraient compte puissent remonter le courant, à une époque où toute chose doit être faite contre la liberté personnelle. La théorie bolcheviste affirme que tôt ou tard chaque pays passera par la phase que traverse la Russie en ce moment. Dans chaque pays se trouvant dans une telle condition nous pouvons donc nous attendre à voir le gouvernement tomber aux mains d'hommes rudes, qui n'ont par nature aucun amour de la liberté, et qui verront peu d'importance à hâter la transition de la dictature à la liberté. Il est beaucoup plus plausible que de tels hommes seront tentés de s'embarquer dans de nouvelles entreprises, exigeant une plus grande concentration de forces, et retardant indéfiniment la libération des populations qui leur servent de matériel.

Pour ces raisons, l'égalisation des fortunes sans l'égalisation du pouvoir me paraît être un résultat plutôt maigre et précaire. Mais l'égalisation du pouvoir n'est pas une chose qui

puisse s'accomplir en un jour. Elle exige un niveau élevé d'éducation morale, intellectuelle et technique. Elle exige une longue période de temps sans crises violentes, afin que les habitudes de tolérance et de bienveillance mutuelles deviennent courantes. Elle exige de la fermeté de la part de ceux qui acquièrent le pouvoir, sans une résistance trop acharnée de la part de ceux dont la part de pouvoir diminue. Cela n'est possible que si ceux qui acquièrent le pouvoir ne sont pas farouches et ne terrifient pas leurs adversaires par des menaces de destruction et de mort. Cela ne peut se faire rapidement, vu que des méthodes rapides exigent précisément ce mécanisme et cette subordination de l'individu que nous nous efforcerions d'empêcher.

Mais l'égalisation du pouvoir n'est pas tout ce qu'exige la vie politique. Le groupement juste des hommes pour différents desseins est aussi essentiel. L'autonomie dans l'industrie, par exemple, est une condition indispensable d'une bonne société. Les actes d'un individu ou d'un groupe qui n'ont pas grande importance pour des étrangers doivent être librement décidés par cet individu ou ce groupe. C'est là une chose reconnue en ce qui concerne la religion, mais cela doit être reconnu dans un domaine beaucoup plus vaste.

La théorie bolcheviste me paraît donc se

tromper en ce qu'elle concentre toute son attention sur un mal, l'inégalité de la fortune, qu'elle croit être à la base de toutes les autres. Je ne pense pas que l'on puisse ainsi isoler un mal des autres, mais si j'avais à choisir le plus grand des maux de la vie politique, je choisirais l'inégalité du pouvoir. Et je nierais que ce mal pût être guéri par la guerre de classes et par la dictature du parti communiste. Seules la paix et une longue période d'améliorations progressives pourront aboutir au résultat visé.

De bonnes relations entre les individus, renonciation à la haine, à la violence et à l'oppression, diffusion générale de l'éducation, emploi rationnel des loisirs, développement de l'art et de la science, tels sont, à mon sens, les buts les plus importants qu'une doctrine politique doit avoir en vue. Je ne crois pas qu'ils puissent être facilités, sauf dans des cas très rares, par la révolution et la guerre ; et je suis convaincu qu'au moment actuel l'on ne peut s'en approcher que par une diminution de l'esprit d'intolérance et de dureté produit par la guerre.

Pour ces motifs, bien que je reconnaisse la nécessité et même l'utilité du bolchevisme en Russie, je ne désire pas le voir se répandre et je ne veux pas encourager l'adoption de sa doctrine par les éléments avancés des pays occidentaux.

VI. — Pourquoi le communisme russe a échoué.

Il semble presque certain que le monde civilisé doive suivre tôt ou tard l'exemple de la Russie dans sa tentative de créer une organisation communiste de la société. Je crois que cette tentative est essentielle pour le progrès et le bonheur de l'humanité durant les prochains siècles, mais je crois aussi que la transition offre des dangers terribles. Je crois que si la théorie bolcheviste comme méthode de transition est adoptée par les communistes dans les nations occidentales, le résultat en sera un chaos prolongé, n'aboutissant ni au communisme ni à aucun autre régime civilisé, mais à une chute dans la barbarie des temps anciens. Dans l'intérêt du communisme non moins que dans l'intérêt de la civilisation, je crois qu'il est absolument impératif que l'on reconnaisse et que l'on soumette à l'analyse l'échec russe. Pour cette raison sinon pour une autre, je ne puis participer à la conspiration du silence qu'estiment nécessaire de nombreux socialistes occidentaux qui ont visité la Russie.

Je tâcherai d'abord de récapituler les faits qui me font considérer l'expérience russe comme un échec, et ensuite je rechercherai les causes de cet échec.

Le premier échec concerne le ravitaillement. Dans un pays qui donnait autrefois un excédent énorme de céréales et d'autres produits agricoles pour l'exportation, et où la population non paysanne ne constitue que les 15 p. 100 du total, il doit être possible, sans de grosses difficultés, de fournir suffisamment de vivres aux villes. Et cependant le gouvernement n'y est pas parvenu. Les rations sont insuffisantes et irrégulières, si bien qu'il est impossible de conserver sa santé et sa force sans se procurer illégalement des vivres sur les marchés à des prix de spéculation. J'ai donné les raisons qui permettent de penser que la crise des transports contribue pour une part à la disette, mais n'en est pas la cause essentielle. La raison essentielle, c'est l'hostilité des paysans, laquelle est due, par contre, à la ruine de l'industrie et à la politique des réquisitions forcées. En ce qui concerne le blé et la farine, le gouvernement réquisitionne tout ce que le paysan produit au-dessus du minimum fixé pour lui-même et sa famille. S'il avait au lieu de cela exigé une certaine quantité déterminée, il n'aurait pas découragé la production, et n'aurait pas si fortement encouragé le paysan à cacher ses récoltes. Mais ce plan aurait donné aux paysans la possibilité de devenir riches, et impliqué l'aveu de la renonciation à la doctrine communiste. On a donc préféré recourir à des méthodes de coer-

cition, qui ont, comme c'était fatal, conduit au désastre.

La ruine de l'industrie a été la cause première des difficultés alimentaires, et elle a été à son tour aggravée par celles-ci. Etant donné qu'il y a beaucoup de vivres dans les campagnes, les ouvriers des villes sont constamment tentés d'abandonner leur travail pour l'agriculture. Cela est illégal, et sévèrement puni de prison ou de travaux forcés. Néanmoins cet exode continue, et dans un pays aussi vaste que la Russie, il est impossible de l'empêcher. Il en résulte que la main-d'œuvre de l'industrie se raréfie de plus en plus.

Sauf en ce qui concerne les munitions de guerre, la ruine de l'industrie russe est complète. Les résolutions votées par le IX^{e} Congrès du Parti communiste (avril 1920) parlent de la « catastrophe incroyable de l'économie nationale ». Ce langage n'est pas exagéré, bien que la reprise du pétrole de Bakou ait aidé à ranimer l'industrie dans le bassin de la Volga.

La faillite de toute la section industrielle de l'économie nationale, y compris les transports, est à la base de toutes les autres faillites du gouvernement des Soviets. Et d'abord, c'est elle qui est la cause principale de l'impopularité des communistes à la ville comme à la campagne : à la ville, parce que les gens sont affamés ; à la campagne, parce qu'on enlève ses produits au

paysan sans lui donner rien autre que du papier. Si l'industrie avait été prospère, les paysans auraient eu des vêtements et des machines agricoles, contre lesquels ils auraient volontiers livré suffisamment de produits pour les villes. La population urbaine aurait pu alors subsister dans des conditions tolérables ; on aurait pu surmonter la crise, et empêcher l'abaissement du niveau de la vitalité humaine. L'on n'aurait pas vu, comme ce fut souvent le cas, des savants et des artistes abandonner les travaux où ils étaient compétents pour entreprendre maladroitement des travaux manuels. La vie dans la République communiste aurait pu être agréable — du moins pour ceux qui auparavant étaient très pauvres.

L'impopularité des bolcheviks, qui est due en premier lieu à la ruine de l'industrie, a été accentuée encore par les mesures qu'a dû adopter le gouvernement. Etant donné qu'il était impossible de nourrir suffisamment la population ordinaire de Pétrograd et de Moscou, le gouvernement décida qu'au moins les hommes remplissant d'importantes fonctions publiques seraient suffisamment nourris afin de maintenir leur capacité de travail. C'est une grossière calomnie que de dire que les communistes ou même les principaux commissaires du peuple vivent dans le luxe, comparativement à notre vie ; mais il est de fait qu'ils ne sont pas,

comme leurs sujets, exposés à la famine et à la déperdition d'énergie qui en résulte. Personne ne peut les en blâmer, puisque de toute manière les tâches du gouvernement doivent être accomplies ; mais c'est là que l'on voit réapparaître les distinctions de classes dans un pays où il était entendu qu'elles devaient être bannies. J'ai parlé un jour avec un ouvrier visiblement affamé dans les rues de Moscou ; il me montra du doigt le Kremlin et dit : « Là-dedans, ils ont de quoi manger ». Cet homme exprimait là un sentiment répandu, qui est fatal au courant idéaliste que le communisme s'efforce de créer.

A cause de leur impopularité, les bolcheviks ont dû s'appuyer sur l'armée et sur la Commission Extraordinaire, et ils ont été amenés à réduire le système soviétiste à une forme vide. La prétention de représenter le prolétariat est apparue de plus en plus comme un thème usé. Au milieu des démonstrations, des cortèges et des meetings officiels, le vrai prolétariat apparaît apathique et désillusionné ; mais parfois on le voit plein d'une énergie inaccoutumée et d'ardeur, et dans ce cas il compte sur les idées du syndicalisme ou des I. W. W. pour se libérer d'un esclavage beaucoup plus complet que celui du capitalisme. Des salaires de famine, de longues heures de travail, la mobilisation industrielle et l'interdiction de faire grève, la prison pour négligence dans le travail,

la diminution des rations déjà insuffisantes là où la production tombe au-dessous du niveau fixé par les autorités, une armée d'espions prêts à dénoncer toute tendance à l'opposition politique et à faire jeter les meneurs en prison, telle est la réalité d'un régime dont les chefs prétendent gouverner au nom du prolétariat.

En même temps, le péril intérieur et extérieur a rendu nécessaire la création d'une immense armée recrutée par la mobilisation forcée (sauf en ce qui concerne les noyaux communistes) d'une population infiniment lasse de la guerre, qui a porté les bolcheviks au pouvoir précisément parce qu'eux seuls lui avaient promis la paix. Le militarisme a produit ses résultats inévitables sous la forme d'un esprit rude et dictatorial ; les hommes au pouvoir exécutent leur tâche quotidienne avec la conscience qu'ils commandent à trois millions d'hommes armés, et que par conséquent toute opposition civile à leur volonté pourra être facilement brisée.

De tout cela est né un régime pénible semblable à l'ancien gouvernement du Tsar, un régime qui est asiatique par le centralisme de sa bureaucratie, par ses services secrets, par son atmosphère de mystère gouvernemental et de sourde terreur. Sous beaucoup de rapports il ressemble à notre gouvernement de l'Inde. Comme celui-ci, il est pour la civilisation, l'édu-

cation, l'hygiène, et les idées occidentales de progrès ; il se compose en général d'hommes honnêtes et travailleurs qui méprisent ceux qu'ils gouvernent, mais qui croient posséder des choses précieuses qu'ils doivent communiquer à la population, quelque faible que soit le désir de celle-ci. Comme notre gouvernement de l'Inde, il vit dans la terreur de soulèvements populaires et il est contraint de recourir à de cruelles répressions pour maintenir son pouvoir. Comme lui, il représente une conception étrangère de la vie, conception qui ne peut être imposée au peuple sans des changements si profonds dans les instincts, les habitudes et les traditions qu'ils dessèchent les sources vitales de l'action, et provoquent l'abattement et le désespoir parmi les victimes ignorantes de cette culture forcée. Il se peut que la Russie ait besoin d'une discipline sévère plus que tout autre pays ; il se peut qu'un retour aux méthodes de Pierre-le-Grand soit essentiel au progrès. De ce point de vue, l'on peut défendre bien des mesures qu'il est naturel de reprocher aux bolcheviks, mais ce point de vue a peu de rapport avec le point de vue communiste. Le bolchevisme peut être défendu comme une discipline stricte permettant d'industrialiser rapidement une nation arriérée, mais comme expérience menant au communisme, il a échoué.

Il y a deux choses qu'un avocat des bol-

cheviks peut opposer à l'argument selon lequel leur faillite est due au mauvais état actuel des affaires russes. On peut dire d'abord qu'il est prématuré de juger, et d'autre part, que la faillite est due à l'hostilité du monde extérieur.

Qu'il soit prématuré de juger, c'est évidemment indéniable en un certain sens. Mais l'on peut affirmer qu'il est toujours prématuré de juger un mouvement historique quelconque, vu que ses effets et ses développements ne s'arrêtent jamais. Le bolchevisme est appelé sans aucun doute à de grandes transformations. Mais s'il est vrai qu'un jugement définitif ne puisse être prononcé que plus tard, les trois dernières années ont donné assez de matériaux pour que l'on puisse formuler quelques opinions. Pour les raisons que j'ai exposées dans les chapitres antérieurs, il me paraît impossible de croire que les événements ultérieurs réaliseront plus complètement l'idéal communiste. Si le commerce est repris avec le monde extérieur, il se développera une tendance presque irrésistible vers le retour aux entreprises privées. S'il ne l'est pas, les plans de conquête de l'Asie mûriront, et l'on en reviendra aux temps de Gengis khan et de Timur. Dans les deux cas, la pureté de la foi communiste ne pourra guère survivre.

Quant à l'hostilité de l'Entente, il est certain que le bolchevisme aurait pu avoir une

évolution très différente s'il avait été traité dans un esprit amical. Mais étant donné le désir du bolchevisme de provoquer la révolution mondiale, personne ne pouvait compter (et les bolcheviks moins que personne) que les gouvernements capitalistes prendraient une attitude amicale. Si l'Allemagne avait gagné la guerre, elle aurait montré une hostilité plus effective que celle de l'Entente. Quelle que soit la condamnation que nous prononcions contre la politique des gouvernements occidentaux, nous devons reconnaître que, selon la théorie déterministe des bolcheviks, l'on ne pouvait attendre de ces gouvernements une autre politique. L'on pourrait excuser d'autres hommes politiques qui n'auraient pas prévu l'attitude de Churchill, de Clemenceau et de Millerand, mais des marxistes seraient inexcusables, étant donné que cette attitude était exactement conforme à leur propre doctrine.

Nous avons vu les symptômes de l'échec bolcheviste. J'en arrive maintenant à la question des causes profondes.

Nous avons constaté que tous les maux de la Russie provenaient de la ruine de l'industrie. Mais pourquoi l'industrie est-elle si profondément ruinée? Et une ruine semblable se produirait-elle dans un pays occidental si une révolution communiste y éclatait?

L'industrie russe n'a jamais été très déve-

loppée ; elle dépendait pour une grande partie de son matériel de l'aide étrangère. L'hostilité du monde, exprimée par le blocus, a empêché la Russie de remplacer les machines et les locomotives usées pendant la guerre. Les nécessités de la défense ont obligé les bolcheviks d'envoyer sur le front leurs meilleurs ouvriers parce que c'étaient les communistes les plus sûrs ; mais leur départ a diminué le rendement des usines plus encore que sous Kerenski. A cause de cela et en raison de l'indolence et de l'incapacité des ouvriers russes, les bolcheviks ont eu à vaincre des difficultés qui seraient moindres dans d'autres pays. Mais, d'autre part, ils ont eu des avantages particuliers du fait que la Russie est un pays qui au point de vue alimentaire se suffit à lui-même ; aucun autre pays n'aurait pu supporter aussi longtemps la ruine de son industrie ; aucune autre grande Puissance, à l'exception des Etats-Unis, n'aurait pu survivre à tant d'années de blocus.

L'hostilité du monde ne fut nullement une surprise pour ceux qui firent la révolution d'octobre ; elle était conforme à leur théorie générale, et ses conséquences devaient être prises en considération par les auteurs de la révolution. D'autres hostilités, outre celle du monde extérieur, ont été encourues très consciemment par les bolcheviks, notamment l'hostilité des paysans et d'une grande partie de la

population industrielle. Etant donné leur mépris habituel pour les méthodes conciliatrices, ils ont essayé de recourir à la terreur. Certains socialistes au caractère aimable se sont imaginé que lorsque le capitalisme privé serait supprimé, les hommes travailleraient au nom de la conscience de leurs obligations vis-à-vis de la communauté. Mais les bolcheviks ne connaissent pas ce sentimentalisme. Dans une des résolutions votées par le IX^{e} Congrès communiste, ils disent :

«Tout système social, qu'il soit basé sur l'esclavage, le féodalisme ou le capitalisme, a ses voies et moyens pour rendre obligatoire le travail dans l'intérêt des exploiteurs.

Le système soviétiste a le devoir de recourir à sa propre méthode de travail obligatoire pour obtenir une augmentation du rendement et de l'utilité du travail ; cette méthode doit être basée sur la socialisation de l'économie nationale dans l'intérêt de la nation tout entière.

Outre la propagande destinée à agir sur le peuple et les répressions visant les oisifs, les parasites, et les saboteurs qui cherchent à miner l'ardeur au travail, la méthode principale en vue d'augmenter la production consistera à introduire le système du travail obligatoire.

Dans la société capitaliste, la rivalité avait le caractère d'une compétition et aboutissait à l'exploitation de l'homme par l'homme. Dans

une société où les moyens de production sont nationalisés, la rivalité du travail consiste à augmenter les produits du travail sans enfreindre la solidarité des travailleurs. La rivalité entre usines, régions, corporations, ateliers, et entre les ouvriers pris isolément devra être l'objet d'une organisation minutieuse et d'une étude approfondie de la part des syndicats et des organes économiques.

Le système des primes qui doit être introduit sera l'un des moyens les plus puissants pour exciter la rivalité. Le système du rationnement en vivres entrera aussi en ligne de compte ; tant que la Russie soviétiste souffrira du manque de produits alimentaires, il n'est que juste que les ouvriers habiles et consciencieux reçoivent plus que les ouvriers négligents. »

N'oublions pas que même « l'ouvrier habile et consciencieux » reçoit moins de vivres qu'il n'en faudrait pour maintenir sa capacité de travail.

Sur tout le développement de la Russie et du bolchevisme depuis la révolution d'octobre plane une fatalité tragique. En dépit des succès extérieurs, la faillite intérieure a suivi des étapes inévitables, étapes qu'un esprit suffisamment pénétrant aurait pu prévoir dès le début. En provoquant l'hostilité du monde extérieur, les bolcheviks ont été amenés à provoquer l'hostilité des paysans, et finalement l'hostilité ou

l'apathie totale de la population industrielle et urbaine. Ces diverses hostilités ont abouti au désastre matériel, et le désastre matériel a amené la débâcle morale. La source dernière de tous les maux gît en définitive dans la conception bolcheviste de la vie : dans son dogme de haine, et dans l'idée que la nature humaine peut être complètement transformée par la force. Nuire aux capitalistes n'est pas la fin dernière du communisme ; mais pour des hommes dominés par la haine c'est là l'élément qui donne du goût à leur activité. Résister à l'hostilité du monde peut apparaître comme de l'héroïsme, mais c'est un héroïsme qui coûte très cher au pays et non aux dirigeants. Dans les principes du bolchevisme il y a plus de désir de détruire les maux anciens que de créer des biens nouveaux, et c'est pour cette raison que le succès dans la destruction a été beaucoup plus grand que dans l'œuvre constructrice. Le désir de détruire est inspiré par la haine, laquelle n'est pas un principe constructeur. C'est cette mentalité caractéristique qui a amené les bolcheviks à consentir à ce martyre actuel de la Russie. Pour qu'un monde plus heureux puisse être créé, il faudra une mentalité toute différente.

Et ceci nous amène à cette conclusion : la conception bolcheviste est le produit de la cruauté du régime tsariste et de la sauvagerie des années de la Grande Guerre

agissant sur une nation ruinée, affamée, et victime de la haine universelle. Si une mentalité différente est nécessaire pour l'établissement et pour le succès du communisme, il faut que des circonstances historiques différentes président à ses débuts. Les hommes doivent être engagés par l'espoir à tenter l'expérience, et non y être poussés par le désespoir. Tel devrait être le but poursuivi par tout communiste qui désire le bonheur de l'humanité beaucoup plutôt que le châtiment des capitalistes et de leurs satellites au pouvoir.

VII. — Les conditions du succès du communisme.

Les idées essentielles du communisme ne sont nullement irréalisables, et elles aideraient incommensurablement, si elles étaient réalisées, au bien-être de l'humanité. Les difficultés qu'il faut affronter ne concernent pas ces idées essentielles, mais le passage du capitalisme au communisme. On doit admettre d'avance que tous les profiteurs du régime existant lutteront pour conserver leurs privilèges, et que la lutte pourra être si violente qu'elle amènera la destruction de tout ce qu'il y a de meilleur dans le communisme ainsi que de tout ce qui a quelque valeur dans la civilisation moderne. La gravité du problème de transition est illustrée par la Russie, et il ne peut être résolu par les méthodes de la troisième Internationale. Actuellement, le gouvernement des Soviets cherche à obtenir des objets manufacturés des pays capitalistes, et pendant ce temps la troisime Internationale s'efforce de provoquer des révolutions qui paralyseraient les industries de ces pays capitalistes, si elles éclataient, et les empêcheraient de satisfaire les besoins de la Russie.

La condition suprême du succès d'une révolution communiste, c'est de ne pas paralyser

l'industrie. Si l'industrie est paralysée, les maux tels qu'ils existent en Russie ou d'autres tout aussi grands apparaissent comme inévitables en pratique. Il y aura le problème de la ville et de la campagne ; il y aura la famine ; il y aura des brutalités, des révoltes et une tyrannie militaire. Tout cela surviendra fatalement, et l'on aura en définitive quelque chose de tout à fait différent de ce que désirent les communistes purs.

Pour que l'industrie survive à travers une révolution communiste, il faudra que soient remplies toute une série de conditions qui actuellement ne sont remplies nulle part. Pour prendre un exemple précis, considérons ce qui arriverait si une révolution communiste éclatait demain en Angleterre. Immédiatement l'Amérique mettrait l'embargo sur le commerce anglo-américain. L'industrie du coton serait ruinée, ce qui amènerait le chômage d'environ cinq millions des meilleurs producteurs du pays. Le ravitaillement se ferait irrégulièrement, et ce serait finalement le désastre, si, comme il faudrait s'y attendre, la marine était hostile ou désorganisée par le sabotage des officiers. Au cas où ne se produirait pas de contre-révolution, le résultat serait qu'environ la moitié de la population serait condamnée dès la première année à la famine. Sur une telle base, il serait évidemment impossible d'édifier un Etat communiste stable.

Ce que l'on peut dire de l'Angleterre s'applique, sous une forme ou sous une autre, à tous les autres pays de l'Europe. Les socialistes italien, et allemands sont pour la plupart animés d'un vif esprit révolutionnaire et ils pourraient, s'ils voulaient, provoquer de formidables révoltes. Moscou les presse d'agir, mais ils se rendent sompte que s'ils agissaient, l'Angleterre et l'Amérique les réduiraient par la famine. La France, pour bien des raisons, n'oserait pas faire le moindre geste contre l'Angleterre et l'Amérique. Et c'est ainsi que, dans tous les pays, sauf en Amérique, le succès d'une révolution communiste est impossible pour des raisons à la fois politiques et économiques. L'Amérique, qui est vigoureuse et qui se suffit à elle-même, serait capable, dans l'état actuel des conditions matérielles, de faire une révolution victorieuse, mais jusqu'alors les conditions psychologiques s'y opposent. Il n'y a pas de pays civilisé où le capitalisme soit aussi fort et le socialisme aussi faible qu'en Amérique. Donc, actuellement, et bien qu'il ne soit nullement impossible que des révolutions communistes puissent éclater sur le continent, il est presque certain qu'elles ne pourront en aucun sens aboutir au succès. Elles auront, pour commencer, une guerre avec l'Amérique, et peut-être avec l'Angleterre, puis ce sera la paralysie de l'industrie, la famine, le militarisme, et tout le cortège des

maux que la Russie nous a rendus familiers.

Que le communisme, à chaque époque et dans chaque pays, ait d'abord à combattre la bourgeoisie, c'est infiniment probable. La question importante n'est pas de savoir s'il aura à la combattre, mais combien de temps durera la lutte et quelle en sera la violence. Une guerre courte, se terminant par une victoire rapide et aisée du communisme, ferait peu de mal. Ce qu'il faut éviter, ce sont des guerres longues, cruelles, et douteuses, si l'on veut que survive quelque chose de ce qui rend le communisme désirable.

De cette conclusion découlent deux conséquences pratiques : la première, c'est qu'aucune révolution ne peut réussir, si l'Amérique ne se convertit pas au communisme ou au moins ne garde pas la neutralité ; la seconde, c'est que c'est une faute d'essayer de réaliser le communisme dans un pays où la majorité y est hostile, ou plutôt dans un pays où les adversaires actifs sont aussi nombreux que les partisans actifs, parce que dans ce cas une terrible guerre civile ne peut manquer de se produire. Il est nécessaire qu'une grande partie de l'opinion soit favorable au communisme ou au moins qu'il n'y ait qu'une faible opposition, si l'on veut qu'un état communiste puisse être réalisé avec succès soit par la révolution, soit par des méthodes plus ou moins constitutionnelles.

A la première tentative de communisme, on peut s'attendre à ce que le haut personnel technique et administratif prenne le parti des capitalistes et commence le sabotage, à moins qu'il n'y ait aucun espoir de contre-révolution. Aussi est-il nécessaire qu'il y ait parmi les salariés une diffusion aussi large que possible de l'éducation administrative et technique, de façon qu'ils puissent prendre immédiatement la direction des grandes industries. A cet égard, la Russie était dans une situation très mauvaise, tandis que l'Angleterre et l'Amérique seraient dans une bien meilleure posture.

Le self-government dans l'industrie me paraît être l'étape permettant à l'Angleterre de se rapprocher le mieux du communisme. Je suis sûr que les chemins de fer et les mines, après un peu de pratique, pourraient être mieux exploités par les ouvriers, au point de vue de la production, qu'ils ne le sont actuellement par les capitalistes. Les bolcheviks sont partout les adversaires du self-government dans l'industrie, parce qu'il a échoué en Russie, et parce que leur amour propre national les empêche de reconnaître que l'échec est dû au fait que la Russie est un pays arriéré. Une des sources de leurs erreurs c'est précisément l'idée qu'ils ont que la Russie peut être sous tous les rapports un modèle pour le reste du monde. J'irai jusqu'à dire que la conquête du self-government

dans des exploitations telles que les mines et les chemins de fer est une étape nécessaire sur la voie du communisme. C'est particulièrement le cas pour l'Angleterre. Les syndicats peuvent diriger toutes les forces techniques qui sont nécessaires ; ils sont politiquement puissants ; leur demande de self-government a acquis de larges sympathies dans le pays, et pourrait en acquérir davantage par une propagande habile ; d'ailleurs (ce qui est important vu le tempérament britannique) le self-government peut être introduit graduellement, par étapes, dans chaque industrie, et par extension d'une industrie à une autre. Les capitalistes tiennent à deux choses, à leur pouvoir et à leur argent ; mais parmi eux beaucoup d'individus tiennent seulement à leur argent. Il est plus sage de concentrer tous les efforts d'abord sur le pouvoir, comme on le fait en réclamant le self-government dans l'industrie sans demander la confiscation des revenus capitalistes. Ainsi les capitalistes deviendront peu à peu de véritables frelons; leurs fonctions actives deviendront nulles, et l'on pourra en dernier lieu les déposséder sans entraver la marche des industries et sans qu'ils puissent lutter avec succès.

Il y a encore un avantage à procéder par le self-government : ce dernier évitera au communisme cette terrible centralisation qui existe actuellement en Russie. Les Russes ont été

forcés de centraliser, en partie à cause de la guerre, mais plus encore à cause du manque de personnel technique. Ceci a amené les rares hommes compétents à essayer de faire le travail de dix hommes, ce qui n'a pas donné de résultats satisfaisants malgré leurs efforts héroïques. L'idée de démocratie en a été ainsi discréditée, comme résultat du syndicalisme, puis du bolchevisme. Mais l'on peut entendre par démocratie deux choses différentes : on peut entendre soit le système de gouvernement parlementaire, soit la participation du peuple aux affaires. Le discrédit de la première conception est largement mérité, et je ne songe nullement à défendre le Parlement comme une institution idéale. Mais il serait déplorable que par suite d'une confusion d'idées, les hommes en vinssent à penser que les Parlements étant des institutions imparfaites il n'y a aucune raison de recourir au self-government. Les raisons qui militent en faveur du self-government sont bien connues : d'abord il n'existe pas de despote bienveillant à qui l'on puisse confier les intérêts de ses subordonnés ; en second lieu, la pratique du self-government est la seule méthode efficace pour faire l'éducation politique du peuple ; en troisième lieu, il tend à mettre la prépondérance de la force du côté de la constitution, et ainsi à faire régner l'ordre et à amener un gouvernement stable. On pourrait trouver

encore d'autres raisons, mais ce sont là les principales. En Russie, il n'y a plus de self-government, sauf dans le parti communiste. Si l'on veut qu'il ne disparaisse pas de partout lors d'une révolution communiste, il est très désirable qu'il y ait déjà des industries importantes administrées par les travailleurs eux-mêmes.

La conception bolcheviste provient surtout de ce que l'on désespère de l'efficacité de méthodes plus graduelles. Mais ce désespoir est une marque d'impatience, il n'est nullement conditionné par les faits. Il n'est pas du tout impossible d'obtenir dans un avenir prochain le self-government des chemins de fer et des mines de Grande-Bretagne par des moyens constitutionnels. Une telle mesure ne provoquerait pas le blocus américain, ni la guerre civile, ni aucun de ces dangers catastrophiques que l'on peut redouter d'une révolution communiste intégrale dans la situation internationale actuelle. Le self-government dans l'industrie est donc chose possible, et ce serait un grand pas vers le communisme. Il apporterait d'abord beaucoup des avantages du communisme, et il rendrait la transition bien plus facile sans ruiner la production.

Il y a encore une autre erreur dans les méthodes de la troisième Internationale. Le genre de révolution qui y est recommandé n'est pratiquement réalisable qu'à l'époque d'une calamité

nationale ; en fait, le désastre militaire en paraît être une condition indispensable. Par cette méthode le communisme ne pourra donc être inauguré que lorsque les conditions de la vie seront difficiles, c'est-à-dire à un moment où la démoralisation et la désorganisation rendent le succès presque impossible, et où les hommes sont en proie à un désespoir des plus défavorables pour la production industrielle. Si le communisme veut avoir une grande chance de succès, il doit être inauguré dans un pays prospère. Mais un pays prospère ne se laissera pas facilement prendre par les arguments de haine et d'insurrection universelle employés par la troisième Internationale. En s'adressant à un pays prospère, il faut donc insister sur l'espérance plutôt que sur le désespoir, et montrer comment l'on peut effectuer la transition sans ruiner la prospérité. Tout cela exige moins de violence et d'esprit subversif, mais plus de patience et de propagande positive, et non des appels à la force armée d'une minorité bien résolue.

L'attitude héroïque, sans compromis d'aucune sorte, est séduisante, et elle excite spécialement l'instinct dramatique. Mais le but d'un révolutionnaire sérieux, ce n'est pas l'héroïsme personnel ni le martyre, mais la création d'un monde meilleur et plus heureux. Ceux qui ont à cœur le bonheur du monde se garderont des attitudes, et de cette pose facile qui consiste

à « ne pas parler avec l'ennemi ». Ils ne s'embarqueront pas dans des aventures, si ardues et si austères qu'elles soient, d'où peuvent résulter le martyre de leur pays et le discrédit de leur idéal. C'est par des méthodes plus lentes et moins fastueuses que le nouveau monde doit être créé : par les efforts de l'industrie après l'introduction du self-government, par l'éducation technique et administrative du prolétariat, par une étude approfondie de la situation internationale, par une propagande incessante et dévouée des idées plutôt que des tactiques, particulièrement parmi les salariés des Etats-Unis. Il n'est pas vrai que l'on ne puisse s'approcher par étapes du communisme : le self-government dans l'industrie est une preuve sérieuse du contraire. Il n'est pas vrai qu'un pays isolé en Europe, ou même que le continent tout entier et à l'unisson puisse, après l'épuisement produit par la guerre, introduire une forme heureuse et victorieuse du communisme, actuellement, étant donné l'hostilité et la suprématie économique des Etats-Unis. Blâmer ceux qui invoquent ces considérations et les accuser de manque de courage, c'est faire preuve d'un égoïsme sentimental, qui sacrifie le bien que l'on peut faire à la satisfaction de ses propres émotions.

Même dans les conditions actuelles où vit la Russie, il est possible de sentir l'inspiration

de l'esprit essentiel du communisme, cet espoir créateur qui cherche à renverser les obstacles de l'injustice, de la tyrannie et de la rapacité, lesquels entravent le développement de l'esprit humain, qui cherche à remplacer la concurrence individuelle par l'action collective, et les relations de maître à esclave par la libre coopération. Cet espoir a poussé les meilleurs des communistes à supporter les années terribles par lesquelles est passée la Russie, et il est devenu l'aspiration du monde. Cet espoir n'est pas chimérique, mais il ne peut être réalisé qu'au prix d'un labeur plus patient, d'une étude plus objective des faits, et surtout d'une propagande plus longue, qui fera comprendre la nécessité de la transition à la grande majorité des prolétaires.

Le communisme russe peut faire faillite et disparaître, mais le communisme lui-même ne mourra point. Et si c'est l'espérance plutôt que la haine qui inspire ses défenseurs, il pourra être réalisé sans le cataclysme universel prêché par Moscou. La guerre et ses suites ont prouvé le caractère destructeur du capitalisme. Faisons en sorte que les années à venir ne prouvent pas le caractère encore plus destructeur du communisme, mais révèlent plutôt son pouvoir de guérir les blessures que le vieux régime malfaisant a infligées à l'esprit humain.

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION 5
PRÉFACE 11

Première partie :

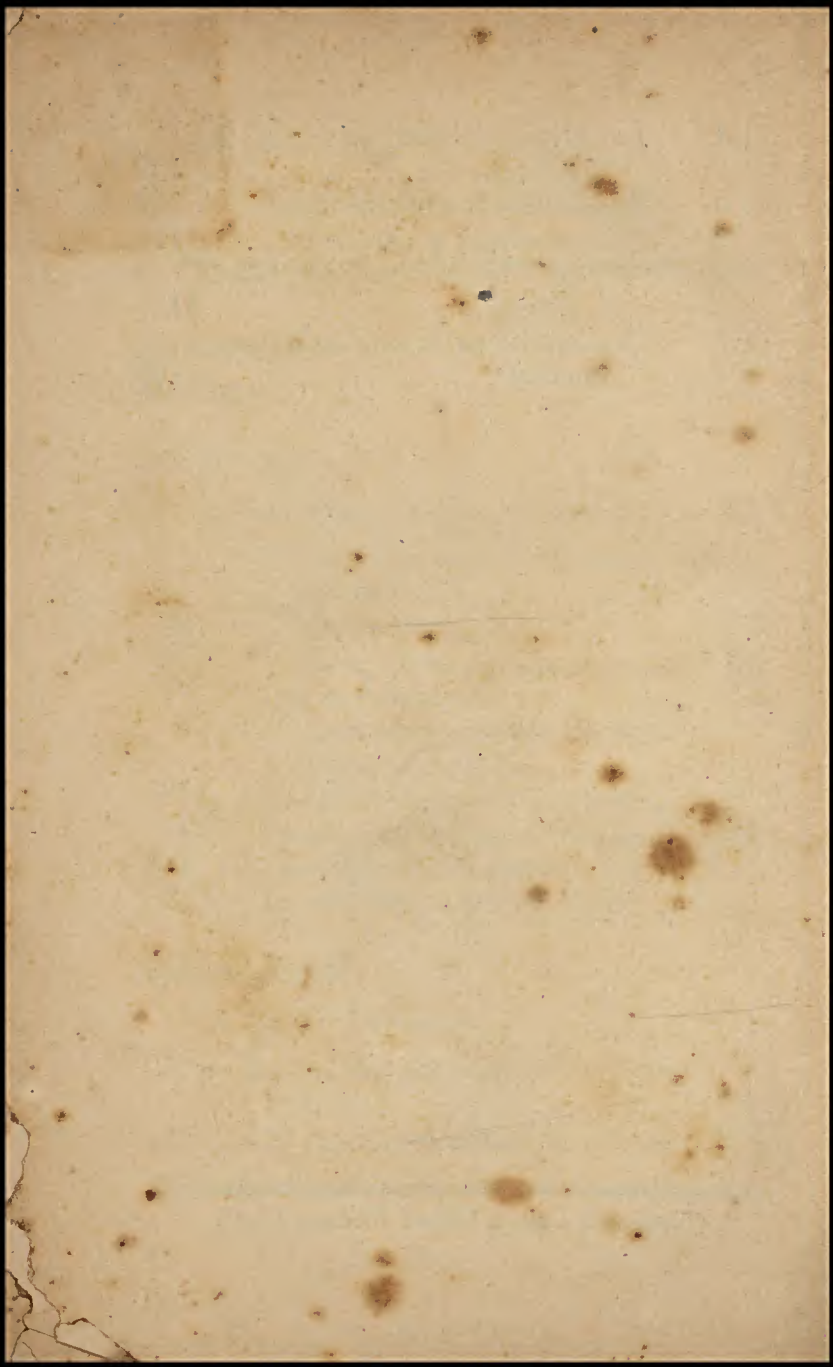
La situation actuelle en Russie..... 17
I. — Ce que l'on attend du bolchevisme 19
II. — Traits généraux..... 29
III. — Lénine, Trotski et Gorki..... 42
IV. — Art et éducation..... 52
V. — Le communisme et la Constitution soviétique 81
VI. — La faillite de l'industrie russe.... 91
VII. — La vie quotidienne à Moscou.. 103
VIII. — La ville et la campagne..... 110
IX. — La politique internationale... 118

Deuxième partie :

La théorie bolcheviste..... 131
I. — La théorie matérialiste de l'Histoire 133
II. — Les facteurs décisifs en politique. 143

III. — La critique bolcheviste de la démocratie 150
IV. — Révolution et dictature..... 162
V. — Le mécanisme et l'individu..... 173
VI. — Pourquoi le communisme russe a échoué..... 181
VII. — Les conditions du succès du communisme 195

Imprimerie Crété à Corbeil (Seine-et-Oise).



DERNIÈRES NOUVEAUTÉS PARUES

ALMANACH DE COCAGNE POUR 1921 (*Deuxième année*). *Textes inédits* de R. Ponchon, P. Reboux, A. Salmon, Cl. Anet, L. Larguier, P. Laffitte, P. Mac Orlan, F. Fleuret, Erik Satie, J. Cocteau, E. Montfort, E. Henriot, H. Charasson, docteur Blondel, B. Guégan, M. des Ombiaux, etc. *Bois gravés* et *dessins* de Matisse, Marquet, Laprade. Marchand, Dufy, Flandrin, Laboureur, Friesz, Roy, Signac, Lhote, Gernez, Lewitzka, Marval, etc... *Cent recettes inédites* par douze cuisiniers français. Un élégant volume in-8° tellière sur papier vélin pur fil, couverture rose repliée (*tirage limité*). Net..... 15 fr.

PAUL LAFFITTE : JÉROBOAM OU LA FINANCE SANS MÉNINGITE. Un volume in-16 carré de 300 pages (8e édition). Net 6 fr.

STEVENSON : LE MAITRE DE BALLANTRAE. Roman d'aventures traduit de l'anglais pour la première fois par Théo Varlet. Un volume de 320 pages. (5e édition). Net..... 7 fr. 50

CLAUDE ANET : ARIANE, JEUNE FILLE RUSSE. Un roman in-8° couronne (21e mille)..... 7 fr.

JOSEPH CAILLAUX : MES PRISONS. Un volume in-8° couronne de 360 pages (27e mille). Net..... 8 fr.

LUCIE COUSTURIER. LES INCONNUS CHEZ MOI. Un volume in-8° couronne de 300 pages (6e édition)..... 8 fr.

OLIVIER ŒXMELIN : HISTOIRE DES AVENTURIERS, DES FLIBUSTIERS ET DES BOUCANIERS D'AMÉRIQUE. Récits d'aventures traduits du hollandais. Un volume de 300 pages, orné de dessins et de cartes (8e mille)..... 6 fr.

DURANTY : LA CAUSE DU BEAU GUILLAUME. Un volume de 362 pages, orné d'un portrait de l'auteur par Degas. Net. 8 fr.

HENRY LEYRET : DE WALDECK-ROUSSEAU A LA C. G. T. LA SOCIÉTÉ ET LES SYNDICATS. Un volume de 300 pages. Net..... 7 fr.

LES PLUS BELLES FLEURS DE LA LÉGENDE DORÉE DE JACQUES DE VORAGINE. Un volume in-8° couronne sur alfa vergé, tiré en bleu et noir, et orné de gravures anciennes. Net. 20 fr.

7 FR. NET